LE DEVOIR / LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 SEPTEMBRE / 2018

LE D MAGAZINE



Lire

Les Herbes rouges, la force de la forme

Vivre

L'île japonaise de Kyushu, effervescente et volcanique

Danse

Giselle

recontée par Dada

SOMMAIRE

CULTURE



6 **Entrevue**
Le classique *Giselle* reconté par la Sud-Africaine Dada Masilo.

4 **Danse**
5 **Odile Tremblay**
8 **Cinéma**
16 **Arts visuels**
18 **Musique**
35 **Écrans et grilles télé**

LIRE



24 **50 ans des Herbes rouges**
La force de la forme célébrée avec une anthologie et un spectacle au FIL.

25 **Louis Hamelin**
26 **Fiction québécoise**
28 **Entrevue avec Zoé Valdés**
30 **Fiction**
32 **Essai**
33 **Louis Cornellier**

VIVRE



42 **Voyage**
Découvrir Kyushu, dans le sud du Japon, hors des sentiers battus.

44 **Escapade**
46 **Alimentation**
48 **Vin**
50 **Resto**
52 **Bière**
54 **Jeux**

Photo de la une du *D* :
John Hogg
Photo de la une Lire :
Marie-France Coallier Le Devoir

CULTURE

La richesse de l'âge

La nouvelle création de Mani Soleymanlou donne la parole à une génération qui a vécu la transformation du Québec

ENTREVUE

MARIE LABRECQUE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Depuis 2011, Mani Soleymanlou construit petit à petit, sans l'avoir vraiment prévu, un chemin théâtral qui l'aura mené du je à l'autre. Une série de spectacles identitaires qui, à partir de son solo autobiographique *Un*, conduit aujourd'hui l'auteur et metteur en scène à une création où il est, cette fois, totalement en retrait du portrait qu'il croque.

Neuf [titre provisoire] pourrait bien être l'ultime pièce du cycle chiffré, et d'une méthode de création basée sur l'enregistrement verbatim de discussions avec les interprètes. « Chose certaine, c'est le dernier chiffre, parce qu'après, ça devient des nombres », badine le créateur. Il s'avoue fatigué de l'omniprésence actuelle d'une opinion exprimée à tout va. « Je trouve que la démocratisation de la [parole] a un peu tué le poids de la réflexion. C'est ce qui me donne envie de passer à autre chose. Déjà dans cette pièce, il y a un ton un peu différent, parce que j'avais envie d'une écriture qui est moins de l'ordre du langage parlé. D'une œuvre plus écrite. »

Il y donne aussi la parole à une génération qui n'est pas la sienne, à travers un beau quintette d'interprètes « vieillissants » : Mireille Métellus, Henri Chassé, Pierre Lebeau, Marc Messier et Monique Spaziani. Après *Cinq à sept* et *Ils étaient quatre,* plusieurs acteurs et actrices issus de cette braquette d'âge lui avaient exprimé leur envie de pouvoir, eux aussi, parler en leur propre nom sur scène. « Il y en a même qui m'ont dit qu'à un certain âge, ils sont "condamnés" à jouer des personnages. »

Le cinquantenaire du Théâtre d'aujourd'hui lui a offert l'occasion idéale de donner une liberté de parole à ces artistes âgés de 60 à 70 ans, une génération qui a souvent connu l'ère de la création collective, mais qui n'a plus beaucoup la chance d'exprimer ainsi son point de vue sur scène, avance Soleymanlou. « Si je veux aller au bout de ma recherche sur ce qui nous définit, c'est bien d'écouter ceux et celles qui ont forgé la société dans laquelle on vit ; qui étaient au début d'un changement du Québec. »

Les personnages de *Neuf* sont réunis pour l'enterrement d'un ami. Une situation propice à une confrontation à leurs souvenirs et à leur propre finalité. Et ce regard dans le rétroviseur embrasse forcément une partie de l'histoire québécoise. « On observe les 50 dernières années, où on est rendus, ce qui reste de la Révolution tranquille, ses échecs, ses réussites. Il y a de la frustration, de l'humour. Puisqu'on a cinq acteurs, on a des visions différentes. Certains sont plus sévères envers le Québec d'aujourd'hui. D'autres, comme Mireille, disent qu'il y a eu beaucoup d'amélioration. Il y a eu des chicanes. Et c'est ce qui m'intéressait : pas de montrer ce que, moi, je pense d'eux, mais de les laisser se dévoiler. »

Neuf [titre provisoire]
Texte et mise en scène de Mani Soleymanlou. Une création du Centre du Théâtre d'aujourd'hui et d'Orange noyée, au Centre du Théâtre d'aujourd'hui, du 25 septembre au 20 octobre.

On observe les 50 dernières années, où on est rendus, ce qui reste de la Révolution tranquille, ses échecs, ses réussites. Il y a de la frustration, de l'humour. Puisqu'on a cinq acteurs, on a des visions différentes. Certains sont plus sévères envers le Québec d'aujourd'hui. D'autres, comme Mireille, disent qu'il y a eu beaucoup d'amélioration. Il y a eu des chicanes.

MANI SOLEYMANLOU



Mani Soleymanlou qualifie la comédienne Mireille Métellus de la mémoire du groupe (« c'est elle qui connaît le mieux l'histoire du Québec »).
MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

Interprètes en liberté

Après avoir nourri sa distribution par des questions, le créateur a enregistré 40 heures de discussions, un verbatim qu'il a réécrit puis campé dans une situation dramatique. « On a parlé de tellement de choses, dit Mireille Métellus. De la mort, du pays, de mon amour de la lecture, de vieillir. D'être fier de bien vieillir. Une discussion très ouverte. » Celle que Soleymanlou qualifie de la mémoire du groupe (« c'est elle qui connaît le mieux l'histoire du Québec ») était déjà rompue à sa méthode grâce à sa participation à *Trois*.

L'auteur taquine son actrice : elle ne le sait pas encore, mais elle aura un nouveau monologue à porter, sur le sexe. « Il ne faut rien dire devant Mani, sinon ça se retrouve dans le show, rigole celle-ci. Il observe tout, c'est pas possible. »

Mais si un interprète n'est plus à l'aise avec un discours prononcé, il modifie le texte. « C'est un drôle d'exercice de leur redonner leurs propres mots, retranscrits. Il y a toujours un moment où ils ont l'impression que [ça ne vient] pas d'eux : "j'ai jamais dit ça !" » Explication : la retranscription fige hors contexte une parole qui s'est construite dans le flot d'une discussion, en sautant d'une idée à l'autre. Retranscrite, elle perd cette logique. « Il faut retrouver le chemin. »

Dans *Neuf*, les comédiens portent donc leur propre parole, et deviennent eux-mêmes des personnages. Un processus auquel Mireille Métellus a pris goût. « Mais c'est vrai que la première fois, c'était difficile de parler de moi, sans être derrière un masque. C'est plus engageant. » « Je vois que c'est plus difficile pour eux, intervient son metteur en scène. C'est une impudeur. La moindre chose est compromettante. Il faut faire confiance à la machine théâtrale, au filtre qui s'installe. » Car en représentation, on n'est jamais vraiment soi-même, rappelle le créateur, qui prend plaisir à ainsi « brouiller les pistes ».

Il ne faut rien dire devant Mani, sinon ça se retrouve dans le show. Il observe tout, c'est pas possible.

MIREILLE MÉTELLUS

Pourquoi ces acteurs chevronnés, qui n'ont plus rien à prouver, se soumettent-ils à cette mise en danger ? C'est ce que Mani Soleymanlou juge extraordinaire. Le créateur est impressionné par l'habileté et le savoir de son expérimentée distribution. Et à entendre ses aînés jaser corps, vieillesse et politique, le « jeunot » de 36 ans en profite pour recueillir des perles de sagesse. « Avoir accès à tant de vécu et d'émotions accumulées sur scène, c'est d'une richesse extraordinaire. Et j'ai été étonné de la détente avec laquelle ces acteurs vieillissent. Il y a une belle acceptation de l'âge, de la vie et du moment présent. Je trouve ça très encourageant et j'espère pouvoir vieillir avec autant de lucidité. »

« Pourquoi se mettre à nu devant les gens comme ça ? rétorque Mireille Métellus. On n'a pas fini de vivre. Tant qu'on n'est pas six pieds sous terre, on peut encore essayer de nouvelles choses. Et le théâtre nous permet ça. »



La pièce montre comment cinq individus — Caroline Gravel, Francis Ducharme, Leïla Mailly, James Phillips et Dany Desjardins, ici en répétition — tentent de s'extirper de leur quotidien et d'accéder à un état de conscience plus ouvert en créant des sortes de rituels.
PHOTOS MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

Nos improbables existences

Catherine Gaudet prend un nouveau virage aux motivations existentielles

ENTREVUE
MÉLANIE CARPENTIER
COLLABORATRICE LE DEVOIR

C'est avec un rapport renouvelé à la création et au spectateur que Catherine Gaudet amorce un nouveau cycle. Connue pour la frontalité de ses pièces, la chorégraphe laisse de côté l'aspect confrontant qui caractérisait ses précédentes créations (*Tout ce qui va revient, Au sein des plus raides vertus*) pour chercher à plonger le spectateur dans un autre état de conscience et un autre espace-temps.

« Je suis entrée en studio portée par un nouvel élan, avec un regard frais », affirme la créatrice, qui prend en l'occurrence ses distances avec la théâtralité qu'elle affectionnait tant. « Je ne m'attendais pas à avoir envie de créer autrement. Je pensais même revenir à mes bases, mais j'étais incapable de voir les interprètes entremêlés dans l'espace et être dans une forme qui n'était pas assez claire. C'est comme si mon regard était déshabitué à la complexité de ce qui pouvait se passer en studio. » Elle a adhéré alors à son élan premier et s'est centrée sur la composition de formes simples circulaires et en spirale, et des mouvements d'aller-retour.

L'affadissement du merveilleux, titre volontairement littéraire, présage une tension entre deux extrêmes. Le merveilleux, pour Catherine Gaudet, se loge dans le simple fait d'être et d'exister sur cette planète, cette chimie improbable des éléments d'où surgit la vie. « Les danseurs sont des



êtres qui sont exactement au point central entre le merveilleux et la prison de leur condition. Dans la pièce, ils sont comme des oracles. Les époques, les civilisations, les humanités les traversent. Je leur donne la consigne de se décoller de l'affect et d'incarner les images qui leur viennent, mais d'une manière détachée. Ils sont prisonniers de leur condition d'humain, celle qui les pousse à répéter éternellement les mêmes schémas. Ce qui fait en sorte que dans nos vies, notre perspective rapetisse, qu'on ne voit que les soucis du quotidien sans plus considérer l'aspect improbable de notre incarnation. »

Temps circulaire et cycles

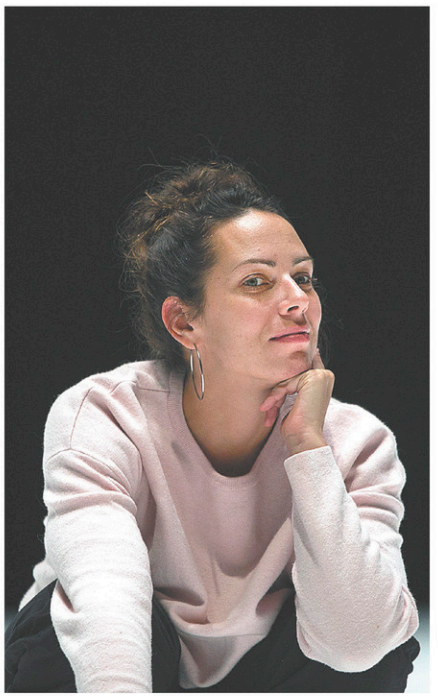
À travers un basculement constant entre fadeur et merveilleux, la pièce montre comment cinq individus — Dany Desjardins, Francis Ducharme, Caroline Gravel, Leïla Mailly, et James Phillips — tentent de s'extirper de leur quotidien et d'accéder à un état de conscience plus ouvert en créant des sortes de rituels. L'idée d'un temps circulaire est mise de l'avant, tandis que les lignes de temps des individus s'entremêlent à la ligne de l'humanité : « Nos petits temps individuels, ces cercles concentriques qui s'additionnent, créent le temps de l'humanité », affirme la créatrice. D'où le choix d'établir un lien entre des images à la fois quotidiennes et banales et la vision d'une fresque, forme qui, dans l'histoire de l'art, sert à représenter et fixer une époque.

Intimement lié à la circularité du temps, le cycle est devenu un thème central de sa création. « Les cycles font le lien avec ce constat du merveilleux, cette espèce de cycle de vie et de naissance, de commencement et de fin, une circularité incessante qui crée l'univers dans lequel on vit. Pour moi, c'est une manière de me rattacher à la sensation du grandiose et à ce qui nous dépasse. » Quant aux œuvres qui l'ont influencée, Catherine Gaudet nomme la conception du temps dans *The Arrival*, film de Denis Villeneuve, ainsi que le chef-d'œuvre de Kubrick, *2001, l'odyssée de l'espace*.

Un tournant serein

Jusqu'alors, la créatrice s'attachait à faire vaciller le masque social et son vocabulaire chorégraphique impliquait une esthétique de la défaillance. Une démarche singulière qui a fait son renom. Ce nouveau tournant, même s'il implique une prise de risque, reflète pourtant un rapport à la création beaucoup plus serein pour la chorégraphe : « Avant, le fait de me mettre en représentation en tant qu'artiste me confrontait beaucoup. Ça me faisait violence et ça imprégnait mes pièces. C'est comme si, par le passé, je sentais qu'il n'y avait pas de place à l'échec. Ça me terrifiait et j'avais un peu envie de me rebeller contre ça. »

Même si elle observe une tentative de réhabilitation du droit à l'échec dans les discours entourant l'art du spectacle, dans le système actuel, cette place fondamentale reste chimérique à ses yeux : « On vit dans une société du spectacle. Surtout à cette époque-ci, on vit de spectacle en spectacle. Ta réputation dans le milieu tient jusqu'à la prochaine création », conclut-elle en assurant que, désormais, elle se sent personnellement dégagée de cette pression et prête à élargir ses perspectives.



Les danseurs sont des êtres qui sont exactement au point central entre le merveilleux et la prison de leur condition. Dans la pièce, ils sont comme des oracles. Les époques, les civilisations, les humanités les traversent. Je leur donne la consigne de se décoller de l'affect et d'incarner les images qui leur viennent, mais d'une manière détachée.

CATHERINE GAUDET

L'affadissement du merveilleux

Une chorégraphie de Catherine Gaudet (Lorganisme) avec Dany Desjardins, Francis Ducharme, Caroline Gravel, Leïla Mailly et James Phillips. À l'Agora de la danse, du 26 au 29 septembre.

Lever la tête au cinéma

ODILE TREMBLAY



« Quand on va au cinéma, on lève la tête. Quand on regarde la télévision, on la baisse », disait Jean-Luc Godard, en étreignant de son siège le panorama du grand écran.

L'expérience cinéphilique donne désormais par-dessus le marché l'occasion de lever la tête de son cellulaire et de sa tablette, en embrassant un horizon plus large que celui d'une enveloppe brune ou d'un timbre-poste.

Sous multiplication des miniplateformes où les films compriment leur substance, la naissance d'une salle de cinéma est devenue un acte de résistance et de foi. Alors quand deux d'entre elles, Cinéma Moderne et le Cinéma du Musée, voient le jour dans notre métropole à une semaine d'intervalle, on sent ses antennes osciller entre perplexité et espoir.

Est-ce que ça va marcher ?

Lundi dernier, en plein Mile-End, au 5150 boulevard Saint-Laurent, Cinéma Moderne venait au monde. 54 sièges et une programmation diversifiée entre classiques et primeurs pour public adulte ou enfantin, avec café bar afférent, dont les consommations se transportent devant l'écran. Le lieu, à la fine pointe côté son et image et projecteurs, servira durant le jour souvent de studio de mixage et de colorisation pour la boîte Post-Moderne. Il entend accueillir aussi des événements privés, des festivals, miser sur la diversification des sources de revenus pour garder le cap.

Et pourquoi pas, après tout ?

En fermant un peu les yeux là-bas, on se croirait de retour aux beaux jours du Parallèle et du café Méliès, avant 1999, sous le règne de Claude Chamberlan, du temps où la salle à la faune bourdonnante n'avait pas encore pris ses quartiers au défunt Excentris.

Même si l'époque romantique du coude-à-coude perpétuel devant les gars des vues appartient au folklore de la *Main* et autres lieux chauds du septième art montréalais, le pari des cinémas indépendants de quartier comme espaces de vie, de rencontres et d'événements spéciaux reprend de la graine.

Après tout, une jeune clientèle bohème, artiste et branchée hante le Mile-End. Reste à percer les bulles du temps où chacun s'enferme. Roxanne Sayegh, qui dirige Cinéma Moderne avec Alexandre Domingue, évoque un projet viable et fragile, appelé à s'adapter tout en souplesse aux besoins de la clientèle.

Des petites salles vouées à des propositions cinématographiques de qualité existent ailleurs, remarquez, tels le Station Vu dans l'Est ou le Dollar Cinema dans N.-D.-G. À plus vaste échelle, le Beaubien et le Cinéma du Parc se sentaient seuls sur leurs îles respectives.

Depuis le temps que des projets de nouvelles salles naissaient, mouraient, poireautaient sous rumeurs et déceptions, on avait fini par croire à un mauvais génie acharné sur Montréal. Le rêve de relance du Quartier-Latin par MK2 se sera effondré après que la maison française eut perdu son procès contre Cineplex, qui continue à l'opérer.

Un manque d'éducation au septième art dans les écoles fait trembler l'avenir du film d'auteur. L'âge moyen des spectateurs a augmenté devant ces œuvres-là, qui peinent à faire salle comble. Où est la relève du public ? Mais trêve de mélancolie ! Certains refusent d'avaliser le déclin des audiences du septième art indépendant en nos terres.

Le chemin du musée

Mardi prochain, le Cinéma du Musée ouvrira devant nous ses portes au MBAM sur Sherbrooke. Il s'invite sur le site de l'ancien auditorium Maxwell-Cummings, longtemps utilisé par Fantasia et autres rendez-vous de films, dûment rebaptisé, désormais rénové « *high-tech* », sur programmation quotidienne. Le tout sous la gouverne de Mario Fortin, déjà à la tête du Beaubien et du Cinéma du Parc. 294 places, rien de moins. Les étudiants de McGill et de Concordia sont une clientèle courtisée à deux pas, mais le but consiste à ratisser plus large.

Depuis la fermeture du Parisien à l'Excentris, Mario Fortin gémissait, jugeant le manque d'écrans néfaste pour Montréal, où les films ne tiennent pas l'affiche assez longtemps pour trouver leur pleine audience. Ses propres salles marchent mieux que le Quartier-Latin, faut dire. Il connaît la musique. Autant lui faire confiance.

Le Cinéma du Musée, voué aux clientèles francophone et anglophone par sous-titrage, fonctionnera en réseau, lancera des films art et essai de prestige en primeur *in situ* avant de leur offrir une seconde vie au Beaubien et au Cinéma du Parc. Il accueillera des festivals, très bientôt celui du Nouveau Cinéma, liant parfois des projections aux expositions du Musée des beaux-arts de Montréal.

On souhaite la meilleure des chances à tout ce beau monde, touchant du bois, histoire de conjurer les sirènes des nouvelles plateformes, Netflix et compagnie. La ville a du chemin à rattraper en matière de cinéphilie. Rêvons qu'il lui reste assez de souffle pour entreprendre en levant la tête, seule et avec d'autres, les enivrants pèlerinages devant les grands écrans, ceux qui s'ancrent dans la mémoire pour longtemps.



Q&R

Giselle recontée par Dada

La chorégraphe sud-africaine Dada Masilo décorsette les classiques à force de contemporain, de danse africaine et de mélange des genres

La chorégraphe d'Afrique du Sud Dada Masilo aime décorseter les grands classiques du ballet. Pointes ôtées et tutus bas — elle en orne les hommes plutôt que les femmes dans un fluide mélange des genres qui fait fi des traditions —, elle conserve les histoires des *Roméo et Juliette*, *Carmen* ou *Lac des cygnes* (passé ici en 2016) pour les reconter en points de vue et gestes contemporains, mâtés de pas de danse africaine. Cette fois, c'est *Giselle* (Jean Coralli et Jules Perrot, 1841), ballet romantique par excellence, qu'elle passe au tordeur Dada. Discussion sur la recontextualisation et la réappropriation.

ENTREVUE
CATHERINE LALONDE
LE DEVOIR

Pourquoi cet intérêt à revisiter les classiques du ballet ?
J'aime les classiques. Entre autres, parce qu'ils m'ont formée, à travers le ballet et la danse contemporaine. Plus jeune, je dansais beaucoup des œuvres abstraites, où les corps ne sont finalement rien d'autre que bougeants et mouvants dans l'espace — ce qui est bien. Mais je voulais plus, je voulais faire plus, et m'exprimer davantage. Je me suis tournée vers les classiques à cause de leur trame narrative. J'adore les narrations. J'adore raconter des histoires. Et avec mon *background* en ballet, ça marchait très très bien pour moi. Maintenant, je les réinterprète : je les monte pour parler des problématiques actuelles, qui ont cours maintenant, en 2018. Je dévêts les classiques de leurs robes de contes de fées et les ramène dans le monde d'aujourd'hui, afin que chacun puisse entrer en relation avec cette œuvre dans une optique de 2018 plutôt que de 1840.

Et pour la gestuelle et la musique ?
Je pars de la chorégraphie et la reconstruis d'une manière contemporaine. Je fusionne et utilise différentes techniques — dans *Giselle,* il y a du contemporain, un peu de ballet, pas beaucoup, et une danse traditionnelle issue de ma culture, le tswana — pour créer et composer différentes dynamiques, et parce que c'est un défi d'apprendre quelque chose de nouveau. Ici, j'ai travaillé pour la première fois avec un compositeur [Philip Miller]. Comme je voulais camper ma Giselle aux racines de l'Afrique, c'était important qu'il y ait des voix africaines et des percussions.

Et pourquoi Giselle ?
Souvent, je trouve que les classiques du ballet victimisent les femmes. La femme y est douce, gracieuse, peureuse, amoureuse, et toujours elle pardonne. Dans ce monde qui est aujourd'hui le nôtre, un monde assez dur, disons-le, assez dur pour les femmes, je crois et pense qu'il est temps de donner la puissance aux femmes [*empowerment*], de leur



Dada Masilo (2e à gauche) interprète Giselle, entourée de danseuses.
JOHN HOGG

laisser savoir qu'elles sont fortes, qu'elles n'ont plus à avoir peur de leur force… afin qu'elles ne soient plus seulement des humains soumis, obéissants. Je pense que nous devons, femmes, trouver notre propre force. Et c'est pourquoi Giselle me semblait nécessaire. Je ne voulais pas qu'elle soit une victime, je ne voulais pas la montrer comme ça.

Ça semble un paradoxe. Giselle est un archétype romantique féminin : elle aime jusqu'à la folie, jusqu'à en mourir, Albrecht, qui lui cache qu'il est fiancé à une autre. Les fantômes des jeunes fiancées défuntes, les wilis, moitié-fées moitié-harpies, planent. Giselle les rejoindra, Albrecht le trompeur sera sauf. Ici, vos wilis sont autant hommes que femmes, et « l'acte blanc » vire au rouge.

Vous travaillez encore l'androgynie. Pourquoi ?
J'aime estomper les limites parce que je n'aime pas les cadres ni les boîtes, et je trouve que nous aimons tous trop, en général, comme humain, mettre les autres dans des petites cases, les étiqueter. J'aime casser ces barrières-là. Et je crois que nous ne pourrons jamais être égaux si nous n'arrivons pas à sortir ces cadres et cases du paysage — les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. C'est une manière d'égaliser, en quelque sorte, d'harmoniser, de sortir de cette hiérarchie qui sous-entend que les hommes sont plus forts que les femmes, etc.

En travaillant ces grandes œuvres, comment décidez-vous de ce que vous y gardez et de ce que vous refaites ?
C'est toujours une question intéressante. Nous nous sommes assis, et nous avons, avec la compagnie, beaucoup discuté ce sujet. Ça se fait en regardant beaucoup, en visionnant la version classique, en observant comment l'histoire se déplie, en observant ce qui n'appartient pas à ce que nous voulons dire… Mais je cherche aussi à rester collée à l'histoire, à la narration originale de *Giselle*, car je crois que c'est important. Et en même temps, tout ce que j'estime non nécessaire, je ne l'utilise pas.

Les émotions sont importantes, dans votre travail et pour vous.
Yeah.

Pourquoi ?
Parce que je nous vois comme des êtres « sentants » et sensibles [*we are feeling beings*], et quand un public se décide, se déplace et vient me voir, c'est important qu'il ressente quelque chose — tristesse, colère, rire, joie… peu importe. Conter des histoires, c'est chercher à rejoindre les gens aussi, intérieurement, intimement, pas seulement en surface. C'est très important pour nous aussi en tant que performeurs [Mme Masilo danse elle-même *Giselle*]. Sur scène, si nous ne donnons pas nos émotions, les spectateurs ne les sentiront pas. Nous avons, nous, danseurs, d'abord à sentir et à ressentir.

Et maintenant ?
Nous avons une longue tournée de *Giselle* à terminer, mais je travaille déjà sur le *Sacre du printemps*.

Pourquoi ce classique-là ?
Parce que la musique de Stravinky me rend folle [rires].

Dans le bon ou le mauvais sens ?
Les deux [rires]. Il suffit qu'une chose me semble impossible pour que j'aie envie de m'y attaquer, de la rendre possible.

Est-ce que votre appropriation des classiques est un geste politique ?
Je ne commence jamais à travailler d'un point de vue politique. Je m'attaque à quelque chose qui m'intéresse, et je comprends et suis consciente que les gens vont le lire à leur manière, peut-être politiquement. Je travaille seulement d'un point de vue d'artiste intéressée à réinterpréter les classiques. C'est politique, ce l'est, je ne peux retirer cet aspect de mon travail ; mais comme chorégraphe, ce n'est pas mon intention. Mon intention, c'est de me challenger comme conteuse [*story teller*], danseuse et chorégraphe ; prendre un classique, très populaire et connu, et de voir comment je peux raconter autrement cette histoire. La reconter.

Giselle
De et avec Dada Masilo, avec 14 danseurs. Présentée par Danse Danse, à Place des Arts, du 25 au 29 septembre. Atelier de danse pour tous, guidé par Dada Masilo (en anglais), à Place des Arts, le 29 septembre à 14h. Inscription sur le site *dansedanse.ca*.

LES FLÂNEURS

Trésors de la langue (fourchue)



PHILIPPE PAPINEAU

Après avoir rigolé des erreurs de français dans le monde du sport, le chroniqueur Olivier Niquet (*La soirée est encore jeune*) lance, lundi, *Le club des mal cités*, son deuxième recueil de citations — il y en a près de 400 — aussi véridiques que rigolotes. Au cœur de l'exercice : la politique et les différents joueurs qui y naviguent. Les classiques « pogo dégelé » ou « roue à trois boutons » s'y retrouvent, mais le livre va beaucoup plus loin, soulignant les dérapages des uns et l'incompétence des autres. Exagérations, lapsus, langue de bois ou langues fourchues alternent dans une mise en page éclatée.

Goûter aux voix



ODILE TREMBLAY

Assister à *Rigoletto*, populaire opéra aux arias connus universellement, c'est, au mieux, s'offrir le plaisir de comparer avec de précédentes versions cette œuvre phare de Verdi. Or, celle de l'Opéra de Montréal, mise en scène de Michael Cavanagh, est la plus dynamique qu'il m'ait été donné de voir. J'ai goûté les voix du ténor René Barbera en duc au cœur d'artichaut et de la sensible soprano Myriam Leblanc en blanche figure du sacrifice comme la direction musicale du chef Carlo Montanaro.

L'amour en cadeau



CAROLINE MONTPETIT

Avant de mourir, les comédiens Gilles Pelletier et Françoise Graton ont gravé sur la pellicule l'infinie tendresse de leurs amours vieillissantes. Cela a donné un court métrage lumineux, *Anatomie*, réalisé et scénarisé par Patrick Bossé, qu'on peut trouver sur le site de l'ONF. Au cours des huit minutes presque muettes du film, sur une douce musique du groupe Forêt, les secondes s'étirent au rythme des respirations. Les vieux amants dansent, caressent leurs bras ridés, croisent leurs pieds aux orteils tordus d'arthrite, embrassent leurs fronts chargés de souvenirs, dans une acceptation bienveillante de l'âge et de sa richesse. Un film à voir pour apprendre à vieillir, pour apprendre à aimer. Magnifique.

Les facéties d'Amélie



MANON DUMAIS

Dès le début de sa prolifique carrière, Amélie Nothomb a étonné autant par la fulgurance de son talent que par l'excentricité de sa personne et ses confessions farfelues. Qui est-elle vraiment ? Difficile à dire puisque le personnage médiatique qu'elle a habilement créé se confond avec la femme qu'elle est réellement. Aussi fascinant qu'agaçant, *La bouche des carpes*, recueil d'entretiens menés de 1995 à 2001 par l'écrivain et plasticien belge Michel Robert avec la romancière qui est devenue son amie, nous la révèle dans toute sa vulnérabilité et sa perversité.



Laura Bari, la faiseuse de rêves

La documentariste clôt sa trilogie sur la métamorphose par l'art avec deux survivantes de sévices sexuels

ENTREVUE

JÉRÔME DELGADO
COLLABORATEUR LE DEVOIR

« Je pars de l'idée que nous sommes tous des survivants. Mais certains sont des êtres super exceptionnels, des *boys* ou *girls next door* dont l'histoire est incroyable. Je m'intéresse aux héros ordinaires. »

Professeure au cégep, poète dans l'âme, apôtre de la cause des enfants, Laura Bari est aussi cinéaste. Une documentariste au style unique, empreint de réalisme magique. Son troisième long métrage, *Primas*, peut être ancré dans le drame social le plus terrible (les sévices sexuels sur des mineures), les teintes d'onirisme dégagent de l'espoir et même du bonheur.

Rocio et Aldana ont subi, à des kilomètres de distance, des histoires d'horreur. La première a été kidnappée, violée et abandonnée en flammes, laissée pour morte par son bourreau. Elle a survécu et a accepté de se livrer à la caméra cinq ans après les faits.

La seconde a été agressée pendant des années par son propre père. La peur et la honte l'assaillaient, mais elle a fini par dénoncer l'homme. Quand la cinéaste l'a appris, elle commençait à tourner avec Rocio. *Primas* réunit ces deux cousines éloignées, en toute logique.

Celle qui s'appuie sur la poésie et la métaphore pour aborder des sujets difficiles estime que l'art et le cinéma sont les meilleures thérapies. Y compris pour elle, Laura Bari, sœur du père d'Aldana.

« Il faut transformer les immondices en poésie, c'est très clair pour moi, affirme-t-elle. Je veux que le processus de construction d'un imaginaire et l'ensemble des solutions

Celle qui s'appuie sur la poésie et la métaphore pour aborder des sujets difficiles estime que l'art et le cinéma sont les meilleures thérapies.

VALÉRIAN MAZATAUD
LE DEVOIR

créatives d'un projet transforment les gens, les personnages, l'équipe, le public.»

Pas de victimes

Un film peut changer les mentalités. Mais ne dites pas à la réalisatrice d'origine argentine, Minou de son vrai prénom, que celui-ci s'inscrit dans la mouvance #MoiAussi.

«Je ne veux pas qu'on voie mes personnages en victimes. Je dirais plutôt #Respecto, #Basta, dit-elle. C'est Aldana qui me l'a fait comprendre, alors qu'on était au festival de Mar del Plata. Elle s'est enflammée lorsque quelqu'un a avancé le mot "victime". Pour Aldana, je les traitais comme des personnes, qui avaient vécu [certaines choses].»

Ses personnages, deux de ses nièces, elle ne les aurait pas vraiment connus si ça n'avait pas été de ses projets cinématographiques. Deux de ses documentaires, ce *Primas* qui prendra l'affiche à la fin du mois et le précédent, *Ariel* (2013), ont été tournés en grande partie dans ses terres natales. Des terres où on l'appelle volontiers «Minou Noel», tellement la grandeur d'âme fait sa réputation.

Généreuse, Laura Minou Bari? Demandez-lui pour quelle raison elle a choisi, il y a 25 ans, de s'établir à Montréal, elle vous expliquera d'abord pendant 15 minutes pourquoi elle a quitté l'Argentine. Peu importe la question, sa réponse sera ponctuée d'anecdotes, de souvenirs, de détours, de «Oh! là» et autres interjections interdites de publication.

Il faut transformer les immondices en poésie, c'est très clair pour moi. Je veux que le processus de construction d'un imaginaire et l'ensemble des solutions créatives d'un projet transforment les gens, les personnages, l'équipe, le public.

LAURA BARI

C'est l'enregistreuse qui n'en pouvait plus; elle s'est arrêtée, pleine à craquer. «Mon énergie me rend insupportable, reconnaît la cinéaste. Je suis la première qui se lève, la dernière qui se couche.» C'est ce qui lui permet de tomber sur des moments inattendus, des «synchronismes», comme elle les qualifie, qui lui tombent du ciel.

«Le phoque, le phare, la pleine lune, c'est super kitsch, mais c'est ce à quoi j'ai eu droit, raconte-t-elle, au sujet de la séquence qui ouvre et ferme *Primas*. L'animal s'est mis à bouger, a pris la position fœtale. Je le croyais mourant, alors qu'il respirait. J'ai tourné pendant 45 minutes.»

Six heures à huis clos

Laura Bari travaille avec une équipe de cinq personnes, mais c'est elle qui tient la caméra, parfois la perche de son. Elle fait aussi le montage. Son rapport à l'œuvre est très personnel. Et comme ses sujets relèvent de l'intime, ça se tient. Surtout avec *Primas*.

Une des scènes dont elle est le plus fière réunit pour la première fois les deux cousines. Le film roule depuis 40 minutes et elles se racontent leurs douloureux passés. Ça sert aussi le spectateur, qui ne connaît pas encore vraiment les faits.

«La caméra a brûlé, dit celle qui a filmé à huis clos durant… six heures. Je leur ai seulement dit de se parler, entre elles. Si elles voyaient la caméra, de faire comme s'il s'agissait d'un arbre et de continuer. C'était ma seule indication.»

Des moments de grandes émotions, entre pleurs et rires, drames et joies, abondent dans le long métrage. Laura Bari en a pris conscience à force de le présenter dans des festivals. Les gens l'enlacent, pleurent avec elle, y compris des hommes.

Prix du public au Festival internacional de cine de Mar del Plata, Prix du jury à Toulouse et à Istanbul, ce «film éprouvant» a fait le tour de l'Europe et de l'Amérique latine, s'arrêtant en Grèce, en Pologne, au Pérou. Au Québec aussi, notamment aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal en 2017, et tout juste il y a quelques jours au Festival de cinéma de la Ville de Québec.

Primas conclut une trilogie consacrée à des survivants et commencée avec le garçon aveugle d'*Antoine* (2009). Des survivants à qui Laura Bari lance le défi de réaliser un projet, un rêve.

«Je suis une *dream travel filmmaker*, une faiseuse de rêves. Tu as un rêve, on le fait», dit l'enseignante au Cégep du Vieux Montréal en techniques d'éducation à l'enfance.

ESPACE GO

Du 11 septembre
au 6 octobre 2018

LE RESTE
VOUS LE CONNAISSEZ
PAR LE CINÉMA

Texte : Martin Crimp
Traduction québécoise et mise en scène : Christian Lapointe

Avec Marc Béland + Florence Blain Mbaye + Lise Castonguay + Claudia Chillis-Rivard + Gabrielle Côté + Laura Côté-Bilodeau + Mellissa Larivière + Nathalie Mallette + Marie-Ève Perron + Ève Pressault + Éric Robidoux + Jules Ronfard + Paul Savoie + Gabriel Szabo

Une coproduction ESPACE GO + Carte blanche
+ Théâtre français du Centre national des Arts

c rt bl nch

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE
Le Canada en scène. Canada is our stage.

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec
Conseil des arts du Canada
Conseil des arts de Montréal
Hydro Québec
Bell
transat
Partenaire de saison





La disparition des lucioles compte parmi ces œuvres qui, sous des dehors de quotidienneté et de tranquillité, recèlent maints tourments et bouleversements.
LES FILMS SÉVILLE

L'autre déesse des mouches à feu

La disparition des lucioles de Sébastien Pilote consacre une Karelle Tremblay magnifique

CRITIQUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Ce sera bientôt la fin des classes et pour Léonie, Léo, la fin des études secondaires. L'été qui sera bientôt là s'annonce déterminant puisque ce sera, possiblement, le dernier qu'elle passera dans ce patelin qu'elle abhorre. Mais voilà, Léo ne sait trop ce qu'elle entend faire de son avenir, plus intéressée qu'elle est à vivre le présent. Et, de fait, c'est dans cet entre-deux, dans cette période de flottement où il puise une matière dramatique insoupçonnée, que Sébastien Pilote campe *La disparition des lucioles*, sacré meilleur film canadien au TIFF.

Il s'agit du troisième long métrage du cinéaste, qui a confié avoir voulu écrire et réaliser un film plus léger que ses précédents. C'est le cas, mais cela ne fait pas de *La disparition des lucioles* un opus mineur pour autant.

Au contraire, *La disparition des lucioles* revêt toutes les caractéristiques d'un film charnière. Les grands thèmes chers à l'auteur sont là, mais présentés autrement en une forme de renouveau interne aussi sain que réjouissant.

Ainsi, après *Le vendeur* et *Le démantèlement*, où les protagonistes étaient des hommes en fin de parcours, l'un, vendeur de voitures forcé à un bilan existentiel auquel il n'est pas préparé, l'autre, fermier qui se résout à vendre terre, troupeau et maison, Pilote s'attarde-t-il plutôt au destin d'une jeune fille pour qui tout commence.

La continuité, car elle est là, réside dans ce que, comme ses prédécesseurs, *La disparition des lucioles* s'intéresse de près à la relation père-fille(s). Si ce n'est qu'ici, distinction fondamentale, ce n'est plus au point de vue du père que s'arrime l'auteur, mais à celui de la fille.

Léo, héroïne

Il en résulte, sans mauvais jeu de mots quant au titre, un côté lumineux, vivifiant. Cela, même lorsque Léo (Karelle Tremblay), une misanthrope autoproclamée, affirme n'aimer ni le monde ni les gens en dépit de ses efforts les plus vaillants.

Il faut dire qu'elle a de quoi être prématurément aigrie. En effet, on impute la fermeture d'une usine, principal moteur économique local, à son père, Sylvain (Luc Picard), président du syndicat qui s'est, depuis, exilé dans le Nord. Animateur de radio populiste dans la région, Paul (François Papineau), devenu le beau-père de Léo, a nourri cette perception (la morosité économique dans les petites villes est en toile de fond de tous les films de Pilote). À ces deux figures paternelles, l'une, absente et idéalisée, l'autre, présente et détestée, s'ajoute une troisième : Steve (Pierre-Luc Brillant), adulescent qui vivote en donnant des cours de guitare depuis le sous-sol de maman, où il réside toujours.

Extrêmement bien construit, le film verra Léo régler ses comptes avec ladite figure paternelle en affrontant, chacun leur tour, les trois hommes en orbite autour de sa vie, de son récit.

Écriture maîtrisée

Récit que Sébastien Pilote raconte avec un style plus coloré qu'à l'accoutumée, à dessein. Il se dégage de *La disparition des lucioles* un côté suranné, rétro, absolument irrésistible car ni trop subtil ni trop appuyé, avec, au premier chef, la musique orchestrale de Philippe Brault, entre Herrmann et Legrand, qui vient magnifier la banalité du contexte en un contraste éblouissant. Dans le même ordre d'idées, avec ses couleurs primaires croquantes, le maître directeur photo Michel La Veaux recrée un look technicolor d'antan qui s'inscrit en faux avec la morne modernité ambiante.

On pense également à ces deux scènes dans un *diner*, lieu connoté s'il en est, où se déroulent la rencontre, puis les adieux faits sans être formulés, entre Léo et Steve. De tels choix exemplifient combien Pilote maîtrise l'écriture, jouant de motifs récurrents et de répétitions pour mieux boucler ses boucles narratives.

Prenez, encore, ces trois scènes lors desquelles Léo, après un mois de leçons, joue de la guitare à Sylvain, puis à Paul, puis à Steve, avec chaque fois des teneurs dramatiques différentes, mais complémentaires.

La disparition des lucioles compte parmi ces œuvres qui, sous des dehors de quotidienneté et de tranquillité, recèlent maints tourments et bouleversements.

Feu intérieur

Toutes choses que Sébastien Pilote traite, dans sa direction d'acteurs, tous excellents au demeurant, en privilégiant l'économie plutôt que l'effusion.

On en veut pour preuve cette scène lors de laquelle, au cours d'une nuit de complicité amicale au terrain de baseball où travaille Léo, Steve, dans l'expectative, l'observe non parce qu'il s'apprête à lui faire des avances, mais parce qu'il se demande si c'est là ce qu'elle attend de lui. Léo lui répond avec un signe de dénégation à peine perceptible à l'issue duquel l'enchantement nocturne reprend ses droits sans malaise aucun.

Cette séquence, d'une délicatesse folle, met en valeur le talent exceptionnel tant de Pierre-Luc Brillant que de Karelle Tremblay. Toutefois, c'est d'abord sur les épaules de cette dernière que repose le film. Dotée d'une présence peu commune, Karelle Tremblay suggère chez Léo un feu contenu qui, le moment venu, jaillira.

C'est dire que sous ses dehors d'intériorité, Karelle Tremblay est, dans *La disparition des lucioles*, incandescente.

La disparition des lucioles
★★★★
Comédie dramatique de Sébastien Pilote. Avec Karelle Tremblay, Pierre-Luc Brillant, François Papineau, Marie-France Marcotte, Luc Picard. Québec, 2018, 96 minutes.

Celle qui a trop aimé

Pérégrinations émouvantes dans la vie, l'œuvre et les passions de Pauline Julien

CRITIQUE
ANDRÉ LAVOIE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Les partis pris cinématographiques de Pascale Ferland dans *Pauline Julien, intime et politique*, s'inscrivent dans sa démarche, intimiste elle aussi, manifeste dans des documentaires délicats comme *L'immortalité en fin de compte* ou *Adagio pour un gars de bicycle*. C'est encore sur la pointe des pieds qu'elle avance, cette fois dans l'univers de cette artiste à la fougue exceptionnelle, dont même la chevelure ébouriffée en disait long sur la passion qui l'animait.

La cinéaste a trouvé en Pauline Julien bien plus qu'un sujet à biographie édifiante, ou un prétexte pour faire défiler des figures importantes qui ont côtoyé cette chanteuse pas comme les autres, celle qui avait souvent l'âme à la tendresse, mais aussi au combat, pour la cause des femmes, et celle de l'indépendance du Québec. On lui avait vite accolé l'étiquette de « pasionaria », et 20 ans après sa mort par suicide, le 1er octobre 1998, impossible de la retirer tant se bousculent les souvenirs de ses interprétations vibrantes, de son jeu incandescent (elle était d'abord comédienne, et cela a admirablement servi la chanteuse), et du choix jamais banal des auteurs qu'elle interprétait (de Vigneault à Vian, en passant par Anne Sylvestre, une sœur de scène). Ferland se plaçait ainsi devant un monument, mais n'avait pas l'intention d'adopter une posture conventionnelle.



Une déferlante de photographies, souvent d'un sublime noir et blanc, donne la mesure de la prestance de celle qui était aussi d'une farouche exigence.
RONALD DESMARAIS

Mis à part la présence d'un ami intime de Julien, Alan Glass, qui n'apporte que quelques balises biographiques, toute la place est accordée à celle qui a mis du temps à se faire un nom ici, à cause de son absence du Québec dans les années 1950. Quelques décennies plus tard, elle l'aura conquise, victime ensuite de la tiédeur des Québécois pour le projet souverainiste auquel elle était associée, même si elle se défendait bien d'être une artiste politique.

Et c'est souvent ce que l'on entend dans cette succession d'entrevues (dont plusieurs en anglais !) accordées tout au long de sa carrière, parfois dans un contexte personnel, parfois dans la froideur des studios. Mais peu importe le cadre, toute notre attention est rivée sur cette femme aussi déterminée que rongée par l'angoisse, indignée par les injustices, qualité essentielle quand on chante (si bien) Bertolt Brecht et Kurt Weill.

À ces morceaux choisis s'en superposent d'autres, éblouissants, une déferlante de photographies souvent d'un sublime noir et blanc qui donne la mesure de la prestance de celle qui était aussi d'une farouche exigence, et pas seulement qu'envers elle-même. On y voit et entend la fougueuse, mais aussi l'amoureuse, d'abord mariée au comédien Jacques Galipeau, avec qui elle aura deux enfants, Pascale et Nicolas, puis liée à la vie à la mort au poète et politicien Gérald Godin.

Cette liaison, dont les débordements et les pieds de nez aux conventions relèvent quasiment du mythe, est évoquée à travers leur correspondance par les voix solides, aux inflexions nuancées, de Dominique Quesnel et Marc Béland.

Tout cela forme une cartographie qui ne s'embarrasse jamais de dates, de repères précis et encore moins d'anecdotes, laissant causer l'artiste en début de carrière jusqu'aux dernières années avant que les mots lui manquent, victime d'aphasie dégénérative. Véritable kaléidoscope cinématographique, hommage à une immense interprète, et à ses chansons comme autant d'emblèmes de son engagement, *Pauline Julien, intime et politique* cerne moins une vie bien remplie qu'une âme angoissée, débordante d'ambition, mais jamais au prix de vulgaires compromis. En somme, un portrait singulier sur un esprit libre et vagabond.

Pauline Julien, intime et politique
★★★★
Documentaire de Pascale Ferland. Québec, 2018, 77 minutes.



Bungalow blues

La tyrannie de la performance vue à travers un couple au bord de la crise de nerfs

CRITIQUE
ANDRÉ LAVOIE
COLLABORATEUR LE DEVOIR



On retrouve un couple de citadins empêtré dans le besoin de surperformer, la femme ne sachant répondre aux attentes de ses patrons, tandis que son conjoint se retrouve face à des problèmes technologiques hors de son contrôle.
FORBAN FILMS

Sujet d'une criante actualité, l'épuisement professionnel constitue un véritable fléau, n'attaquant pas seulement les travailleurs, mais tout leur entourage : l'humeur morose et les pertes de revenus ne font rire personne.

Qu'un cinéaste de fiction s'y intéresse n'a rien de surprenant. Qu'il s'agisse de Michel Jetté, voilà une surprise, dans la mesure où il nous avait surtout habitués à des plongées dans des univers glauques et criminels (*Hochelaga*, *Histoire de pen*, *BumRush*), lui qui avait débuté au cinéma avec une œuvre résolument poétique, *Le lac de la lune*, peu connue mais d'un charme certain.

Burn out, ou la servitude volontaire se présente comme la dissection d'une descente aux enfers, cauchemar accentué par l'enfilade de décors beiges et impersonnels que traversent les personnages, particulièrement un couple sur qui Jetté focalise toute son attention. Oubliez les motards et les danseuses : Michelle (Jézabel Drolet) travaille dans une banque, et son conjoint Louis (Emmanuel Auger, un habitué du cinéaste) est technicien en télécommunications, volant au secours d'entreprises aux abois.

Michelle affiche beaucoup plus d'ambition que Louis, rêvant d'atteindre les plus hauts sommets, mais hantée par le départ dramatique de sa collègue qui avait emprunté le même chemin dangereux, étouffée par les dettes, exaspérée par l'apparent détachement de son conjoint. La solution passerait-elle par une auberge en Gaspésie dont Lorraine (France Pilotte), la sœur de Michelle, veut se départir à bon compte ?

Si beaucoup de gens reconnaîtront des réalités familières — le taux d'endettement des Canadiens est suffisamment élevé pour cela ! —, la démonstration, elle, ne suscitera ni adhésion ni enthousiasme. Car au-delà de la modestie des moyens déployés pour illustrer cette débâcle psychologique, c'est la somme dégoulinante d'effets visuels qui étonne. Images au ralenti ou en noir et blanc, fermeture de l'iris, intertitres en abondance, cette surcharge suscite beaucoup de lassitude alors qu'elle semblait vouloir épingler la servitude de ces personnages.

Ajoutez à cela des images récurrentes (dont ces nombreux gros plans de viande crue, de poissons et de fruits de mer) au symbolisme appuyé, ainsi que des dialogues redondants, et vous avez là un drame aux enjeux éparpillés entre onirisme et réalisme. Michel Jetté voulait sûrement s'égarer dans de nouveaux sentiers, mais ceux fréquentés par les crapules et les bandits de grand chemin lui réussissaient davantage.

Burn out, ou la servitude volontaire
★★
Drame de Michel Jetté. Avec Jézabel Drolet, Emmanuel Auger, Paul Dion, France Pilotte. Québec, 2018, 114 minutes.

Partenaire de production
Hydro Québec

ÉCOUTEZ NOS DÉFAITES END

Coproduction
Le Groupe de la Veillée
et Cie. Act Opus

Mise en scène et musique :
Roland Auzet

Thibault Vinçon est renversant, époustouflant (...)
— M. Cloutier, La Presse

Gabriel Arcand (...) une interprétation grave, sobre.
— M. Labrecque, Le Devoir

Le metteur en scène a réussi à donner aux mots de Laurent Gaudé la place dont ils avaient besoin (...)
— A. Roy, Montheatre.qc

À voir et à entendre (...) Une joute verbale de haut niveau.
— D. Denis, ARP.Media

THEATRE PROSPERO
AVEC GABRIEL ARCAND ET THIBAULT VINÇON
D'APRES LAURENT GAUDE



Michael Moore, ce militant fatigué

On retrouve le cinéaste plus malheureux que pugnace dans *Fahrenheit 11/9*

CRITIQUE
ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quatorze ans après son brûlot anti-George W. Bush, *Fahrenheit 9/11*, voici que le trublion américain Michael Moore s'en prend à Donald Trump dans un documentaire au titre miroir *Fahrenheit 11/9*; tous deux échos au roman dystopique de Ray Bradbury *Fahrenheit 451*, publié en 1953 et porté à l'écran par Truffaut.

De références à autoréférences, une flamme s'est perdue, même si ce film tragicomique est certainement son plus percutant des dernières années.

Démarrant en coup de poing, avec la campagne et l'élection de Trump, sur montage-choc, à la fois manipulateur et jouissif, ce documentaire prêche aux convertis tout en visant chacun qui suit la saga de la Maison-Blanche au quotidien.

De l'année au pouvoir de cet ahurissant président des États-Unis, Moore, adversaire naturel de Trump, expose ses méfaits davantage qu'il les charge à fond de train. On y voit à quel point la corruption, la vulgarité, le harcèlement sexuel et le mensonge ont toujours parsemé la vie de Trump, la présidence lui permettant de persuader ses fidèles que ces maigres détails sont de peu d'importance, tout ressort moral extirpé de leurs esprits.

Un constat d'échec global

Les comparaisons entre Trump et Hitler, sur images d'archives du Troisième Reich et superpositions de têtes et de voix, amusent plus qu'autre chose par leur outrance, mais ces leçons à tirer du fascisme font réfléchir. Sinon, Hillary Clinton, Ivanka Trump et le cercle des conseillers hagards ainsi que des dictateurs étrangers ayant gravité dans cette téléréalité politique sont appelés à la barre des témoins, d'un côté ou de l'autre.



Le narcissisme du cinéaste, heureux de se mettre en scène à tout bout de champ, reflète celui de Donald Trump ; leurs deux silhouettes à casquettes devenant symboles de combats divergents.
TVA FILMS

L'indignation de Moore a quelque chose de tonique dans un pays n'ayant pas encore dégommé son roi des fous, mais le règne chaotique de Trump méritait à lui seul une œuvre entière. Hélas! Le documentariste s'éparpille et perd sa charge en courant plusieurs lièvres à la fois. Les problèmes de l'eau contaminée dans sa ville natale de Flint occupent un pan excessif du film en diluant ses propos, tout comme la prise de parole des adolescents contre les tueries dans leurs écoles.

Par ailleurs, le narcissisme du cinéaste, heureux de se mettre en scène à tout bout de champ, reflète celui de Donald Trump; leurs deux silhouettes à casquettes devenant symboles de combats divergents, quand Moore eût mieux fait de s'effacer devant le modèle dépeint, dont on n'apprend finalement pas grand-chose de neuf.

Plus révélateur se révèle le constat d'échec global de l'appareil politique et social américain, témoignant d'une désillusion lucide du documentariste militant. Moore suit pourtant plusieurs figures de l'ombre qui combattent un système où les malades ne sont pas protégés et où les armes font la loi comme au temps du Far West. Les thèmes de ses films précédents trouvent ici leur point d'orgue, mais dans une veine plus désenchantée, comme s'il ne savait plus comment changer les choses, malgré ses appels constants à la résistance.

Le camp démocrate en prend pour son rhume. Barack Obama et Bill et Hillary Clinton se voient accusés d'avoir bordé le lit de Trump, en cédant aux attraits de la corruption ou en expulsant des immigrés clandestins. Quant aux médias, trop contents d'avoir eu le bonbon Trump à se mettre sous la dent, le réalisateur pourfend leur hypocrisie. Dans *Fahrenheit 11/9*, c'est un Michael Moore plus malheureux que pugnace qui reprend la caméra, à bout de souffle.

Fahrenheit 11/9
★★★
Documentaire de Michael Moore.
États-Unis, 2018, 125 minutes.



Les nouveautés sont en rose

Pauline Julien, intime et politique

★★★★

La vie de Pauline Julien pourrait être un condensé de l'histoire du Québec moderne. Pascale Ferland a plutôt privilégié une démarche impressionniste, nous offrant un magnifique portrait dominé par les mots, la voix et la présence incandescente de cette artiste vouée à la cause des femmes et de l'indépendance du Québec. Mis à part un ami de longue date de la chanteuse décédée par suicide le 1er octobre 2018, pas d'entrevues, si ce n'est des extraits d'entretiens de toutes les époques où Julien s'exprime avec clarté, même en anglais!, sur ses rêves et ses angoisses. Pour raconter ce parcours singulier, abrupt, Pascale Ferland préfère ses grandes chansons (*L'âme à la tendresse*, *Jack Monoloy*, *Mommy*) et de multiples photographies, avec à l'arrière-plan les voix rassurantes de Dominique Quesnel et Marc Béland lisant la correspondance de Julien avec Gérald Godin, le politicien-poète dont elle fut la conjointe. Moins une chronique de son existence tumultueuse qu'une belle radiographie de son âme d'artiste.

André Lavoie

La disparition des lucioles

★★★★

L'été s'amène et Léo, 17 ans, tâche de ne pas penser à l'avenir, préférant le présent. Sur un coup de tête, elle apprend la guitare auprès de Steve, adulescent insouciant et troisième figure paternelle après Sylvain, père absent idéalisé, et Paul, beau-père présent et détesté. Reprenant un thème de prédilection, le rapport père-fille, Sébastien Pilote s'arrime pour la première fois au point de vue de la seconde après avoir privilégié celui du premier dans *Le vendeur* et *Le démantèlement*. Léo, héroïne, réglera ses comptes avec ladite figure, avec ces trois hommes en orbite autour de sa vie, de son récit. Récit que l'auteur raconte avec plus de couleur et de légèreté qu'à l'accoutumée. En résulte un côté suranné, rétro, irrésistible, avec musique orchestrale grandiose et effets technicolor discrets, en faux avec la morne modernité. Dotée d'une présence peu commune, Karelle Tremblay suggère chez Léo un feu contenu qui, le moment venu, jaillira.

François Lévesque

We the Animals

★★★★

Alors qu'il sent sourdre en lui un profond sentiment d'aliénation, Jonah, 9 ans, fuit son quotidien difficile en consignant écrits et dessins dans un cahier qu'il garde jalousement. L'inspirent, pêle-mêle, les rapports violents entre ses parents, la différence qui se fait jour entre ses frères et lui, ce voisin adolescent sur lequel son regard s'attarde de plus en plus souvent… Adaptant le roman autobiographique de Justin Torres, Jeremiah Zagar libère un flot quasi onirique d'événements clés et d'ellipses. La charge à la fois éthérée et sauvage, l'atmosphère fiévreuse qui prévaut autour de cet «enfant chargé de songes» s'incarnent avec une âpreté poétique. Habité, le petit Evan Rosado dégage une assurance admirable face à une caméra qui ne le lâche guère. Par le truchement de son regard bleu-vert, l'on s'immerge dans une enfance hantée où la création clandestine tient lieu de lumière intermittente. Un film fragile et magnifique.

François Lévesque



***La disparition des lucioles,* comédie dramatique de Sébastien Pilote**
LES FILMS SÉVILLE

La tendresse (V.F. de La tenerezza)

★★★ 1/2

On garde un souvenir ému de certains films de l'Italien Gianni Amelio (*Lamerica*, *Le voleur d'enfants*). Malgré la distance et le temps (le cinéma italien n'a plus trop la cote en nos contrées), les retrouvailles en valaient la peine. Avec *La tenerezza*, il continue d'aborder ses thèmes de prédilection, dont celui des enfances blessées, dressant aussi un portrait peu flatteur de son pays aujourd'hui. Mais il s'agit surtout d'une traversée douloureuse, celle d'un avocat à la retraite, et acariâtre, forcé de nouer des liens avec une famille de son immeuble, de qui il devient plus proche que de ses deux enfants, pleins de rancœur à son égard. Ce voisinage prendra une tournure étonnante, voire tragique, le tout se déroulant à Naples, ville aux mille beautés, dont plusieurs usées par le temps et la négligence. Un peu à l'image des clans qui peuplent ce film émouvant, étonnant, où l'architecture apparaît comme un personnage à part entière.

André Lavoie

Madeline's Madeline

★★★ 1/2

Les salles de répétition peuvent-elles se transformer en espaces psychothérapeutiques? Plusieurs acteurs l'ont déjà avoué, et la cinéaste Josephine Decker semble convaincue que oui, à en juger par sa démarche singulière et exigeante dans ce drame étouffant. Madeline, une belle adolescente métissée et douée pour le jeu dramatique, reçoit toute l'attention d'une metteure en scène au sourire machiavélique. La mère de la jeune fille tente de la mettre en garde, femme d'une grande anxiété maladive, ce qui pousse davantage Madeline vers celle aux allures de gourou. Dans un style où le rêve et la réalité se confondent, porté par une caméra intrusive, au plus près des personnages comme si New York, haut lieu du théâtre américain, n'existait pas, cette plongée dans l'adolescence et l'ivresse de la scène ne laissera personne indifférent. Surtout les étudiants en art dramatique…

André Lavoie

La librairie de mademoiselle Green (V.F. de The Bookshop)

★★★ 1/2

En 1959, dans un village insulaire anglais, une libraire déterminée devient la cible d'une riche et influente femme ayant des visées sur l'édifice où elle a ouvert son commerce. En filigrane de cette adaptation du roman de Penelope Fitzgerald: une critique acerbe des puissants qui, plutôt que d'aider à l'épanouissement de leurs communautés, en favorisent au contraire l'incurie. La cinéaste Isabel Coixet s'en remettant à une approche mesurée, les émotions que dissimulent les uns et les autres s'en trouvent, par effet de contraste, exacerbées. Ce détachement de façade aide en outre à faire passer certaines facilités mélodramatiques. Conséquente, Coixet traite les élans romantiques avec un flegme idoine, avec pour résultat une empathie accrue envers des personnages qui expriment du bout des lèvres des désirs impossibles. Emily Mortimer porte le film avec une assurance tranquille face à une Patricia Clarkson glaçante de fausse douceur.

François Lévesque

La douleur

★★★ 1/2

Emmanuel Finkiel adapte Marguerite Duras avec admiration et respect, mais sans soumission aux diktats du cinéma de l'Occupation. Avec des moyens modestes, il reconstitue l'attente douloureuse de la jeune romancière, entre 1944 et 1945, s'imaginant le pire à propos de son mari, Robert Antelme, un résistant tombé aux mains des nazis. Le cinéaste apparaît tout entier dévoué aux déchirements intérieurs de cette femme incarnée par Mélanie Thierry, ne cherchant jamais à imiter cette figure légendaire. Paris semble parfois grouillant et agité, vu le plus souvent à travers le regard anxieux, désespéré, et contradictoire de celle qui a tiré un grand livre, *La douleur*, de cette expérience singulière, ici revisitée dans la délicatesse et la mélancolie.

André Lavoie

Mandy (V.O.)

★★★ 1/2

D'animal blessé, Nicolas Cage passe à bête sanguinaire dans ce cauchemar baroque imaginé par Panos Cosmatos: une performance qui doit être vue pour être crue. Campée en 1983, l'action est régie par un mouvement inhabituel. Des moments de langueur quasi contemplative se resserrent jusqu'à engendrer une tension intenable, voire se soldent par des éruptions de violence débridée. Jaillit l'hémoglobine alors que Cage se venge d'un gourou et de ses sbires après que ceux-ci eurent enlevé son aimée. À la période choisie, le cinéaste emprunte surtout, en la magnifiant, une esthétique rétro; une certaine naïveté dramatique aussi. Comme son prédécesseur, le tout aussi psychédélique *Beyond the Black Rainbow*, *Mandy* est d'abord un gros «*trip* formel» dont l'argument apparaît un brin mince pour justifier deux heures de film, rythme inusité ou pas. À sa décharge, Cosmatos offre une vision macabre suffisamment originale pour se suffire à elle-même.

François Lévesque

Fahrenheit 11/9

★★★

Quoique plus réussi que ses derniers documentaires, *Fahrenheit 11/9*, du trublion américain Michael Moore, charge contre Donald Trump, malgré un brûlant démarrage, se dilue sans garder sa force de frappe. Le film tragicomique suit plusieurs lièvres à la fois, s'égare en route, et malgré des parallèles provocateurs entre Trump et Hitler, ne nous apprend pas grand-chose de neuf sur le locataire de la Maison-Blanche. Son constat d'échec de la société américaine dans l'ensemble, règne des démocrates y compris, est plus saisissant, témoignant aussi d'une détresse militante, par-delà ses appels à la résistance.

Odile Tremblay

13, un ludodrame sur Walter Benjamin

★★★

L'expérimenté documentariste Carlos Ferrand (*Americano*) — 40 ans derrière la caméra — signe un essai audacieux sur l'exil parisien du philosophe Walter Benjamin. L'Allemagne vient de tomber sous le régime du Troisième Reich, et l'intellectuel marxiste et juif fuit en France, terre d'un de ses auteurs fétiches, Charles Baudelaire. Le réalisateur québécois ne se contente pas de livrer un portrait de son sujet. Il explore sa pensée éclatée par un document fragmenté et disparate, construit avec des images tournées pour l'occasion, des archives et des séquences animées peu banales.

Jérôme Delgado

Playing Hard. Quand le jeu devient réalité

★★★

L'industrie du jeu vidéo, c'est une affaire de création, mais aussi de gros sous, et comme pour celle du cinéma, les deux se font la lutte! Le cinéaste Jean-Simon Chartier a obtenu un accès privilégié aux studios d'Ubisoft à Montréal, et tout particulièrement à l'équipe derrière *For Honor*, un jeu imaginé par Jason VandenBerghe, artiste se proclamant incompris. Il croyait enfin l'être grâce au producteur Stéphane Cardin et au directeur de marque Luc Duchaine, mais ce compagnonnage, observé pendant quelques années, témoigne des enjeux psychologiques liés à cette folle entreprise qui, à un moment, comptait 500 employés répartis dans cinq studios à travers le monde, dont en Chine et en Inde. Un documentaire qui porte moins sur la mécanique du jeu que celle des relations humaines dans ce grand bocal technologique, celles-ci donnant une réelle profondeur à ce monde d'illusions.

André Lavoie

L'amour à la plage

★★★

Existe-t-il une limite d'âge pour aimer? Les quatre *snowbirds* en vedette dans *L'amour à la plage* ne croient pas à une date de péremption pour les élans du cœur, encore moins ceux du corps! Dans un décor de pacotille, celui d'un motel comme il en existe de moins en moins en Floride, tombant sous le pic des démolisseurs, deux hommes et deux femmes acceptent avec abandon, parfois en versant quelques larmes, le jeu des confidences. Même à 70 ans, ils évoquent l'espoir de trouver le grand amour… et surtout de le savourer longtemps. Or, la mort, la maladie, la situation conjugale et «la nature qui fait que les choses descendent» (!), tout cela complique la dynamique sentimentale. Les cinéastes Judith Plamondon et Lessandro Socrates observent ce curieux tango de l'amour et de la mort sous un soleil radieux, les pieds dans le sable fin.

André Lavoie

Qu'est-ce qu'on attend?

★★★

En France, il existe encore des lieux de résistance qui s'apparentent au célèbre village gaulois des aventures d'Astérix. L'un d'entre eux se nomme Ungersheim, en Alsace, où se déploie depuis moins d'une décennie une importante transition écologique: énergies renouvelables, agriculture biologique… et retour du cheval ainsi que de la calèche comme bus scolaire! Documentariste, mais d'abord et avant tout journaliste d'enquête, Marie-Monique Robin, celle qui a fait trembler l'industrie agrochimique (*Le monde selon Monsanto*), passe en revue toutes les initiatives de ce lieu inspirant et donne la parole aux principaux acteurs de ce changement. La démonstration s'avère exhaustive, parfois trop près du long reportage formaté ou du film à thèse plutôt que du documentaire soucieux d'humanisme, et surtout de cinéma.

André Lavoie

Gueule d'ange

★★ 1/2

Ce n'est pas la première fois que Marion Cotillard joue à la prolétaire paumée, et elle était sublime chez les Dardenne (*Deux jours, une nuit*). Dans le premier long métrage de Vanessa Filho, elle en fait cette fois des tonnes, croulant sous les maquillages outranciers, les robes trop serrées et les bouteilles d'alcool. Ici en mère indigne, elle abandonne sa fille de 8 ans sur un coup de tête, geste cohérent pour une femme aux comportements aussi erratiques. Cette chronique d'une famille dysfonctionnelle est portée par la dévotion de Cotillard, et celle aussi d'une cinéaste qui ne mesure pas toujours ses effets. Au point d'ailleurs d'en oublier l'intériorité de personnages dont la mission était de nous tirer les larmes. Mission plus ou moins réussie.

André Lavoie

Déchaînée (V.F. de Peppermint)

★★ 1/2

Dix ans après *Taken*, ce film de gros bras avec un Liam Neeson, alors totalement à contre-emploi, le cinéaste français Pierre Morel reprend la formule, et cette fois la féminise avec l'aide de Jennifer Garner, pas étrangère à ces univers athlétiques (*Elektra*, la série *Alias*). Cette petite variation sur le même thème, celui du parent aux abois devant sa famille blessée, reprend tous les clichés du genre, s'aventurant dans un Los Angeles où les armes circulent plus facilement que les individus. Et bien sûr, tous ceux qui entourent cette héroïne ayant mis cinq ans à opérer sa transformation en déesse du carnage (ça fera sûrement l'objet d'une suite), qu'ils soient policiers ou trafiquants de drogues, vont goûter à sa médecine. Celle-ci a d'ailleurs un arrière-goût prononcé de déjà-vu.

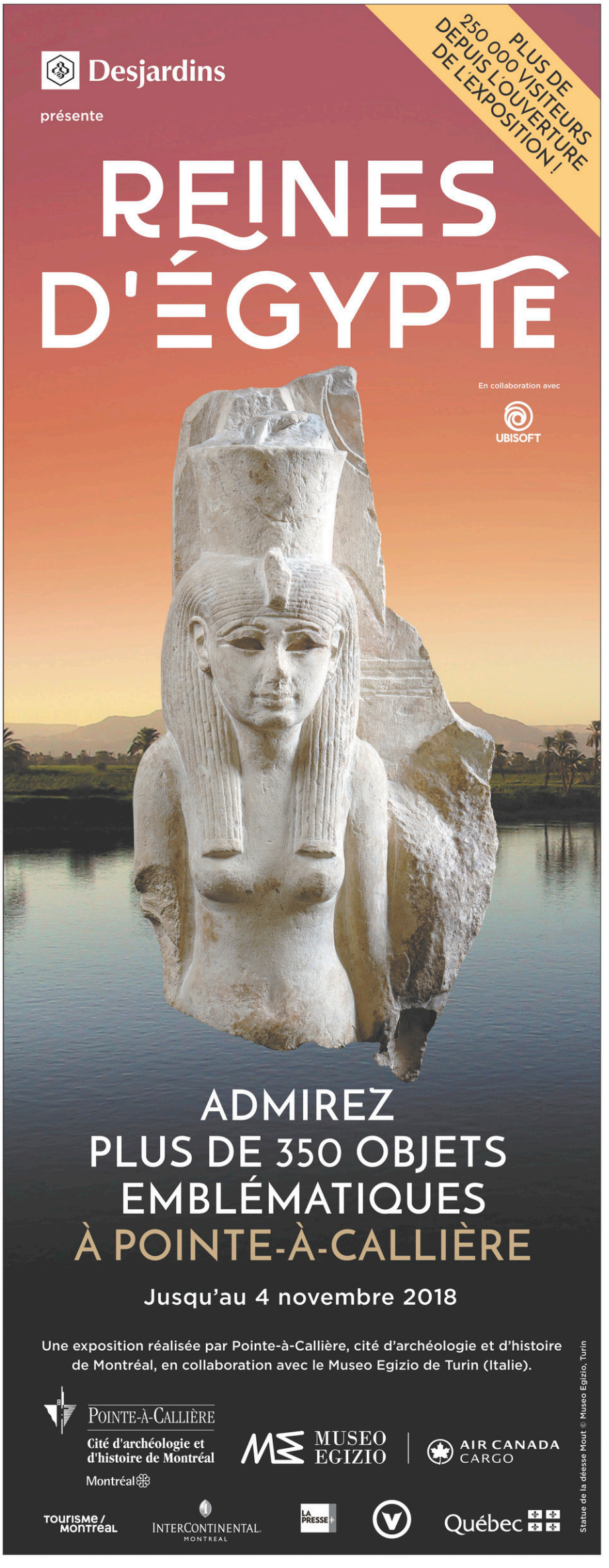
André Lavoie

Burn out, ou la servitude volontaire

★★

L'épuisement professionnel est un sujet tristement à la mode, d'une grande pertinence. Michel Jetté, que l'on connaît surtout pour ses incursions dans les milieux criminels (*Hochelaga*, *Histoire de pen*, *BumRush*), a décidé de s'égarer dans les dédales du drame psychologique et les névroses de la classe moyenne surendettée. Il observe les aléas d'un couple (Jézabel Drolet et Emmanuel Auger) aussi malheureux au travail qu'à la maison, sombrant peu à peu dans leurs obsessions de performance, avec la peur de ne jamais remonter à la surface. La démonstration, visuellement surchargée d'effets et de symboles, n'est jamais convaincante, souvent brouillonne, accentuée par des dialogues lourdement explicatifs.

André Lavoie





C'est bel et bien un fil qui accueille les visiteurs ; celui qui occupe le centre de l'œuvre *Dénouement* (2011) d'Ismaïl Bahri.
ISMAÏL BAHRI

Un fil d'images et de non-dits

Dazibao réunit trois projets subtilement politisés

CRITIQUE

JÉRÔME DELGADO
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Un étonnant fil conducteur traverse la salle d'exposition du centre Dazibao. D'une œuvre à l'autre, d'un écran à l'autre, on retrouve la même langueur, la même simplicité et la même présence, si on peut dire, du hors-champ.

Il est étonnant, ce fil, parce que Dazibao ne présente pas une seule exposition, portée par un thème et signée par un commissaire, mais trois solos. Les trois projets auraient peut-être gagné à être chapeautés d'un beau et éloquent titre. Mais, dans le fond, ce détail importe peu.

C'est bel et bien un fil qui accueille les visiteurs; celui qui occupe le centre de l'œuvre *Dénouement* (2011) d'Ismaïl Bahri. Cette courte vidéo à un seul plan séquence et filmée par une caméra statique parle de division et de rencontre, de distance et de rapprochement, de contraste et de fusion.

Tout ce qui est évoqué passe par ce seul fil et par la manière dont on arrive à le lire. Cet inoffensif trait noir au milieu d'une page blanche est peut-être un barbelé dans un champ enneigé, de ceux qui délimitent avec violence un territoire. Mais il peut s'agir aussi, tout simplement, d'une ficelle qui, entre tension et relâchement, finit par être mise en boule. En nœud.

Par une belle économie de moyens, Ismaïl Bahri réussit à imprégner de géopolitique son langage formel. L'artiste parisien d'origine tunisienne, dont on peut également voir une œuvre à la Galerie de l'UQAM (l'exposition *Soulèvements*), dénonce très subtilement.

Dans *Dénouement*, vidéo très apaisante, il n'est pas tant question de solutions et d'issues. Mais plutôt de détails et d'éléments cachés: il faut d'abord comprendre le nœud d'une histoire, ou d'un conflit, avant d'en arriver à son dénouement.

Dictature et militantisme

Le non-dit et les histoires oubliées font partie de la démarche de Miriam Sampaio, une artiste montréalaise occupée à travailler autour de ses origines judéoportugaises. À Dazibao, elle présente l'installation en quatre écrans *I am the Daughter of Dead-fathers* (2018).

Sampaio cultive le passé par le choix de ses outils — ici, du film Super 8, puis du 16 mm. Il en résulte des images hachurées, au grain très présent, comme vieillies. L'installation propose différentes vues d'un centre de détention abandonné, vues baignant dans une profonde obscurité. Seuls quelques traits lumineux, ou quelques soudaines sources de lumière, révèlent l'état des lieux.

Le centre de détention, situé à Lisbonne, était celui de l'ancienne police d'État, alors que le Portugal vivait l'époque du régime fasciste de l'Estado Novo. Il y a de bonnes raisons de croire que dans ce vétuste édifice, on y pratiquait la torture.

Le site est désormais l'objet de promoteurs immobiliers. Les condos de luxe apparaissent à l'horizon, alors que le passé trouble, et ses horreurs et injustices, seront plus que jamais enfouis dans l'oubli. Les images de Miriam Sampaio ne disent pas tout ça. Elles donnent cependant l'impression que l'on découvre l'intérieur d'une épave.

Le trio d'expositions se conclut avec le diptyque *Two Cabins* (2011) de James Benning. Le documentariste de Milwaukee, grosse pointure dans le domaine du cinéma expérimental, propose deux films 16 mm, à la fois similaires et distincts. Dans chacun d'eux, il s'agit d'un long plan fixe sur une fenêtre ouverte, laissant voir une nature luxuriante. Les sons ambiants et le mouvement des feuilles rythment à eux seuls la demi-heure de projection.

Actif depuis les années 1970, Benning est connu pour son cinéma faussement passif. Sa pratique artistique, rappelle Dazibao, « consiste à prendre le temps d'observer et écouter avec plus d'acuité ce qui nous entoure ». Son approche, dit-on, « implique une réelle participation au monde ».

Le projet *Two Cabins* en est un bel exemple. Il juxtapose deux univers, l'un en murs blancs et neutres, l'autre en planches en bois fortes en nœuds. Pour l'occasion, Benning a construit la réplique de deux cabanes, celle de Henry David Thoreau, le philosophe précurseur de la simplicité volontaire, et celle de Theodore John Kaczynski, le militant écologiste et néo-luddite, reconnu coupable de 16 attentats mortels.

Peu importe quel intérieur correspond à quel personnage, l'opposition de ces deux figures somme toute marginales et radicales conduit à penser aux libertés et responsabilités individuelles, à leurs limites et portées. Il n'y a pas de réponse simple aux questions que soulève la contemplation de ces deux images pourtant réconfortantes.

Le fil qui sépare le modèle du monstre, la gauche de la droite, la mémoire de l'oubli, est parfois si peu tranchant.

Dénouement / Two Cabins // I am the Daughter of Dead-fathers
Ismaïl Bahri / James Benning // Miriam Sampaio. À Dazibao, 5455, avenue de Gaspé, espace 109, jusqu'au 3 novembre.

Le bien commun, une question d'imaginaire ?

La commissaire Marie-Josée Jean met en scène les liens entre art et droit chez VOX

CRITIQUE

NICOLAS MAVRIKAKIS
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Le pouvoir des images est-il un leurre ? Plus spécifiquement, les arts visuels par eux-mêmes peuvent-ils vraiment inciter les citoyens à agir politiquement ? L'artiste serait-il plutôt relativement impuissant devant la folie de ses contemporains ? Et nous ne parlons pas de ces moments d'apparent et superficiel chaos, mais bien plus de ces temps — que les dadaïstes critiquaient judicieusement — où la société veut s'imposer, avec une violence sourde, l'autoritarisme, la pureté et l'exclusion comme valeurs profondes.

La semaine dernière, nous vous parlions de *Soulèvements*, exposition à l'UQAM, parcours d'œuvres qui rendent compte de la propagation — entre autres, par l'image — des émotions exaltantes et inspirantes des contestations politiques. Au même moment — signe que notre époque est inquiète —, au moins une autre exposition à Montréal traite des liens entre art et politique. Au centre VOX, cette problématique est cependant posée différemment.

Le pouvoir en jeu dans les images

Il est ici question de montrer comment les artistes tentent de réfléchir aux faiblesses, aux vides et aux excès juridiques de nos sociétés. La commissaire Marie-Josée Jean s'inspire avec intelligence de la pensée de Cornelius Castoriadis (1922-1997), qui prétend qu'« un processus de création continu, producteur de nouvelles significations imaginaires, [est] susceptible de transformer les positions institutionnelles ».

Cela peut être le cas avec l'œuvre *Tribunal sur le Congo* de Milo Rau, sorte de pièce de théâtre politique, procès fictif, tribunal du peuple où des citoyens viennent témoigner sans avoir peur de la loi. Rau présente l'artiste comme un recréateur de tissu social, comme un défenseur de communautés qui semblent être abandonnées par le droit international et la justice, même au niveau local. L'artiste a tenu un pari incroyable. Il a réussi à réunir un nombre impressionnant de témoins, simples citoyens, mais aussi membres du gouvernement qui, depuis plus de 20 ans, sont les acteurs volontaires ou involontaires de la guerre civile au Congo.

Ce faisant, Rau recrée un dialogue social que la justice aurait eu, seule, du mal à implanter. Grâce au statut — hors-norme ? — de l'art, il semblerait



Milo Rau, *Tribunal sur le Congo*, film documentaire, image fixe, 2017
MILO RAU

Voici une présentation où les œuvres sont tout aussi passionnantes intellectuellement que légalement

que des questions politiques complexes puissent être abordées. Journaliste, homme de théâtre, élève du sociologue Pierre Bourdieu, Milo Rau a depuis 2007 développé son International Institute of Political Murder, un type de théâtre et de cinéma documentaires basés sur la reconstitution *(reenactment)* de moments politiques ou sociaux très lourdement chargés. Cela va de l'œuvre *Les Derniers jours des Ceausescu* (2009) à la recréation des émissions de propagande de la Radio-Télévision libre des Mille collines durant le génocide rwandais dans *Hate Radio* (2011).

Même si nous aurions aimé en savoir plus sur les conditions de possibilité de ce film, sur les tractations qui ont permis sa réalisation, ce *Tribunal sur le Congo* est une vidéo troublante de 100 minutes, qui permet de mieux comprendre les enjeux économiques, miniers et minés du conflit congolais.

Dans cette exposition, il faut aussi souligner l'intervention de l'artiste John Boyle-Singfield, qui met en scène le droit aux images dans nos sociétés où, finalement, celles-ci ne circulent pas si facilement. En utilisant des séquences trouvées sur Internet, il a recréé le documentaire *Baraka* (1992) de Ron Fricke, film explorant les cinq continents de la planète. Notre époque de mondialisation ne devrait-elle pas de facilement permettre la réalisation d'un tel projet ? À voir le résultat, on comprend que les images de notre Terre sont avant tout la propriété de grandes compagnies qui, comme Getty Images, Corbis Images, Shutterstock ou Videoblocks, en monnayent l'usage. Comme l'écrit Marie-Josée Jean, elles s'approprient ainsi « les droits d'usage d'un patrimoine visuel mondial ».

Et il faudra aussi aller voir cette exposition pour les œuvres du Collectif Agence, de Carlos Amorales, de Jill Magid et de Carey Young…

Voici une présentation où les œuvres sont tout aussi passionnantes intellectuellement que légalement. Elles nous montrent que l'image ne doit pas être pensée d'une manière indépendante et autonome, qu'elle est toujours en train de dialoguer avec un contexte social et historique qui est bien plus fort que sa représentation par l'image (ou par le texte). C'est une évidence, mais, malheureusement, elle est contestée de nos jours par le discours dominant et commun, tout comme par le discours spécialisé sur l'art. Voilà un point de vue qu'il faudra méditer et qui sera développé dans les autres volets de cette série d'expositions dont on peut voir ici la première partie.

Nous attendrons la suite avec grande impatience.

L'imaginaire radical : le contrat social

Commissaire : Marie-Josée Jean. Au Centre de l'image contemporaine VOX jusqu'au 15 décembre.

SUR LE RADAR

Barbares et toujours actuels, les *Poèmes* de Jean McEwen

JÉRÔME DELGADO
LE DEVOIR

Il y a vingt ans, le peintre montréalais Jean McEwen (1923-1999) lançait son chant du cygne, un coup de tonnerre intitulé *Poèmes barbares* (1997-1998). Le corpus d'une trentaine d'huiles, magnifié par sa maîtrise de la couleur — des couleurs saturées et des associations inusitées entre elles —, résonne encore avec éclat. C'est le constat qu'il faut tirer devant la douzaine de *Poèmes barbares* réunis une fois de plus, vingt plus tard, à la galerie Simon Blais.

La série, « véritable exaltation de la couleur », comme le qualifiait l'historienne de l'art Constance Naubert-Riser dans le catalogue publié à l'époque par Les 400 coups, place Jean McEwen dans la ligne directe des coloristes postimpressionnistes, Gauguin en premier lieu.

À noter qu'il est encore possible de se procurer des exemplaires de cette publication, l'outil de référence en ce qui a trait à la dernière décennie de McEwen. Le peintre, lui, s'est éteint en janvier 1999, à peine quelques jours après la fin de l'expo.

Poèmes barbares

De Jean McEwen, à la galerie Simon Blais, 5420, boulevard Saint-Laurent, jusqu'au 6 octobre



Jean McEwen, *Odeur-de-papillon*, 1998
GUY L'HEUREUX



Pour l'artiste, il ne s'agit pas de se poser en juge, mais bien de mettre l'histoire et l'art à contribution dans le tintamarre ambiant.

VALÉRIAN MAZATAUD
LE DEVOIR



Rêves américains, tome 2
La Grande Crise
Thomas Hellman, L-Abe.
En spectacle au Lion d'Or le 26 septembre, dans le cadre du Festival international de littérature (FIL).

La grande tapisserie de Thomas Hellman

Raconter les plus irrespirables heures de l'Amérique pour se donner du souffle

ENTREVUE
SYLVAIN CORMIER
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Thomas Hellman au bout du fil. On est lundi, en fin d'après-midi. Je lui dis que tout de suite après notre conversation, j'embraye, direction Maison symphonique : il y a le spectacle d'adieu de Joan Baez, qui va bien sûr chanter du Dylan et du Woody Guthrie et l'histoire de Joe Hill le syndicaliste sacrifié. Je lui dis aussi que j'ai encore en tête *Retour à Walden*, l'album que Richard Séguin a distillé des écrits et de la vie de Henry David Thoreau. Paru il y a deux petites semaines. Et je lui dis qu'il n'y a pas de hasard si c'est maintenant que paraît le deuxième disque de *Rêves américains*, sa série parlée-chantée sur les illusions perdues de l'histoire du continent. Après *La ruée vers l'or*, c'est au tour de *La Grande Crise*. Je lui dis enfin que ça me secoue dans mon inertie, ces voix conjuguées si calmes et si décidées à la fois, cette volonté commune de faire entendre l'histoire au présent.

« On ne s'est pas consultés, Joan, Richard et moi, précise Thomas en riant. Personne ne cherche à donner un cours d'histoire, mais il y a des textes qui méritent d'être lus et relus, comme ceux de Steinbeck et de Thoreau, et des récits qui doivent être transmis, comme celui de ma grand-mère… » Thomas est ainsi le dépositaire temporaire des histoires racontées par Margaret Alma « Poopsie » Hellman (1911-2010) : ses deux albums de *Rêves américains*, et le spectacle en résultant, constituent en cela un legs personnel et un bagage collectif, le grand héritage d'une tradition orale qui donne aux écrits leur véritable relief.

« Quand j'étais petit, j'allais visiter ma grand-mère américaine. Je m'asseyais à côté d'elle et pendant des heures et des heures, elle me racontait des histoires. » Toutes sortes d'histoires : ce qu'elle avait vécu, ce qu'elle avait vu, les gens qu'elle avait côtoyés, de Leon Ray Livingstone, le fameux « *hobo* écrivain » des années 1930, jusqu'au sénateur Joe McCarthy, le notoire chasseur de communistes des années 1950. Rien de moins que la traversée du XX^e^ siècle en une série d'épisodes, narrée par Poopsie au hasard des réminiscences.

« Toutes ces histoires ont composé dans ma tête une immense tapisserie faite de mille petits bouts d'histoire, cousus au fil des récits, d'un fil à l'autre, tapisserie que j'essaie de reproduire comme je peux, pour tenter d'éclairer l'histoire avec un grand H. Comment rendre compte de la pauvreté pendant la crise des années 1930 ? En donner vraiment la mesure ? J'ai compris en l'écoutant que c'est souvent un détail qui m'en disait le plus long… »

Ainsi place-t-il sa grand-mère en scène dans la très parlante pièce intitulée *Dix boîtes de Cornflakes* : « Quand ma grand-mère m'emmenait au magasin Pick n'Save de Wauwatosa, Wisconsin, elle sortait sa collection de "coupons" et achetait dix boîtes de Cornflakes. Je lui demandais : "Grandma, est-ce que tu vas manger dix boîtes de Cornflakes ?" Et elle me répondait : "*You didn't live through the Great Depression, big boy*. T'as pas vécu la crise, toi." Et elle ramenait les dix boîtes de Cornflakes dans son garde-manger où il y avait déjà cinquante boîtes de thon et deux cents cannes de *pickles*. »

Migrants de la misère, d'hier à aujourd'hui

Les chansons des Gene Autry, Merle Travis, Edgar Yipsel Harburg, Jay Gorner, Hedy West, les textes de Steinbeck et Thoreau viennent prêter main-forte à Hellman et à sa grand-mère dans la finition de la tapisserie. Pour les contours, surtout. « C'est mon complément de recherches… » résume Hellman. On s'étonne de découvrir que Gene Autry, le cowboy chantant du western cinématographique, ait si justement décrit les tempêtes de poussière qui forcèrent l'exode de centaines de milliers de gens vers la Californie :

« Dust, dust, dust in the sky / Dust on the trail / Dust in my eyes / Dust, dust, can't see the light. »

Ça met la table pour évoquer *Les raisins de la colère*, le roman de John Steinbeck, qui décrit la vie de ces migrants de la misère, victimes du « nuage rouge » aboutissant dans des camps de réfugiés qui les attendaient en lieu et place du paradis rêvé. « Le *dust bowl*, commente Hellman, c'était surtout une crise écologique causée par l'homme par la surexploitation du territoire. En arrachant partout l'herbe à bison pour cultiver, on a asséché les terres… »

Migrants ? Crise écologique ? Des mots criants d'actualité. L'actualité des années 1930 et l'actualité de maintenant. « C'est l'évidence, pour peu qu'on plonge dans l'histoire : on revit constamment les mêmes drames humains, causés par d'autres humains. Adolf Hitler a été influencé par Henry Ford, lequel croyait vraiment aider les gens à sortir de la misère grâce au travail à la chaîne, et Donald Trump se voit comme un "Citizen Kane", le personnage du film d'Orson Welles inspiré par William Randolph Hearst, magnat de la presse à potins et grand manipulateur de masses… »

Pour Hellman, il ne s'agit pas de se poser en juge, mais bien de mettre l'histoire et l'art à contribution dans le tintamarre ambiant. « J'espère créer des zones de résonance et de réflexion. Donner aux gens du temps, la possibilité de se pencher à leur rythme sur ce qui s'est passé et ce qui est en train de se passer. »

Il a travaillé avec des gens « qui aiment que l'histoire et la musique se répondent », des as instrumentistes et choristes pour qui « les silences comptent pour beaucoup dans les arrangements » : ses fidèles Olaf Gundel et Sage Reynolds, mais également Jordan Officer, Erik West-Millette, Emilie Clepper, le quatuor Esca. Pour Thomas Hellman, cet album « parfois très sombre » cherche constamment la lumière, et ses « constats très durs » sont portés par des musiques plutôt douces, atmosphériques et bienfaisantes. « J'ai cherché à rendre le propos clair, et la musique belle. Pour moi, c'est essentiel. »

Agresser l'oreille ne sert à rien, comprend-on. Ça rend sourd. Les gens se referment comme des huîtres. « Il faut bien au contraire donner du courage et de l'espoir, même quand on fait la démonstration du pire. » Certes faut-il constater une situation pour la dépasser, vivre le découragement pour se mobiliser à nouveau, mais tout est dans la manière de dire. Sur disque autant que sur scène, la proposition de Hellman se veut un point de départ. « Je souhaite que ça dépasse le public de ceux qui suivent ce que je fais. Je voudrais que ça donne envie aux gens de parler de tout ça autour d'eux, et que ça se propage. Que la grande tapisserie de l'expérience humaine s'agrandisse encore. Que de nouvelles histoires inspirantes s'ajoutent aux histoires de ma grand-mère. »

GÉANT DE L'ART MODERNE
CALDER

« Si j'ai une chose à vous dire à propos d'Alexander Calder, c'est que ses œuvres sont à vivre ! »

— Evelyne Charuest, ICI Radio-Canada Première, *Gravel le matin*

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

ALEXANDER CALDER : UN INVENTEUR RADICAL | À VOIR DÈS MAINTENANT !

Grand bienfaiteur
TERRA FOUNDATION FOR AMERICAN ART

En collaboration avec
PEMBROKE GESTION PRIVÉE DE PLACEMENT
PROVENCHER_ROY
AIR CANADA
Bell

Une exposition conçue, organisée et mise en tournée par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec la Calder Foundation. | L'exposition a reçu l'appui du ministère du Patrimoine canadien par le biais du Programme d'indemnisation pour les expositions itinérantes au Canada. Le Musée remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des arts de Montréal et le Conseil des arts du Canada pour leur soutien constant. | Alexander Calder, *Aluminum Leaves, Red Post* [Feuilles d'aluminium, poteau rouge], 1941. The Lipman Family Foundation. © 2018 Calder Foundation, New York / Artists Rights Society (ARS), New York / SOCAN, Montréal. Photo courtesy Whitney Museum, New York



Le violoncelliste, claveciniste et chef d'orchestre Jonathan Cohen en répétition avec les Violons du Roy.
ATWOOD PHOTOGRAPHIE

Jonathan Cohen ouvre l'après-Labadie

Le chef amorce cette semaine son premier mandat à la tête des Violons du Roy

CHRISTOPHE HUSS
LE DEVOIR

Premier successeur de Bernard Labadie, le violoncelliste, claveciniste et chef d'orchestre Jonathan Cohen donne cette semaine ses premiers concerts en tant que directeur musical des Violons du Roy.

C'est avec le contre-ténor Anthony Roth Costanzo que Jonathan Cohen amorce cette semaine en concert à Québec et à Montréal son premier mandat de trois années à la tête des Violons du Roy. Vendredi était d'ailleurs lancé le premier disque de Jonathan Cohen et des Violons du Roy. Sur étiquette Decca Gold, la branche américaine de Decca, ils interprètent avec Roth Costanzo le programme juxtaposant des airs de Händel et de Philip Glass proposé cette semaine. Repéré au Concours musical international de Montréal en 2012, Roth Costanzo, qui a remporté Operalia la même année, est régulièrement invité au Metropolitan Opera.

L'exploration

Ce disque ne préfigure pas un changement d'étiquette et de stratégie d'enregistrement pour les Violons du Roy. « Il n'y a pas de stratégie ciblée », confirme Jonathan Cohen au *Devoir*. « Nous ne sommes pas des artistes Decca Gold. J'ai été invité par Anthony Roth Costanzo et, à mon tour, j'ai invité les Violons du Roy », résume le chef, qui ajoute avoir « beaucoup aimé » et « été impressionné » par « le travail avec Decca Gold ». « Je ne sais rien du futur », dit le nouveau directeur musical à propos de la politique d'enregistrement des Violons du Roy. « Nous sommes libres de discuter avec qui nous voulons, les portes sont ouvertes sans relation formelle avec quelque étiquette que ce soit. » Ces discussions peuvent impliquer Atma ou Hyperion. Jonathan Cohen note d'ailleurs qu'« en pratique, les orchestres n'ont plus de contrats avec les maisons de disques ; ce sont les chefs et les solistes qui amènent les ensembles avec eux ».

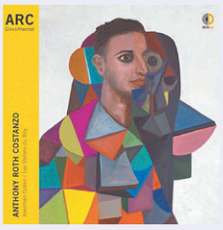
Le projet Glass-Händel, enregistré à l'été 2017, lance d'emblée le sujet le plus brûlant : la difficulté des Violons du Roy (en matière commerciale et d'image) de sortir du créneau baroque et classique. Est-ce souhaitable aux yeux du nouveau directeur musical, et comment compte-t-il y parvenir ?

Concerts de la semaine

Garbage Concerto ! L'Orchestre symphonique de Laval et Alain Trudel ouvrent leur saison, mercredi, avec un concert dont la tête d'affiche évidente est la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Mais l'objet sonore de curiosité est tout autre : le *Garbage Concerto* de Jan Järvlepp, un concerto de 1995 pour grand orchestre et cinq percussionnistes, frappant sur « des objets du quotidien que l'on retrouve dans le recyclage ». Le *Garbage Concerto* est la pièce la plus internationalement jouée du compositeur canadien né à Ottawa en 1953. Le 26 septembre, à 19 h 30, à la salle André-Mathieu de Laval

Le Vénézuélien. Rafael Payare est Vénézuélien. L'Orchestre de l'Ulster en Irlande du Nord l'a fait directeur musical en 2017, trois ans après l'avoir nommé chef principal. Il vient de décrocher le poste de directeur musical à San Diego. Il a dirigé le Philharmonique de Vienne à l'âge de 35 ans en 2015 et a été réinvité il y a quatre mois, satisfecit officiel de l'institution sur Twitter à l'appui. Il dirige pour la 1re fois l'OSM, et ce sera dans l'*Héroïque* de Beethoven. Le 27 septembre, à 10 h 30 et 20 h, à la Maison symphonique de Montréal

Glass-Händel : le premier disque et des concerts



Ç'est par l'entremise du contre-ténor vedette aux États-Unis Anthony Roth-Costanzo que les Violons du Roy et Jonathan Cohen se retrouvent édités par Decca Gold, dans un projet artistique urbain et moderniste bon teint associant des airs de Händel et de Philipp Glass : une fusion glacée et déterminée, très professionnellement réalisée, dont on attendra de se convaincre définitivement en salle dans la semaine qui vient, mercredi à Québec et samedi à la Maison symphonique de Montréal. Decca 481 7190

« Je ne cherche pas à nous sortir du baroque et du classique, mais quand un orchestre possède un sens harmonique aussi aiguisé, il est très évidemment nécessaire d'appliquer ce sens à un répertoire élargi. Quand nous jouons Philip Glass, la musique de Glass bénéficie de ces qualités. Il en va exactement de même pour Britten, par exemple. »

Jonathan Cohen le martèle : « Mon but n'est pas d'amener l'orchestre ailleurs. Le répertoire baroque et classique nous est naturel. Mon but n'est donc pas de jouer des symphonies de Mahler en engageant des musiciens supplémentaires. Nous avons une spécificité d'orchestre de chambre. Il faut la cultiver et l'utiliser dans d'autres répertoires que l'on explore. Les musiciens sont d'ailleurs demandeurs de cette exploration. »

À quatre bras

Jonathan Cohen juge cette première saison « représentative » de sa personnalité. « Je regarde le programme et c'est bien moi ; je travaille avec des artistes et des solistes créatifs : Avi Avital, le violoncelliste Nicolas Altstaedt… »

Au passage, le chef nous réserve une primeur en parlant de sa « première collaboration avec Marie-Nicole Lemieux », qu'il « attend avec impatience » pour « bientôt ». Vérification faite, Jonathan Cohen vient de lever le voile sur une association qui marquera la saison prochaine…

Lors de la présente saison 2018-2019, la Chapelle de Québec, le chœur associé aux Violons du Roy, est à la fête. Les choristes seront dirigés par leur directeur artistique et fondateur, Bernard Labadie, y compris à Carnegie Hall dans la *Messe en si de Bach,* mais aussi par Jonathan Cohen dans *La création* de Haydn en février 2019.

« L'implication de la Chapelle de Québec dépendra des ressources dont nous disposons. Ce sont de gros projets, mais il est évident que nous voulons en faire le plus possible. Je suis, moi aussi, heureux de diriger le chœur. Entre Bernard et moi, nous couvrons cette saison la *Messe en si* de Bach, la *Messe du couronnement* de Mozart et *La création* de Haydn ! C'est très important et j'espère que nous continuerons. En tout cas, nous sommes sur la même ligne, Bernard Labadie fait un travail formidable en tant que directeur artistique de la Chapelle de Québec et je suis très heureux qu'il soit responsable de cela. Nous allons miser sur cela et construire. » Le projet que Jonathan Cohen a déjà pris à bras-le-corps est éducatif, avec une implication accrue des enfants d'âge scolaire dans la vie quotidienne des Violons du Roy.

« Ce sera le cas avec notre programme Vivaldi en début de saison. J'aimerais aussi impliquer les enfants pour *La création*. En fait, je souhaite avoir deux ou trois projets chaque saison pour lesquels je pourrai développer des interactions avec les jeunes auditeurs d'âge scolaire, les inviter aux répétitions, développer des programmes pour encourager leur connaissance de la musique. Ils sont notre futur et l'orchestre est très partant pour travailler avec les enfants. »

La chose qui restera à creuser pour le chef est la différence acoustique entre les salles montréalaises et le Palais Montcalm de Québec, avec des problèmes de balance, notamment pour les concerts avec clavier donnés à la salle Bourgie. Comme Jonathan Cohen n'a pas encore dirigé à la Maison symphonique de Montréal, il lui reste encore d'autres équilibrages à découvrir.

Les trois saisons risquent de passer très vite pour le chef anglais de 41 ans, qui œuvre par ailleurs comme directeur fondateur de son ensemble Arcangelo, comme chef associé des Arts Florissants, le mythique ensemble baroque de William Christie, et de l'Orchestre de chambre de Saint Paul. On lui souhaite la bienvenue.

Cohen en cinq dates

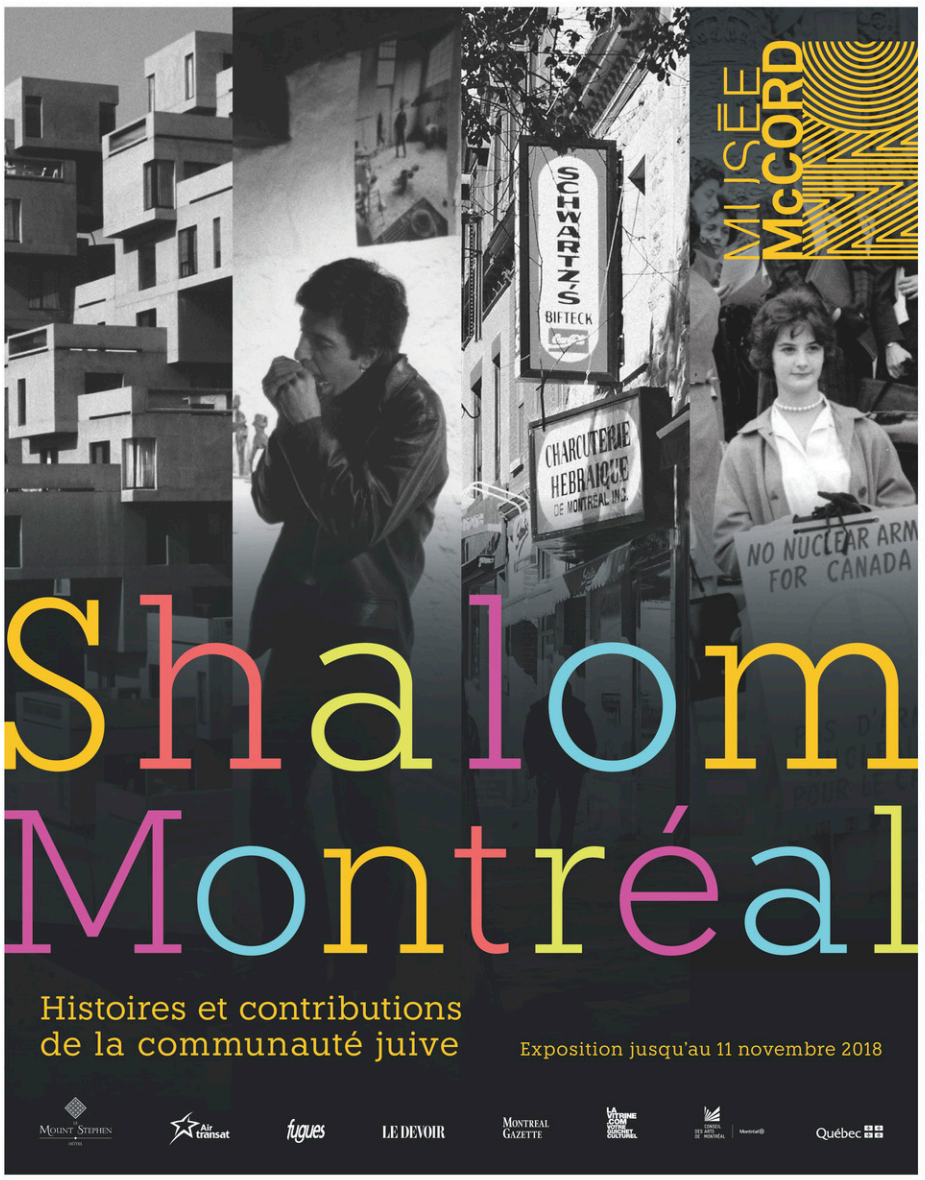
1998 Jonathan Cohen (né en 1977) obtient son diplôme de l'Université de Cambridge.

2008 William Christie lui offre de diriger les Arts Florissants à l'Opéra comique. Il devient ensuite son chef associé.

2010 Cohen crée son propre orchestre : Arcangelo.

2016 Débuts à Glyndebourne, dans *Les noces de Figaro,* et aux Prom's de Londres.

2018 Débuts comme directeur musical des Violons du Roy (nomination en 2016).





CLASSIQUE



Ludwig van Beethoven
★★★★★
Orchestre symphonique de Pittsburgh, Reference Recordings FR 728 SACD

Les vétérans Blomstedt et Haitink étant mis « hors concours », Manfred Honeck est-il le plus grand chef de l'heure ? Il est en tout cas celui dont les disques, dans le grand répertoire, sont les plus excitants et les plus passionnants. Si un facétieux ou un Machiavel avait publié cette *Héroïque* en prétendant qu'il s'agissait de la redécouverte miraculeuse d'un concert perdu du défunt Carlos Kleiber, que n'aurait-on lu et entendu sur la preuve irréfutable du génie et de la suprématie absolue de ce chef ! Honeck réconcilie bombe énergétique et orchestre symphonique. Cette dose d'explosivité nous l'avions entendue, mais avec des formations plus petites (Paavo Järvi, Deutsche Kammerphilharmonie). Moins brutal que Järvi, Honeck renoue avec une tradition sonore « européenne » riche (cordes, cors), dans une approche rugueuse cherchant les frottements harmoniques. Dans l'histoire, Scherchen, Matacic, Szell, Gielen et Dohnanyi sont les grands devanciers de cette version, plus opulente sur le plan sonore. Un CD et SACD renversant.

Christophe Huss

RÉENREGISTREMENTS



In the Blue Light
★★★★ 1/2
Paul Simon, Columbia / Sony

Samedi, au Flushing Meadows Corona Park, a lieu la performance finale de la tournée d'adieu de Paul Simon : retour à l'origine, littéralement, pour le p'tit gars du Queens. Il y chantera *Me and Julio Down by the Schoolyard*, assurément : « *Goodbye to Rosie, the queen of Corona…* » Un album de réenregistrements l'aura précédé : c'est la grande bâtisse de ses chansons que le copain d'enfance d'Artie Garfunkel a explorée pour l'occasion, et dans tous les coins des objets d'art ont été dénichés. Dommage collatéral des compilations d'immortelles, les « chansons d'albums » s'effacent : injustice ici réparée en partie. Simon et ses as musiciens — du guitariste jazz Bill Frisell au fidèle batteur Steve Gadd — ont dépoussiéré les merveilleux ouvrages que sont les *Rene Magritte With Their Dog After the War*, *Questions for the Angels*, *Darling Lorraine*, *Some Folks Lives Roll Easy*. Dix titres : pour ainsi dire un échantillon. Redécouvertes ou révélations ? Les deux. Idoine point d'orgue.

Sylvain Cormier

PUNK-ROCK



Heaven
★★★ 1/2
Dilly Dally, Dine Alone records

Évoluer de façon plus « goth » mais en même temps plus « bien-être », c'est possible ? Trois ans après un premier album remarqué, *Sore*, qui avait élevé le groupe de Torontois au rang de « nouveau Hole », la bande de Katie Monks montre une nouvelle maturité. Sobriété, confiance en soi, sentiment d'accomplissement, santé mentale sont ici abordés, dans un emballage plus en rondeur. Le caractéristique cri rauque de Monks — qui se présente désormais en robe de mariée victorienne (adieu, vieux t-shirts pourris) — mène des chansons plus posées, plus raffinées techniquement, dotées d'une finition presque douce. Comme ce satin brillant sur la pochette. On croirait que les membres se sont mis à écouter en boucle U2 ou Coldplay (*I Feel Free*). Que ceux qui avaient été charmés par *Sore* ne s'alarment pas trop : les clins d'œil aux Pixies, à Pavement et, évidemment, à Hole, n'ont pas été complètement éclipsés. Et Monks crie toujours. Fiou.

Sophie Chartier

POP



Chris
★★★★
Christine and The Queens, Universal

Beaucoup d'encre coulera pour analyser le look masculin de « Chris », ses cheveux courts, le récit qu'Héloïse Letissier articule dans ses superbes clips et l'affirmation de la force de sa féminité à travers l'androgyne image qu'elle projette aujourd'hui. Tout ça serait vain sans de solides chansons ; réjouissons-nous, ce second album de l'auteure-compositrice-interprète française ne contient que ça. Sur le plan de l'esthétique musicale autant que de l'écriture, *Chris* constitue un formidable bond en avant en comparaison à *Chaleur humaine*, paru en 2014 : sa pop électronique gagne ici en sophistication, ses refrains sont tous délicieux, le ton généralement doux d'une admirable justesse. Avec ses propres productions, plus rêvasseuses, et celle, boogie-funk/late disco du nouveau collaborateur Damon Garrett Riddick (Dâm-Funk), Letissier déploie sa vision, raffinée et moderne, de la chanson française. Or, *Chris* n'est pas un album double, mais plutôt deux fois le même disque, un en anglais, l'autre en français.

Philippe Renaud

PSYCH FOLK



Quiet River of Dust, Vol. 1
★★★ 1/2
Richard Reed Parry, Secret City

Que fait un Richard Reed Parry lorsqu'il n'est pas en studio ou en tournée avec Arcade Fire ? Non, il ne collectionne pas les estampes japonaises, mais presque. Il étudie les mythes fondateurs du Japon, approfondit les folklores immémoriaux de sa propre culture celte. Immersion dans le temps, l'espace et les sons. Ça peut sembler onirique en soda, mais le fait est que le musicien y trouve la matière de compositions à la fois riches et apaisantes. On se croirait par moments dans *La vallée*, le film initiatique de Barbet Schroeder, baignant dans le Pink Floyd de 1972. Mélodies hypnotiques, ambiance psychédélique, habillage oriental, c'est aussi nourri par des recherches en musique électroacoustique. « *I was in the rain with the rain in me* », chante Parry. Ce ton-là. Niveau de conscience transcendant, sensations exacerbées, on n'est pas loin du buvard d'acide au déjeuner. Le monde selon Perry, pour peu qu'on s'en imbibe, peut mener très loin. En soi comme ailleurs.

Sylvain Cormier

ROCK



Modern Pain, Part 1
★★★ 1/2
André Papanicolaou, Indépendant

La douleur a beau être moderne, ses nouvelles chansons reluquent plutôt du côté de la pop britannique d'il y a vingt, vingt-cinq, trente ans, et ce changement de continent, après avoir baigné dans la pop-rock américaine, lui va comme un gant — cette ligne de basse à la New Order qui habite la chanson-titre nous happe dès les premières mesures. Trois ans après avoir offert l'album *Strange Nights*, l'auteur, compositeur, interprète, réalisateur et guitariste au timbre chaud (collaborateur attitré de Vincent Vallières, pour ne nommer que lui) réapparaît avec ce minialbum autoproduit, magnifiquement autoréalisé, sur lequel il joue de presque tous les instruments. Les rythmiques synthétiques pas trop appuyées et les orchestrations donnent de l'air à ses compositions, qui coulent de source. Sa voix est ici plus rocailleuse et suave, confortable dans l'atmosphère dream pop de *Hook Figure* et un brin plus *groovy* de *Restless Soul*, cette dernière évoquant par le tempo plus soutenu et la guitare rythmique franche le bon vieux son de Manchester et Creation Records.

Philippe Renaud

CLASSIQUE



Ludwig van Beethoven
★★★★ 1/2
Andrew Wan et Charles Richard-Hamelin, Analekta AN 28794

C'est très bon. La question est : à quel point ? Et là, la surprise est énorme. Car, étonné par l'intraitable aplomb, l'élégance, le galbe sonore et l'imperturbable logique, je me suis pris au jeu et j'ai ressorti les intégrales ; Grumiaux-Haskil, Perlman-Ashkenazy (surcoté), Zukerman-Barenboïm et autres. J'ai écouté les Canadiens Steven Staryk, Corey Cerovcek et Andrew Dawes, les vedettes du moment (Radulovic, Capuçon, Ibraghimova) et les versions d'inspiration baroque. Et voici ce qui tient vraiment. En historique : Szigeti-Arrau. En intégrales modernes : Dumay-Pires et Kremer-Argerich. Et les « historiquement informés » : Faust-Melnikov. En Canadien : la *6e Sonate*, couplée à la Kreutzer, par James Ehnes, dans un CD isolé Onyx. Voilà donc le niveau, stratosphérique, auquel évoluent Andrew Wan et Charles Richard-Hamelin dans ce CD, dont le seul défaut est la captation par les micros de la respiration du violoniste. Mais la couleur timbrique, qui concourt à l'éminence de cette nouveauté, est si irrésistiblement belle qu'on l'acceptera.

Christophe Huss

FREAK FOLK



Boy From My Dream
★★★ 1/2
Field Medic, Run For Cover

Field Medic est un jeune fou du folk. Cheveux indisciplinés, guitare et banjo comme des montures infatigables, voix intimiste autant que je-m'en-foutiste, il représente cette liberté du folk comme sait le faire la côte ouest américaine — façon beatnik, quelques décennies plus tard. Ce *Boy From My Dream* n'a peut-être que quatre pièces, mais il a autant de gueule que *Songs From the Sunroom*, son premier album, paru il y a un an. Kevin Sullivan (son nom véritable) sait écrire les poids et les intérieurs de son âge en peu de mots, dans une poésie qui rebrasse le décousu d'une jeunesse en légère perdition. Ici, les pièces sont exclusivement acoustiques, tranquilles, toujours fidèles à l'effet brouillon de sa musique. Alors que *Dock of the Harbor* réfléchit à l'errance, la pièce-titre révèle une certaine nostalgie, ou douleur peut-être, de constater la mort de ce « jeune garçon de son rêve » — lui-même, dans une autre vie. Voilà un folk d'extrémités, celui qui vous trouve dans un coin noir pour rallumer ce petit quelque chose qui s'était éteint.

Geneviève Tremblay

Entrevue

Zoé Valdés parle sexe, amour et politique à Cuba

LIRE



50 ans des Herbes rouges

La force de la forme



Les Herbes rouges et la force de la forme

La maison célèbre ses 50 ans avec une anthologie et un spectacle événementiel au FIL

ENTREVUE

DOMINIC TARDIF
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Boulevard LaSalle, Verdun. « Il ne veut vraiment pas se faire interviewer », blague Jean-Simon DesRochers dans l'appartement de François Hébert, quartier général de facto des Herbes rouges. Le vénérable éditeur, notoirement discret, parlemente au téléphone avec un imprimeur depuis une vingtaine de minutes, pendant que patientent à table l'auteur de *La canicule des pauvres* et la poète Roxane Desjardins, collègue éditrice d'Hébert depuis janvier 2007 et dauphine d'une entreprise éditoriale soulignant ces jours-ci son 50e anniversaire.

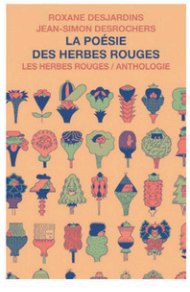
« C'est d'abord à la recherche d'*étonnements* que se sont employés les frères Hébert », écrit le tandem dans la préface de *La poésie des Herbes rouges*, une anthologie de 460 pages alignant dans l'ordre chronologique un texte prélevé dans chacun des livres de poésie parus depuis cinq décennies à cette exigeante et (souvent) déflagrante enseigne (qui donne également dans la fiction, le théâtre et l'essai).

Un travail monastique ayant supposé une relecture de l'ensemble de ce pan du catalogue, qui sera aussi célébré le 26 septembre au Festival international de la littérature, lors de *La volière est un oiseau de milliards de têtes*, un spectacle événementiel conçu par Dany Boudreault réunissant une quinzaine d'auteurs, dont José Acquelin, Daphnée Azoulay, François Charron, Corinne Chevarier, Marcel Labine et le très rare René Lapierre.

« Le plus fascinant, c'est de constater que les écrivains communiquent entre eux, qu'il y a des débats qui naissent à travers les livres », observe Roxane Desjardins au sujet de sa traversée exhaustive des quelques bibliothèques trônant dans le coin de la pièce où l'on se trouve, et dans laquelle logent entre autres les œuvres de Roger Des Roches, Huguette Gaulin, Carole David et Benoit Jutras.

« Même chez les auteurs qui ne se parlent pas, poursuit-elle, on voit

L'éditeur François Hébert, l'auteur Jean-Simon DesRochers et la poète Roxane Desjardins
MARIE-FRANCE COALLIER
LE DEVOIR



La poésie des Herbes rouges
Roxane Desjardins et Jean-Simon DesRochers, Les Herbes rouges, Montréal, 2018, 460 pages

Le plus fascinant, c'est de constater que les écrivains communiquent entre eux, qu'il y a des débats qui naissent à travers les livres

ROXANE DESJARDINS

qu'ils se lisent, qu'ils se répondent. Il y a un élan commun qui transcende chaque démarche personnelle : ça se tire vers l'avant, ça se motive, ça se motive même parfois par le contraire. »

Poésie plurielle

En 1968, Marcel et François Hébert, deux autodidactes élevés dans la pauvreté et l'illettrisme sur la rue Ontario, « en haut du salon où Denis Vanier allait se faire tatouer », lancent une revue littéraire où se déploieront certaines des écritures les plus indomptées et indomptables de la poésie québécoise, essaim de têtes chercheuses triturant sur la page une langue n'en finissant plus de révéler ses possibles.

Une maison d'édition en jaillit dix ans plus tard et devient le creuset d'un croisement d'une rare hétérogénéité entre contre-culture, féminisme, marxisme et formalisme, un mot qui agace Jean-Simon DesRochers, « parce que ça a longtemps été une insulte », bien que François Hébert admette avoir estampillé plusieurs textes « très refermés ».

Pourquoi fallait-il que se côtoient ainsi des esthétiques aussi dissemblables, voire antinomiques ? « Parce que la poésie, c'est pluriel. Ce n'est pas une seule sorte de choses », répond celui qui dirigeait Les Herbes rouges avec son frère Marcel jusqu'à sa mort en 2007.

Résister à toutes les pressions

« Le seul point commun des textes, c'est qu'ils doivent avoir une forme rigoureuse. Longtemps, je commençais la lecture des manuscrits par la fin, pour ne pas m'occuper de ce qui était dit. Encore aujourd'hui, le contenu ne m'intéresse pas trop. Ce que je regarde, c'est s'il y a une rigueur, s'il y a un mot de trop, pourquoi l'auteur change de vers, comment la personne se débrouille avec sa forme. C'est la forme qui donne sa force au texte. »

Une famille, les Herbes rouges ? Peut-être, oui, dans la mesure où vous concevez la famille comme un espace au sein duquel la vérité doit toujours présider. « C'est arrivé pas mal à tout le monde qu'un de ses livres soit refusé », se rappelle François Hébert, 70 ans, au sujet des auteurs phares de son écurie, qui ne peuvent jamais présumer que leur prochain manuscrit sera retenu.

Imprimer le livre raté d'un gros nom afin de ménager son ego ? Pas tellement le genre de la maison. « Il faut le dire quand c'est faible, et la plupart du temps, les auteurs sont très contents de savoir qu'ils peuvent être refusés, parce que ça donne de la valeur au fait qu'on les accepte. Si un auteur radote, s'il erre, c'est mieux de lui dire que de le laisser aller se faire démolir par la critique ou, pire, gagner un prix avec quelque chose qu'on ne trouve pas extraordinaire. » Éclat de rire généralisé.

Être éditeur, c'est aussi « résister à toutes les pressions », savoir publier « quelqu'un que tu n'aimes pas sur le plan humain mais qui écrit de bons livres, ou refuser de publier un ami, même si c'est dur, parce que tu sais que tu vas perdre ton ami ». Ne serait-il pas plus simple dans ce cas de faire semblant que le manuscrit vaut plus qu'en réalité ? « Ce serait plus simple, mais je n'ai jamais fait ça. »

Une exceptionnelle intransigeance à laquelle souscrit Roxane Desjardins, successeure d'un François Hébert qui aura mis plusieurs années à désigner une relève, de crainte de léguer entre les mauvaises mains le labeur d'une vie et que Les Herbes rouges ne deviennent qu'une coquille vide.

« Ça s'est déjà vu, tu sais, une maison qui est vendue et dont on ne garde que le nom ! » raille Hébert sur ce ton goguenard qui est le sien, quelque part entre la joke de papa et une sorte d'ironie un peu opaque. Une propension à la fois attendrissante et « désarçonnante » qui déteint parfois sur ses proches. « Je viens de "faire un François Hébert" », s'exclame Roxane Desjardins, 27 ans, après avoir expliqué que le deuxième tome des œuvres complètes du très défunt Denis Vanier, promis depuis longtemps, verrait le jour « quand on aura fini de l'écrire ».

« C'est une force incroyable quand on est dans l'édition d'avoir un catalogue derrière soi, d'avoir derrière nous toutes ces voix qui cherchent comment continuer d'écrire », explique plus sérieusement celle qui, à l'instar de son mentor, regrette le présentéisme forcément amnésique régnant sur le milieu littéraire, alors qu'il faudrait s'offrir la grâce d'un réel dialogue avec le passé, et surtout ne pas « abandonner les livres au fond des bibliothèques ».

« En tant que poète, je me demande toujours qui sont mes interlocuteurs, mes contreforts, et aux Herbes rouges, mes interlocuteurs, mes contreforts, c'est cinquante ans de poésie. »

La volière est un oiseau de milliards de têtes

Festival international de la littérature, à l'auditorium de la Grande Bibliothèque, le 26 septembre, 19 h

Si le Québec…

LOUIS HAMELIN



Le 1er octobre, lors de la sixième élection générale tenue dans la république dont Jacques Parizeau et Lucien Bouchard ont jeté les fondations en 1996, j'irai voter pour Jean-François Lisée à la présidence, puisqu'il est le seul, parmi les chefs des principaux partis en lice, à avoir une réelle stature d'homme d'État. Sur la seconde section de mon bulletin de vote, pour choisir le représentant de mon comté à l'Assemblée nationale, je cocherai la case de la candidate de Québec solidaire, puisque c'est le seul des quatre principaux partis à promettre de faire du réchauffement climatique sa priorité des priorités, le seul qui semble prêt à proclamer, en ce chaud et humide début d'automne 2018, une situation d'urgence nationale.

C'est, du moins, ce que je ferais si le Québec avait dit oui à la souveraineté en octobre 1995. Et tant qu'à rêver, rêvons : les libéraux seront écrasés comme en 1976, la CAQ échouera à remporter une majorité de voix et de députés, et maintenant que l'héritage colonial du parlementarisme anglais aura enfin été liquidé et remplacé par un véritable régime démocratique, les 45 élus d'un PQ miraculé n'auront plus qu'à s'allier aux 20 solidaires catapultés à Québec par le scrutin proportionnel pour former une majorité de gauche qui aura la confiance du parlement.

Toujours une province

Oui, oui, je sais… Le référendum a été perdu, ou volé, peu importe. Le Québec est toujours une province, dont le provincial premier ministre peut se féliciter publiquement d'une appartenance fédérale qui consacre la réduction de ses pouvoirs : « Aujourd'hui, le gouvernement fédéral ne donnerait pas cette entente-là au Québec », a-t-il dit de l'accord sur l'immigration conclu en 1991 avec Ottawa. Nous régressons collectivement et ça fait l'affaire de notre plus haut dirigeant ? Couillard ou le cocu content.

Et si le Québec avait dit oui (Fides, 2018) ? C'est la question que le géographe, romancier et ex-chroniqueur de tourisme au *Devoir*, Normand Cazelais, s'est posée pour nous, obligé d'emprunter, pour y répondre, le détour consolateur de la fiction. Son uchronie commence le 30 octobre 1995. Dans le cadre du référendum sur la « souveraineté-partenariat » organisé par une coalition formée du PQ, du Bloc de la belle époque et de l'ADQ de Mario Dumont, l'option du Oui a coiffé le Non par un poil — Cazelais n'a pas voulu mettre de chiffres sur le fil du rasoir ; de toute manière, la Loi sur la clarté n'existe alors que dans le cerveau d'un *nerd* appelé Stéphane Dion.

Donc le Grand Soir est arrivé, et comme tout est tellement plus facile quand ça va bien, Parizeau livre un discours à la hauteur de l'Histoire. Ensuite, les événements s'enchaînent assez rondement : reconnaissance du nouvel État par la France, réaction résignée du *Rest of Canada*, où va rapidement s'imposer un réalisme économique favorable à une participation du ROC aux négociations menées par leur épouvantail préféré, le bon vieux Lulu ! Et comme si ce n'était pas déjà trop beau pour être vrai, le tout va culminer avec la démission du pittoresque Cheuf de cette confédération en débâcle, Ti-Jean Chrétien, *pea soup* de service dont finit par se débarrasser le Canada anglais, suivie, un an plus tard, de celle du président-fondateur de la République du Québec, Monsieur Jacques Parizeau qui, sa mission accomplie, tire sa révérence.

Lunettes roses

Sur le fond, le reproche qu'on pourrait faire à Cazelais tient à l'épaisseur des lunettes roses qu'il a, de son propre aveu, chaussées pour accoucher de cet exercice de fiction historique alternative. « … j'ai présumé », écrit-il dans une note d'auteur portant le titre un peu pompeux de *Colophon*, « […] que le reste du Canada, y compris le premier ministre Jean Chrétien, aurait accepté — quoique difficilement — le résultat du référendum, même avec une marge aussi faible […]. Il n'aurait pas envoyé l'armée ni eu recours à des agitateurs comme cela a été le cas aux premières heures du Front de libération du Québec (FLQ). »

Écarter une réédition de la Crise d'Octobre est une chose. Cazelais, collant à une certaine actualité, s'est contenté d'imaginer un attentat commis par un forcené anglo, tandis que des groupuscules identitaires d'extrême droite s'agitent de l'autre bord. Mais après le Non écossais, les séparatistes anglais qui s'enlisent dans leur Brexit et, dans une Espagne supposément démocratique, les leaders d'un mouvement national capable de faire descendre un million de personnes dans la rue jetés en prison comme des malpropres, l'optimisme plutôt béat qui préside à la partition du Canada de Cazelais pourrait nous sembler un peu court.

Dans son uchronie, le Québec devenu souverain signe dès 1997, avec cinq ans d'avance, sa « Paix des Braves » avec les Cris. Dans le monde réel, aux dernières nouvelles, les mêmes Cris parlaient de bloquer la route de la Baie James. Oui, on peut toujours rêver…



Le récit de Robert Lalonde, en trois actes, n'est jamais bien loin du théâtre.
ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Une perle à polir

Le 28e opus de Robert Lalonde est une intrusion sommaire dans le destin cruel d'un adolescent



Un poignard dans un mouchoir de soie
★★★
Robert Lalonde, Boréal, Montréal, 2018, 208 pages

CRITIQUE
YANNICK MARCOUX
COLLABORATEUR LE DEVOIR

« C'est comme ça et pas autrement. » Voilà le leitmotiv du dernier roman de Robert Lalonde, où le personnage de Jérémie, jeune homme marginal et ardent, cherche dans la poésie une façon d'aborder la fatalité de son existence.

Jérémie « nomme destin son inexplicable erre d'aller ». Tout lui échappe, mais il maîtrise la parole : « Tantôt il bredouille, grogne, balbutie tel un malappris, tantôt il phrase en philosophe qui connaît le fin mot de tout. » Armé de mots, il fait du monde une poésie et se réfugie dans les mensonges qu'il s'est créés pour cacher la vérité de sa vie. Un passé fait de douleurs qui l'ont poussé à la rue, aux drogues dures et à la prostitution, jusqu'à ce que la découverte de deux êtres lui apporte du réconfort.

Irène, grande comédienne, qui, en fin de carrière, peine à retenir ses répliques. C'est à l'extérieur du théâtre qu'elle trouve chaque fois Jérémie, où elle a l'habitude de fumer une cigarette entre deux scènes. Et Romain, professeur de philosophie à la retraite, veuf, qui, au premier contact avec Jérémie, dans un élan incontrôlable, le tire jusqu'à sa voiture et l'emmène sur un chemin où ils ne se sépareront plus.

Jérémie les aime « démesurément, comme il convient au cœur éclaté d'aimer », et met en scène un stratagème pour qu'ils fassent connaissance. Une fois de plus, les circonstances appartiennent à la magie : « Il a voulu lui parler de la pièce, de l'émotion qu'elle avait fait naître en lui, elle a fait non de la tête et alors il a parlé des lilas en fleurs dans son petit jardin, elle a enchaîné sur les cactus précocement en fleurs aussi. Ce faisant, ils se décochaient des œillades à la dérobée, souriant exagérément. »

Les malheurs n'ont pourtant pas fini de s'abattre et le couple nouveau, « angelots inespérés », se lancera dans d'improbables procédures, fantasques et pragmatiques, pour tenter de sauver Jérémie de son triste sort.

Le récit, découpé en trois actes, n'est jamais bien loin du théâtre. Les dialogues y sont abondants et tandis qu'Irène et Romain s'y confondent en une seule voix étrangement ingénue, la langue de Jérémie détonne, vivante et idiosyncrasique, pétrie dans la poésie et le joual.

Le temps semble manquer aux protagonistes et l'histoire n'en est pas épargnée : tout va trop vite. Trop souvent la narration s'emmêle dans une intrigue inutile, en porte-à-faux entre le réalisme ordinaire et une grandiloquence théâtrale. On peine à entrer dans l'univers.

La plume de Robert Lalonde nous offre plusieurs beaux moments, mais le narrateur l'avoue : « Le théâtre propose toujours un réel invraisemblable et plus vrai que nature. » La cruauté côtoie la bonté, mais on peine à croire aux costumes et les émotions restent figées dans un désir de dire. Comme si *Un poignard dans un mouchoir de soie* aurait pu être une grande pièce, mais que nous étions restés à l'extérieur du théâtre, à fumer une cigarette.

Salvatrice sororité

Ariane Lessard raconte un monde à la fois ancien et douloureusement contemporain



Feue
★★★
Ariane Lessard, La Mèche, Montréal, 2018, 200 pages

CRITIQUE
DOMINIC TARDIF
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Au début, difficile de savoir. *Feue* se déroule-t-il au présent ou dans un passé pas si lointain au cœur d'une de ces bourgades où l'air vicié de la grande noirceur se serait attardé un peu plus longtemps qu'ailleurs en province ?

Puis, assez rapidement, ça devient clair que nous sommes ici un peu à côté du réel, oui, mais en même temps en plein dedans.

Assez rapidement, ça devient clair que si Ariane Lessard a rempli son premier roman de femmes qui se sont mariées enceintes afin de sauver les apparences, de bonhommes ne sachant rien faire de mieux que de s'assommer de bières nombreuses ou de coups de poing à la taverne, que si le murmure des ouï-dire tyrannisant cette communauté étriquée tapisse le blanc des pages, c'est d'abord pour dire : regardez à quel point nous ne sommes pas sortis de ça.

Ce « village au bout du trou de l'enfer » (dans les mots d'Abel) est aussi ancien que la haine des femmes et aussi douloureusement contemporain que la haine des femmes. Ses habitants savent que les serveuses du restaurant montent se dévêtir dans la cabine arrière des camions qui s'y stationnent, savent que leurs rues sont peuplées de petits bâtards, savent que le lac déborde d'avortons que les prostituées du *diner* se sont arrachés elles-mêmes des entrailles. Personne n'ignore cette violence et pourtant, tous s'en lavent les mains.

Ue lumière au bout de la route

Dans une forme chorale relayant la voix d'une douzaine de narrateurs et de narratrices, *Feue* oscille (sans qu'on sache toujours pourquoi) entre le lyrisme d'une langue multipliant les allégories et l'oralité d'une parlure de la démission face à un monde tragique, à une injustice n'offrant aucune emprise (à moins de fuir).

La plupart des villageois sont làbas trop saouls, ou trop tristes, ou trop malades (dans tous les sens du terme) pour entrevoir une lumière au bout de la route.

En élevant au rang d'héroïne cette figure ubiquitaire en fiction de la femme d'un certain âge cocufiant son mari par ennui et/ou par vengeance, Ariane Lessard parle d'une époque — la nôtre — obsédée par le corps des femmes, mais ne craignant rien davantage que l'expression du désir des femmes. Les sœurs Bellay ne peuvent, de la même manière, qu'être punies pour la soif de liberté qui guide leurs décisions.

Abel, le gars de la ville venu changer le mal de place, Joey, le bellâtre impassible, Sarah, la postière fouineuse : cet imaginaire multiplie les archétypes élimés, les symboles lourdauds et les idées pas forcément nouvelles (bien que toujours inflammables), conférant parfois au roman des airs de fable défraîchie.

Mais au-delà de ces maladresses, *Feue* proclame un appel à se serrer les coudes et à une nécessaire sororité, évoquant le récent mouvement #MoiAussi. La puissance du feu peut aussi se transformer en éclaircie, rappelle Ariane Lessard. Il y a de ces lieux pourris par le silence complice et la jalousie délétère qu'il vaut mieux faire flamber avant que leur violence ne soit léguée au futur.



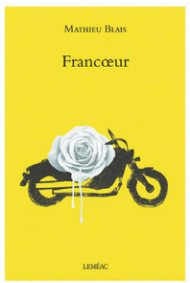
Le livre d'Ariane Lessard proclame un appel à se serrer les coudes, évoquant le récent mouvement #MoiAussi.
CHANTALE LECOURS ÉDITIONS LA MÈCHE



Mathieu Blais nous donne un roman un peu noir qui explore le destin incongru d'un criminel de circonstances.
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Chronique d'une mort annoncée

Dans *Francœur*, Mathieu Blais s'inspire librement d'un spectaculaire fait divers



Francœur
★★★
Mathieu Blais, Leméac, Montréal, 2018, 136 pages

CRITIQUE
CHRISTIAN DESMEULES
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Il peut arriver que, par amour, par vengeance ou par peur, quelqu'un se retrouve en prison. C'est à la fois tout cela qui a mené « en dedans » le personnage qui est au centre du dernier roman de Mathieu Blais, *Francœur,* l'anti-héros d'une « crisse d'histoire d'amour pas possible ».

Une partie de son histoire nous est racontée par le narrateur, un détenu du pénitencier de Sainte-Anne-les Bains sur lequel on apprendra peu de choses, sinon qu'il est Noir, se fait appeler Bronco et a une prédilection particulièrement sentie pour les métaphores — un effet secondaire, peut-être, de la vie prolongée derrière les barreaux.

Entre le dégoût et le respect qu'il éprouve pour « le chien fou à Francœur », les envolées lyriques et quelques réflexions sur la réalité carcérale, Bronco nous raconte ce qu'il sait de cet homme sans le moindre passé criminel, un gars de Sorel qui s'est retrouvé en prison du jour au lendemain pour avoir fait sauter par désespoir amoureux le local des Hells Angels.

Ainsi, parce que la tête du héros a été mise à prix par un groupe de motards criminels bien connu, *Francœur* est en quelque sorte la « chronique d'une mort annoncée ».

Un grand sec, un innocent, un personnage fantasque et inconscient « qui se faisait aller la gueule comme un caquiste la veille des élections », Maxime Francœur connaîtra un séjour en prison qui ne sera pas de tout repos. Il tenait un journal de détention, écrivait des poèmes et de longues lettres à la Rosemarie pour qui il avait tenté l'impossible. « Ce n'était pas un bum, il n'avait pas l'once de l'ombre du souffle d'une méchanceté. »

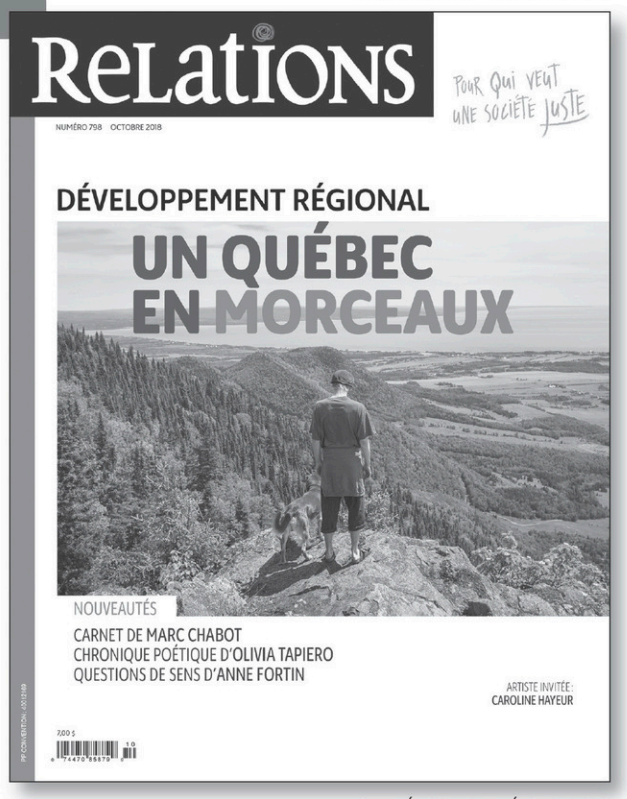
Et Bronco, qui en était proche sans être son ami, nous raconte avoir « hérité » de la mémoire de Maxime Francœur. Il essaie, à partir d'anecdotes qu'il lui a fallu entendre mille fois, de raconter au plus près l'homme qu'il a brièvement connu. Il sert sa légende, en admiration sans le dire devant la liberté un peu mystique qui était celle de Francœur. Libre même entre quatre murs, et même s'il s'agissait d'une liberté nourrie d'un grain de folie. Comme « une petite bête du Bon Dieu ».

En guise de point de départ, Mathieu Blais s'inspire ici très librement d'un fait divers qui avait fait les manchettes en 2008 : un spectaculaire attentat au camion-citerne qui avait détruit le bunker des Hells à Sorel, conséquence incontrôlée d'un triangle amoureux isocèle. Bronco, qui s'improvise philosophe en résidence, a bien raison : « Le réel est un goon tellement plus imposant que la fiction. »

Au moyen d'une oralité bien sentie, reposant sur une voix narrative plausible malgré ses excès, l'auteur de *La liberté des détours* et de *(Sainte-famille)* nous donne ici un autre roman un peu noir qui explore lui aussi le destin incongru d'un criminel de circonstances.

NOUVEAU

NUMÉRO 798 OCTOBRE 2018



Depuis 30 ans, la fracture entre Montréal, Québec et les régions ne cesse de s'aggraver. Comment repenser notre modèle de développement régional pour remédier aux nombreuses inégalités qu'il produit et faire face à la transition écologique ?

SOIRÉES PUBLIQUES
Venez en discuter avec nous à **Trois-Rivières** le 27 septembre et à **Rimouski** le 17 octobre.
Détails : revuerelations.qc.ca

6 NUMÉROS PAR ANNÉE | 52 PAGES
PRIX À L'UNITÉ : 7,00 $ + TAXES

À lire aussi dans ce numéro : la chronique d'Anne Fortin, la poésie d'Olivia Tapiero et le Carnet de Marc Chabot.

Artiste invitée : **Caroline Hayeur**

EN VENTE EN KIOSQUES ET PAR ABONNEMENT, VERSIONS PAPIER ET NUMÉRIQUE (PDF)
revuerelations.qc.ca

Palmarès

Gaspard LEDEVOIR
Du 10 au 16 septembre 2018

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR		CLASSEMENT PRÉCÉDENT/ NB DE SEMAINE(S)
	Romans québécois		
1	Les chevaliers d'Antarès • Tome 11 Alliance	Anne Robillard/Wellan	1/4
2	Le clan Picard • Tome 1 Vies rapiécées	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/3
3	Armand Gamache enquête • Tome 13 Maisons de verre	Louise Penny/Flammarion Québec	3/7
4	La louve du Bas-Saint-Maurice • Tome 1 Le legs	Gilles Côtes/Guy Saint-Jean	9/4
5	Le temps de le dire • Tome 4 La force du destin	Michel Langlois/Hurtubise	5/4
6	La jeune fille du rang	Anne-Marie Desbiens/Guy Saint-Jean	–/1
7	William et Éva • Tome 2 Le magasin général	Mélanie Calvé/Fides	4/3
8	Les villes de papier	Dominique Fortier/Alto	7/4
9	Maggie • Tome 4 Le testament de Maggie	Daniel Lessard/Pierre Tisseyre	–/1
10	Un poignard dans un mouchoir de soie	Robert Lalonde/Boréal	–/1
	Romans étrangers		
1	L'unité Alphabet	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	1/3
2	Une fille comme elle	Marc Levy/Robert Laffont	3/17
3	La jeune fille et la nuit	Guillaume Musso/Calmann-Lévy	2/21
4	Sur un mauvais adieu	Michael Connelly/Calmann-Lévy	/1
5	Dernière danse	Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/19
6	Les prénoms épicènes	Amélie Nothomb/Albin Michel	8/4
7	La disparition de Stephanie Mailer	Joël Dicker/Fallois	6/25
8	Le président a disparu	James Patterson | Bill Clinton/Lattès	4/15
9	Lèvres de pierre	Nancy Huston/Actes Sud	10/2
10	Signe de vie	José Rodrigues dos Santos/HC	–/1
	Essais québécois		
1	En as-tu vraiment besoin? (Édition revue et augmentée)	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	–/1
2	Tout ce qui bouge n'est pas TDAH	Guy Falardeau/Homme	2/3
3	Le peuple rieur. Hommage à mes amis Innus	S. Bouchard | M.-C. Lévesque/Lux	–/1
4	Le petit livre vert du cannabis	T. Péloquin | P. Mercure/Québec Amérique	–/1
5	Médecin de rue	Jean Robert/XYZ	8/3
6	Corruption, collusion, absolution. Quand Jean Charest...	Pierre Godin/Leméac	–/1
7	La révolution dans l'ordre. Une histoire du duplessisme	Jonathan Livernois/Boréal	7/3
8	La littérature malgré tout	François Ricard/Boréal	–/1
9	Démantèlement tranquille. Le Québec à la croisée des...	Steve Fortin/Québec Amérique	6/4
10	Détournement d'État. Bilan de quinze ans de gouvernement...	IRIS/Lux	1/5
	Essais étrangers		
1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/133
2	Homo deus. Une brève histoire de l'avenir	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/52
3	Qui mène le monde?	Noam Chomsky/Lux	7/2
4	Le lambeau	Philippe Lançon/Gallimard	5/8
5	La vie secrète des animaux	Peter Wohlleben/Multimondes	3/3
6	Le miracle Spinoza	Frédéric Lenoir/Fayard	4/42
7	Le capitalisme expliqué à ma petite-fille	Jean Ziegler/Seuil	6/3
8	Capitalisme de plateforme	Nick Srnicek/Lux	–/1
9	Bad féministe	Roxane Gay/Édito	–/1
10	Raconte-moi la fin	Valeria Luiselli/Olivier	–/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse *Gaspard* sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspard*. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Sexe, amour et politique à Cuba

Retrouvailles avec l'auteure du *Néant quotidien*, Zoé Valdés

ENTREVUE

DANIELLE LAURIN
COLLABORATRICE LE DEVOIR
À PARIS

« Je n'étais pas obéissante et je ne le serai jamais », lance dans son français mâtiné d'accent cubain l'écrivaine et scénariste Zoé Valdés, 23 ans après son exil forcé de Cuba. Vingt-trois ans après notre première rencontre à Paris.

Je me souviens de ses larmes intarissables dans la cuisine de ce petit appartement vétuste et dénudé prêté par un ami à l'évocation de sa mère restée à Cuba. Sa mère qui lui manquait tellement et dont elle s'inquiétait. Je me souviens aussi de sa fille de deux ans qui dansait sur une musique cubaine en sourdine dans la pièce à côté.

À l'invitation d'une université française, Zoé Valdés avait débarqué à Paris six mois auparavant avec son mari cinéaste et la petite Luna. Elle ne devait séjourner là que trois mois. Elle y vit toujours. Sans son mari, dont elle est divorcée.

Luna est devenue une belle jeune femme au sourire irrésistible et au français impeccable, qui s'éclate dans le milieu du cinéma. Quant à la mère de Zoé Valdés, elle est morte il y a plusieurs années.

En 1995, c'est *Le néant quotidien*, en grande partie autobiographique et très critique envers la situation politique à Cuba, qui avait mis le feu aux poudres dans son pays. L'auteure incarnait, dans ce roman de la désillusion qui venait de paraître en France et circulait sous le manteau à Cuba, une enfant de la révolution, née comme elle en 1959, l'année de l'arrivée au pouvoir de Castro.

« Je figure toujours sur la malfamée liste noire d'écrivains à Cuba », déplore aujourd'hui Zoé Valdés, qui me reçoit chaleureusement dans son antre aux lourdes tentures de velours rouge vin, entourée de son chat, de mille et une babioles, de livres pêle-mêle, de photos souvenirs et de peintures cubaines, tandis que sa fille peaufine un scénario dans sa chambre à côté.

À l'époque, l'écrivaine, qui frôle maintenant la soixantaine, ne pensait qu'à retourner sur son île. Mais pas à n'importe quel prix. Pas au prix de se taire, de cesser d'écrire, comme le lui intimaient les autorités de son pays par le truchement d'un représentant à l'ambassade de Cuba à Paris, tandis que des agents de sécurité de l'État intimidaient sa mère au loin.

Depuis, Zoé Valdés a multiplié les tribunes médiatiques contre les abus de Castro, de ses sbires, de ses successeurs. Et elle a fait paraître une quinzaine de romans, de la poésie, des essais, des livres pour la jeunesse.

Elle publie ces jours-ci *Desirée Fe ou l'innocente pornographe*, en lice pour le Médicis du roman étranger. Il s'agit d'une histoire d'amour et de sexe dans un Cuba privé de liberté.

« Ce que je voulais dire avec ce livre, c'est que là où vous croyez que les mouvements révolutionnaires ont été faits pour libérer les peuples, au contraire, on les esclavagise, et tout devient invivable. Sauf la façon de se donner à un autre corps. Et sauf la force de l'amour, qui gagne toujours. »

On pense tout de suite au *Néant quotidien*, où le sexe et la recherche de l'amour s'avéraient la seule porte de sortie contre le désespoir et le manque de tout. Une nuance tout de même : l'érotisme est encore plus présent, plus accentué, plus cru dans le nouveau roman de l'auteure.

Pour elle : « C'est surtout un roman sur le désir. Le désir d'être libre. Comme quoi, à travers le corps, le désir, le sexe, l'érotisme, il existe un espace de liberté et de rébellion, de révolte. »

Autre différence avec *Le néant quotidien* : plutôt que de parcourir les 30 ans qui ont suivi la révolution, *Desirée Fe* est axé sur les années 1970. Années d'adolescence de l'auteure.

Comme sa nouvelle héroïne, Zoé Valdés a été privée dans ces années-là de son père, envoyé en prison pour propos jugés contre-révolutionnaires. Il y est resté cinq ans. Et il a mis un temps fou ensuite à fuir son pays pour aller s'établir aux États-Unis, en passant par le Panama.

« Il est finalement sorti en 1983, illégalement, mais en payant un montant énorme au même régime qui l'avait mis en prison », résume Zoé Valdés, dont le père est mort vingt ans plus tard.

Tout n'est pas autobiographique dans son nouveau roman, prévient-elle. « C'est mon histoire, mais c'est aussi celle de filles que j'ai connues. C'est un roman, avec toutes sortes d'histoires mélangées. » Mélangées, mais réelles, insiste-t-elle : « Il n'y a pas d'invention. »

Tout était interdit

Le portrait qui se dégage de cette « île de malheur » est on ne peut plus sombre. Mouchards à profusion. Privation de la liberté d'expression et emprisonnements, évidemment. Exils en masse. Sans oublier les tickets de rationnement, le marché noir. Et l'interdiction de faire la fête, d'écouter de la musique anglaise ou américaine.

« On ne pouvait pas écouter les Beatles, ni aucun groupe rock, aucune musique qui pouvait ressembler à la liberté de l'Occident », se rappelle Zoé Valdés. Elle se souvient aussi d'avoir été inondée, comme ses compatriotes, de chansons venues de la Russie, de la Roumanie et d'autres pays de l'Est, dont personne n'arrivait à déchiffrer les paroles.

« C'était une façon d'effacer non seulement la musique écoutée partout dans le monde, mais aussi la musique cubaine d'avant la révolution, dont ils disaient que c'était une musique décadente. »

Tout était contrôlé, jusqu'à la façon de s'habiller. Tout était interdit : c'est l'image qu'elle garde de son adolescence à Cuba. « Avec le tourisme, et après la chute de l'Union soviétique qui a fait en sorte que le pays ne recevait plus d'aide, les dirigeants ont été obligés de s'ouvrir un peu », concède-t-elle. Mais elle est formelle : « Notre jeunesse a été d'une fermeté qu'on ne pouvait pas supporter. La seule façon de la supporter, c'était à travers l'intimité, les amis et les fêtes qu'on faisait en cachette, devant la mer. »

Devenir les parents de ses parents

Elle précise aussi que les jeunes de sa génération à l'époque sont devenus très tôt les parents de leurs parents. « Nos parents, qui étaient très jeunes en 1959 au moment de la révolution, sont devenus très instables à cause de tout ce dont ils se voyaient privés : la bonne musique, la danse, la vie de nuit… Ils buvaient énormément, prenaient des cachets pour oublier, pour s'endormir. Notre génération souhaitait éviter cela : on voulait sauver nos parents. »

Elle fait référence à sa mère, en particulier. « Elle prenait du rhum avec du Valium. Elle était complètement alcoolisée. Elle me disait toujours qu'elle avait vécu une vie merveilleuse avant et que maintenant, ce n'était plus une vie, que tout était pourri, que ça ne servait à rien de vivre à Cuba. »

Sa mère était obsédée par l'idée de partir, dit-elle. Ce qui n'était pas le cas de Zoé Valdés, au contraire. « Ma génération avait cette idée fantasque, romantique : pourquoi laisser le pays à ces gens-là ? C'est notre pays, il faut qu'on reste pour les affronter. »

Ironie du sort, elle est partie avant sa mère. Mais en croyant qu'elle reviendrait bientôt dans son appartement au bord de la mer à La Havane. Elle a mis plus de quatre ans avant de réussir à faire venir sa mère à Paris, non sans avoir graissé la patte d'un officier de l'État cubain.

« Ma mère était très contente d'être à Paris, elle en a profité, glisse l'écrivaine, émue. Mais elle était déjà très malade. Elle a vécu deux ans avec moi, puis elle est morte du cancer. »

Et voici les larmes qui affluent de nouveau dans les yeux noirs de Zoé Valdés. Vingt-trois ans après notre première rencontre.



Desirée Fe ou l'innocente pornographe
Zoé Valdés, traduit de l'espagnol par Aymeric Rollet, Arthaud, Paris, 2018, 368 pages. En librairie le 27 septembre.



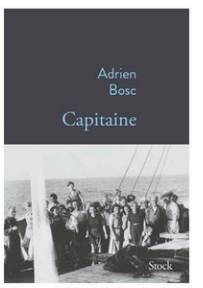
Zoé Valdés publie roman étranger. Il
PATRICK GAILLARDIN AR



ces jours-ci *Desirée Fe ou l'innocente pornographe*, en lice pour le Médicis du s'agit d'une histoire dans un Cuba privé de liberté.
THAUD

L'imaginaire transatlantique d'Adrien Bosc

L'écrivain français nous convie à bord d'un cargo de réfugiés traversant l'Atlantique en 1941



Capitaine
★★★ 1/2
Adrien Bosc, Stock, Paris, 2018, 400 pages

CRITIQUE
CHRISTIAN DESMEULES
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Le 24 mars 1941, le *Capitaine-Paul-Lemerle*, un cargo de 4945 tonnes affrété d'urgence pour le transport de passagers, quitte le port de Marseille en vue d'une traversée de l'Atlantique.

À son bord, parmi les 350 réfugiés entassés à bord du rafiot se trouvait aussi un petit aréopage d'artistes, de membres de l'intelligentsia européenne, de réprouvés en tous genres, juifs ou non, qui tentaient eux aussi de fuir la France de Vichy.

Le pape surréaliste André Breton, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, invité comme chercheur à la New School of Social Research de New York, Victor Serge, la photographe Germaine Krull et le dramaturge et critique théâtral allemand Alfred Kantorowicz, qui avait fondé à Paris en 1934 une bibliothèque des livres brûlés par les nazis.

Manière papillonnante

Avec sa manière papillonnante, c'est cette communauté de hasard et de circonstances que ranime Adrien Bosc dans *Capitaine*, son second roman, où il nous entraîne au plus près de l'inconfort, des longs jours d'incertitude au Maroc, de l'interminable traversée sur le rafiot français, d'escales en Martinique, à Porto Rico et à Saint-Domingue.

De l'attente, de la peur au ventre et des doutes. Lévi-Strauss repérera Breton, ils vont s'écrire durant la traversée — un échange que l'anthropologue français publiera des années plus tard dans *Regarder, écouter, lire*.

Le navire, surchargé, inconfortable au plus haut point, est comme « une boîte de sardines sur laquelle on aurait collé un mégot », dira Victor Serge. On en arrive presque à comprendre comment Lévi-Strauss pourra plus tard ouvrir ses *Tristes tropiques* par cette phrase devenue célèbre : « Je hais les voyages et les explorateurs. »

Dans *Constellation*, son premier roman, pour lequel il avait reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française, l'écrivain de 32 ans, fondateur des Éditions du Sous-sol et éditeur au Seuil, racontait une autre traversée transatlantique à risque. Un avion d'Air France qui s'était écrasé en 1949 au large des Açores en ne laissant aucun survivant — tuant le boxeur Marcel Cerdan, l'amant d'Édith Piaf.

Une fois encore, Adrien Bosc pose son regard sur quelques passagers d'exception. Ou son narrateur, plutôt, « petite voix, en surplomb, sous l'eau », qui nous fait voir ce que les livres d'histoire ne sauraient nous raconter. L'amère réalité de l'attente et du temps suspendu, la subjective présence des odeurs. Il le fait avec un goût juste pour l'anecdote et une plume franchement somptueuse.

Sinueux sillage

Entre l'érudition bien digérée et l'invention nécessaire à tout exercice d'« exofiction », Bosc nourrit son roman d'extraits de lettres, de carnets et de journaux des voyageurs. Un peu long vers le milieu, comme toute traversée au long cours, *Capitaine* nous entraîne malgré tout dans son sinueux sillage.

Pour l'auteur, « tout destin a ceci d'étranger qu'il emprunte des voies détournées pour s'accomplir et, à rebours, ressemble à une suite de contournements et de chemins de traverse pris délibérément, des crochets illogiques travestis en un itinéraire sans à-coups ».

Mais si on voit bien ce que ça raconte, rien n'est moins facile que de déchiffrer ce que nous dit du monde Adrien Bosc. Un bémol, du reste, que d'autres lecteurs n'entendront peut-être pas.



Adrien Bosc : un goût juste pour l'anecdote et une plume franchement somptueuse.
JACQUES NADEAU LE DEVOIR



D'un livre à l'autre, on ne s'étonne plus des thèmes choisis par Amélie Nothomb.
JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Mon père, ce zéro

Dans son 27e roman, Amélie Nothomb décrit la haine réciproque d'un père et sa fille



Les prénoms épicènes
★★★
Amélie Nothomb, Albin Michel, Paris, 2018, 155 pages

CRITIQUE
MANON DUMAIS
LE DEVOIR

Il est difficile de résister à un roman d'Amélie Nothomb. Dès la première page, on se laisse emporter par cette suite étourdissante de dialogues joliment ciselés avec lesquels les personnages s'échangent de solennelles déclarations d'amour ou de haine, quand ce ne sont pas des considérations sur la beauté et la laideur.

Certes, d'un livre à l'autre, que l'on dévore avec le même appétit d'une couverture à l'autre, on ne s'étonne plus des thèmes choisis ni du récit proposé, mais du fait que la baronne belge ne déroge pas à sa formule. Vingt-septième roman de la prolifique dame excentrique, *Les prénoms épicènes*, malgré ses qualités indéniables, souffre quelque peu de la comparaison avec le précédent, *Frappe-toi le cœur.*

Dans ce récit d'une beauté déchirante, Amélie Nothomb y relatait avec sensibilité le drame d'une jeune fille privée de l'amour de sa mère, femme d'une grande beauté ne supportant pas l'idée d'être supplantée par le fruit de ses entrailles. Dans *Les prénoms épicènes*, où l'on assiste d'abord à une brutale rupture amoureuse débouchant sur le désir de vengeance d'un homme, la romancière s'intéresse cette fois à la haine d'un père pour sa fille, qui le lui rend bien.

« À l'âge de cinq ans, Épicène sut qu'elle n'aimait pas son père. Ce ne fut pas une révélation, mais la première formulation d'une vérité qui avait germé en elle une ou deux années plus tôt. » Si l'on s'attache d'emblée à cette fillette futée et lucide comme à toutes les petites filles nées de la plume de Nothomb, la magie n'opère pas tout à fait dans ce drame familial sur l'ambition sociale sous forme de fable domestique où les femmes ne sont que des potiches interchangeables.

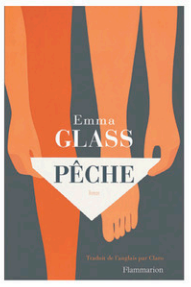
Dans sa manière d'orchestrer la rencontre entre les futurs parents d'Épicène, Dominique et Claude (« Nous avons un point commun, toi et moi. Nos prénoms ne spécifient pas de quel sexe nous sommes. » « Oui. Nous portons des prénoms épicènes. »), la romancière paraît se parodier ou recycler paresseusement. À peine ont-ils partagé une coupe de champagne et que Claude se soit extasié sur la beauté de Dominique que cette dernière, ensorcelée par un philtre d'amour, accepte de l'épouser : « Par quel génie avait-il su que Chanel N° 5 était la clef de son âme ? »

Malgré cela, Amélie Nothomb parvient à titiller le lecteur et à le garder captif en semant çà et là quelques indices sur la vraie nature de ce couple parfait en apparence, dysfonctionnel dans les faits. Le tout se corse quand revient en scène Reine, cette femme cruelle et calculatrice que l'on rencontre au tout début du récit : « Commença l'année la plus formidable dans la vie de Dominique. Son amitié neuve ne cessait de s'intensifier. Et plus Reine lui manifestait son affection, plus Claude rivalisait en compliments à son égard. »

Tandis qu'elle s'applique à raconter cette amitié entre ces deux petites provinciales jouant les grandes Parisiennes, la romancière néglige les tourments d'Épicène et se refuse à pénétrer la psyché de Claude, procurant quelques frustrations chez le lecteur, qui sera un peu déstabilisé en fin de partie par la grosseur des ficelles du récit et son dénouement précipité.

De chair et de sang

Emma Glass explore l'outrage au corps dans un conte brutal aux accents surréels



Pêche
★★★
Emma Glass, traduit de l'anglais par Claro, Flammarion, Paris, 2018, 126 pages

CRITIQUE
LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Un jeu très noir se dessine dans *Pêche*, premier roman aux contours à la fois graphiques et surréels de la Britannique Emma Glass. La crudité y côtoie volontiers l'onirisme, propulsant le lecteur dans les recoins les plus sombres de ce conte brutal qui, par la chair profanée, explore l'outrage au corps et ses effets dévastateurs sur l'âme.

Le livre s'ouvre alors que le pire vient tout juste de se produire. La jeune Pêche absorbe le choc de ce viol dans une langue à la musicalité douloureusement évocatrice qui donne le ton : « Poisse épaisse poisseuse empoissant la laine lourde engluée dans les plaies. » Les mots sont durs, leur enchaînement hyperréaliste : « La chair est déchirée. Arrachée. Elle bée. »

Rien ou presque n'est pourtant à proprement parler « décrit » dans *Pêche*. Le choc des mots est ailleurs. On reste en décalage, dans le ressenti et dans la vivacité des images, grâce à une langue rythmique qui part en vrille en se butant contre les moindres textures et humeurs. Tout pour refuser la douleur, qui perce pourtant de partout.

Autour de Pêche, son entourage s'agite mollement, tous plus ou moins prisonniers de ce monde métaphoriquement chargé où chacun est réduit à son essence surnaturelle. La jeune fille elle-même apparaît comme un fruit juteux mûri de force devant lutter contre la pourriture qui cherche à la contaminer. Son petit ami, Vert, a les racines solides et les branches apaisantes bien qu'encore jeunes et cassantes, tandis que son copain Sable, mal dans sa peau, se défile et se répand sans cesse.

À la maison, les parents de Pêche gardent les yeux fermés sur sa souffrance, tout à leur amour de chair joyeuse et décomplexée : « Faire l'amour, c'est bien. Maman et moi on le fait tout le temps. On vient juste de le faire sur la table de la cuisine. » Dans un coin, le bébé pur sucre part en gelée, tandis que, dehors, de sa carne grasse, l'agresseur, le seul à être doté d'un vrai prénom, Lincoln (« Il a un nom et il aime »), guette inlassablement Pêche, déterminé à récidiver.

Très réussis, les premiers chapitres déconcertent tant ils remuent, forçant la prise de respirations salutaires pour ne pas suffoquer devant la cruauté de l'irréparable. Glauques, ils forcent une fenêtre biscornue sur la psyché d'une jeune fille en plein cauchemar qui refuse de se laisser emporter par la noirceur. La transition est moins aboutie ; dès qu'on s'éloigne un peu de Pêche, on perd en justesse, comme si la voix trouvée par Glass se mettait soudain à hésiter.

Carnet décalé d'un viol, *Pêche* est aussi le récit, moins abouti, il est vrai, d'une reconstruction qui force la réflexion sur les notions délicates du pardon et de la réparation, de même que sur leurs limites. La toute fin est manichéenne et prévisible, précipitant le lecteur dans un abîme auquel il avait cru échapper. Reste une petite musique persistante, qui surnage, vibrante et impérieuse.



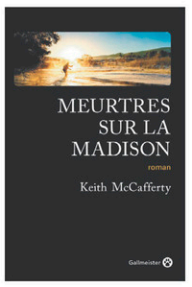
Emma Glass publie un premier roman où la crudité côtoie volontiers l'onirisme.
SARAH LEE FLAMAMRION



Keith McCafferty, à lire avec bonheur près d'un cours d'eau ou d'une piscine.
KEITH MCCAFFERTY GALLMEISTER

Leurres et faux-fuyants

Un pur Americana juché dans le Montana et servi dans une écriture scintillante



Meurtres sur la Madison
★★★ 1/2
Keith McCafferty, traduit de l'anglais par Janique Jouin-de Laurens, Gallmeister « Americana », Paris 22018, 378 pages

CRITIQUE
MICHEL BÉLAIR
COLLABORATEUR LE DEVOIR

L'éditeur français Gallmeister s'est taillé un créneau intéressant en publiant des romans américains plantés en pleine nature sauvage. On pense tout de suite à Craig Johnson, à Kim Zupan et à quelques autres dont nous avons déjà parlé dans nos pages.

Toujours, ces textes s'appuient sur une écriture lumineuse incarnant tout autant la complexité des intrigues que le cadre somptueux dans lesquels elles s'inscrivent. Le livre de Keith McCafferty s'inscrit très précisément dans cette niche.

La Madison du titre est une des rivières à truites les plus célèbres d'Amérique. Elle traverse les cols et les hauts plateaux du Wyoming et du Montana, attirant chaque année des milliers d'amateurs; la pêche à la truite — et les activités qu'elle génère en amont comme en aval — enrichit de plusieurs centaines de millions de dollars le budget annuel du Montana. Aussi Martha Ettinger, shérif, réagit-elle rapidement quand on découvre un cadavre dans la Madison.

L'histoire nous est surtout racontée par Sean Stranahan, peintre naturaliste, fabricant de mouches et pêcheur chevronné; c'est à travers ses yeux que la beauté somptueuse des lieux nous apparaît dans ses plus infimes détails.

Mais Stranahan est aussi détective privé à ses heures et il se voit chargé d'une étrange mission par une sulfureuse et fragile chanteuse de blues, Velvet Lafayette, dont il tombera presque amoureux. Bientôt, les deux enquêtes se recoupent et voici même notre privé, promu « conseiller du shérif », traqué à son tour par le meurtrier.

Toute l'affaire repose en fait sur la santé des poissons et de la Madison… à cause des revenus qu'elle génère et de la valeur des terres qui la bornent.

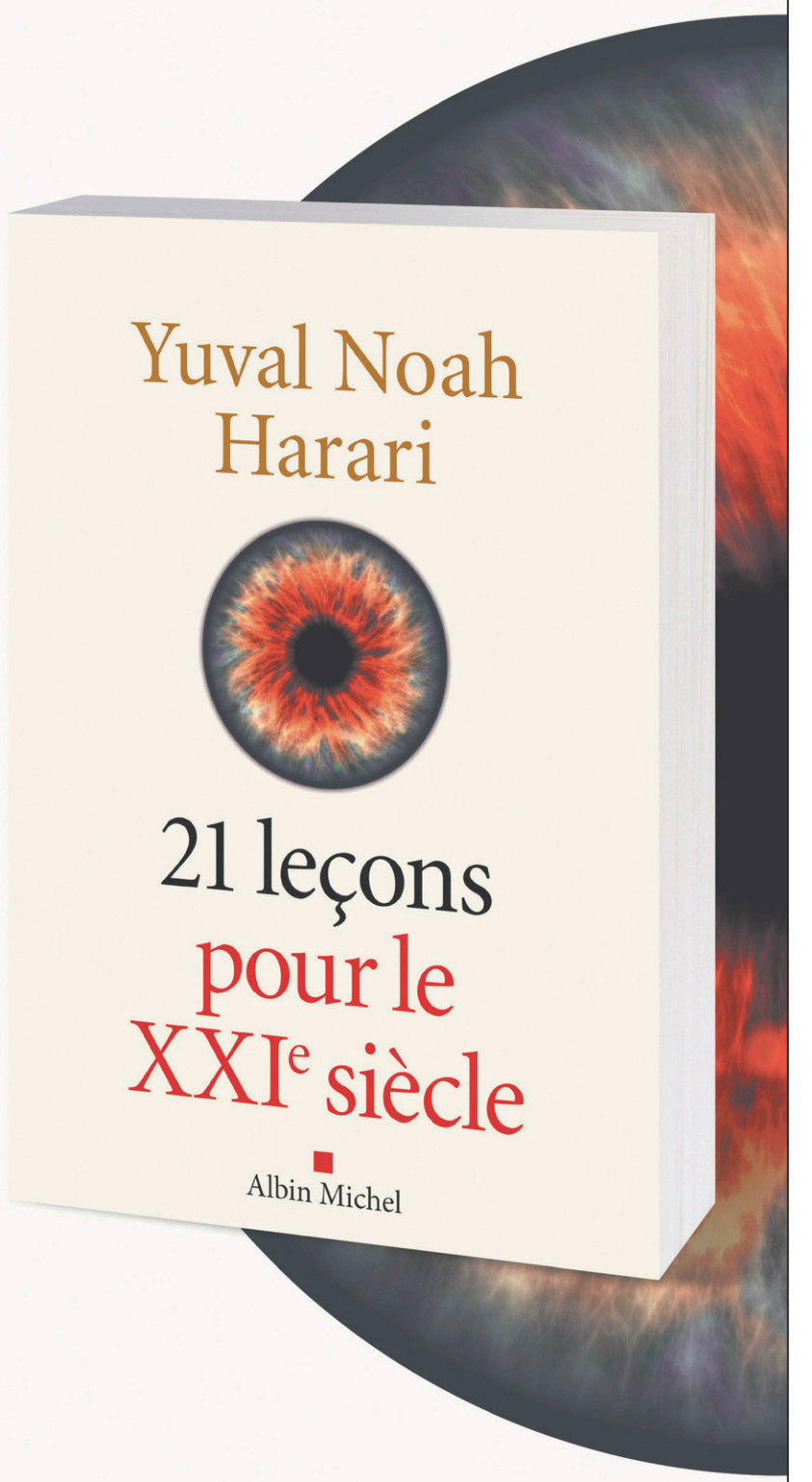
Vous aurez tout le loisir de trouver le coupable au milieu d'une galerie de personnages bien campés; du guide autochtone jusqu'aux milliardaires férus de pêche à la ligne, en passant par une colonie de vieux « nouveaux riches » installés sur les bords de la rivière, le choix ne manque pas… mais les indices sont rares.

L'intrigue est fort bien menée, les personnages, solides, et le rythme de tout cela — bien rendu par la traduction toute en langueurs puis en rebondissements inattendus — colle admirablement à la nature des lieux.

Certains toutefois percevront peut-être comme des longueurs la précision que met McCafferty — qui est aussi rédacteur en chef du magazine de plein air *Field & Stream* — à décrire, par exemple, les mouches ou les espèces de truites qu'elles permettent d'attraper. Quand on connaît bien les choses dont on parle, pourquoi ne pas prendre le temps de bien les dépeindre…

Un livre plein, donc, rafraîchissant, à lire avec bonheur près d'un cours d'eau ou, au pire, d'une piscine.

PAR LE CÉLÈBRE AUTEUR
DE SAPIENS ET HOMO DEUS



CE NOUVEAU LIVRE CHOC
SE PENCHE SUR LES GRANDES QUESTIONS
CONTEMPORAINES DE L'HUMANITÉ.

Albin Michel



CRITIQUE

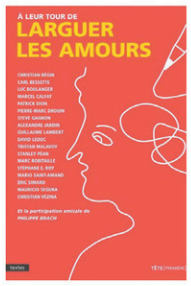
Quatre Mélanie et demie

★★★

Justin Laramée, Québec Amérique, « La Shop », Montréal, 2018, 136 pages

En 2009, Justin Laramée avait relié quelques contes urbains de son cru pour en faire un spectacle intitulé *4 fois Mélanie 1/2*. Ces jours-ci, le dramaturge donne un premier roman élaboré à partir de la même matière première. Publié dans « La Shop », une collection que les Éditions Québec Amérique réservent aux « romans subversifs, sans censure et sans complexe, qui cherchent à susciter le trouble chez leur lecteur », *Quatre Mélanie et demie* est porté par une langue imagée et un humour cinglant, une prose aussi crue que cruelle sans être dépourvue de tendresse. Entre les quatre destins, l'auteur a tendu, plus ou moins adroitement, un fil ténu menant à un coup de théâtre. Consacré à Mélanie Bissonnette, le premier chapitre est de loin le plus dense, le plus nuancé. À vrai dire, on se désole que le roman n'ait pas été entièrement offert à cette adolescente qui s'éveille dans un même élan et non sans heurts à la mort et à l'amour, au deuil et au désir.

Christian Saint-Pierre



NOUVELLES

À leur tour de larguer les amours

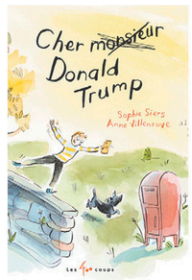
★★★

Collectif, Tête première, Montréal, 2018, 237 pages

« Plaqué ou être plaqué, au fond, c'est tout aussi souffrant. Dans les deux cas, on s'en prend plein la gueule », résume lucidement Luc Boulanger (*Les bancs publics*) dans ce recueil de nouvelles dirigé par Marie Lamarre et Maryse Latendresse, où 19 hommes s'expriment sur la rupture amoureuse. Pendant masculin de *Larguer les amours*, sorti l'an dernier, cet ouvrage collectif aux résonances autobiographiques aborde sans détour, parfois avec humour, la lâcheté et la culpabilité, mais aussi la souffrance et la résilience. Se démarque du lot David Leduc, alias Le Grand Slack (*La cathédrale de Schrödinger*), avec sa vertigineuse description de la torpeur d'un amoureux éconduit où la tragédie flirte savamment avec la cocasserie. Denis Bernard, Louis Champagne et Iannicko N'Doua, accompagnés par Jérôme Minière, donneront vie à une dizaine de textes du recueil dans une mise en lecture de Marika Lhoumeau le 25 septembre, au Lion d'Or, dans le cadre du FIL.

Manon Dumais

Faire tomber les murs



Cher monsieur Donald Trump

★★★★

Sophie Siers et Anne Villeneuve, traduit de l'anglais par Mélanie Roland, Les 400 coups, Montréal, 2018, 34 pages

CRITIQUE

MARIE FRADETTE

COLLABORATRICE LE DEVOIR

Fatigué de partager sa chambre avec son grand frère qui l'empêche de dormir, Sam a l'idée de construire un mur entre les deux lits. Il pourrait ainsi avoir la paix et mettre fin à des échanges obligés avec cet être indésirable.

Alors que son entourage reste plutôt réfractaire à son projet, Sam envoie des missives à Donald Trump, espérant ainsi trouver une oreille attentive et empathique à son dessein. Comme des bouteilles lancées à la mer, les lettres demeurent bien sûr sans réponse, mais l'attente permet au garçon de réfléchir.

Partant d'une situation connue et répandue dans les fratries, l'auteure néo-zélandaise Sophie Siers parvient non seulement à parler avec raffinement de tolérance et d'entente, mais fait entrer la politique dans l'album jeunesse, sujet encore rarement offert.

La forme du récit par lettres permet quant à elle au lecteur de saisir les motivations profondes du garçon tout en prenant conscience de l'étendue du mal-être qui divise les humains.

Si Trump reste silencieux tout au long du récit, les aquarelles d'Anne Villeneuve, son trait alliant candeur et humour, jouent un rôle narratif de complémentarité. Occupé à mille et une tâches importantes — allant du golf au bain moussant en passant par les soirées mondaines —, le président n'a que faire des lettres qu'on lui transmet.

Le ton sincère et authentique du jeune garçon tranche ainsi avec l'arrogance et le désintérêt du personnage dont le visage n'est d'ailleurs jamais visible.

Camouflé tantôt derrière son cellulaire, tantôt un hamburger, tantôt les cheveux de son épouse, il ne laisse voir que son légendaire toupet jaune, couleur des lettres que Sam lui transmet.

Éléments centraux du récit, le pouvoir de l'un et l'espoir de l'autre participent d'un même combat, celui de se faire voir et entendre.



La littérature qui se défait

Aux yeux de l'essayiste François Ricard, la littérature est en voie de disparition

CRITIQUE

CHRISTIAN DESMEULES

COLLABORATEUR LE DEVOIR

Dans *La littérature malgré tout,* recueil d'essais composés au fil des années, François Ricard, 71 ans, biographe de Gabrielle Roy et spécialiste de Kundera qui a longtemps enseigné à l'Université McGill, répète un peu la même chose que dans *La littérature contre elle-même* paru 1985 : la littérature est un moyen privilégié de connaissance du monde.

Qu'il se fasse justicier littéraire (en visitant les œuvres peu ou mal lues de Michel Déon, Yannis Kiourtsakis ou Curzio Malaparte) ou qu'il dénonce « la conception étriquée que l'on se fait encore trop souvent du roman », l'auteur de *La génération lyrique* livre ici une profession



François Ricard livre ici une profession de foi littéraire libre et nécessaire.
PEDRO RUIZ
LE DEVOIR

François Ricard malgré tout

LOUIS CORNELLIER



Pour un lecteur d'essais, un nouveau livre de François Ricard est toujours une fête. L'auteur de *La génération lyrique* (Boréal, 1992) appartient en effet à l'élite du genre. Maître de la sagacité interprétative et du raffinement stylistique sans afféterie, Ricard éblouit toujours en faisant de la littérature un précieux fil d'Ariane. Si écrire des essais signifie maîtriser l'art de raconter l'aventure de la pensée, Ricard doit être élevé au rang d'essayiste modèle.

Je le lis depuis trente ans avec admiration, mais non sans un certain malaise. Quelque chose, chez lui, me contrarie. Dans *Mœurs de province* (Boréal, 2014), son précédent essai, Ricard rend hommage à son collègue Yvon Rivard, avec qui, dit-il, il entretient une « amitié polémique ». Le désaccord entre eux tiendrait à ce que l'un, Rivard, cultiverait la foi et l'espérance, alors que l'autre, Ricard, aurait fait du désenchantement sa demeure.

Or, pour Ricard, il semble que la vraie lucidité se trouve dans son camp, celui, écrit-il dans son nouvel essai, de ceux qui sont conscients que la vie se résume à une « interminable tragicomédie où, comme tous nos semblables, nous sommes condamnés à la bouffonnerie et aux sanglots ». Il y a, chez Ricard, une agaçante superbe du dégrisé, qui discrédite toute forme d'espérance. Je trouve ça plus écrasant que lucide.

Virtuosité dialectique

Je lis *La littérature malgré tout* (Boréal, 2018, 200 pages) et j'y retrouve cet esprit sardonique du désenchanté. La prose, néanmoins, me séduit, la hauteur du propos me ravit, et Ricard, grâce à sa virtuosité dialectique, parvient à faire tomber mes défenses.

Dans un essai sur Gabrielle Roy, dont il a été le biographe, Ricard présente sa vision de la vie de la romancière. Cette dernière, écrit-il, a d'abord été animée par un « refus des origines », par un pressant besoin d'échapper à l'enracinement dans son petit monde du Manitoba. Mouvement difficile, note l'essayiste, parce qu'il revient, pour un écrivain issu d'un milieu fragile, à refuser « son aide à des mourants ».

L'écrivain français ou américain en quête de la même rupture libératrice est porté vers la marge. L'écrivain issu d'une petite culture veut s'inscrire dans la grande — Roy est allée en Europe —, mais découvre un espace déjà chargé de créations qui l'inspirent et s'expose au risque de l'imitation.

« Le seul moyen d'échapper à ce piège est alors pour l'écrivain de se révolter de nouveau, explique Ricard. De se révolter contre sa révolte première, de s'exiler de son exil. Et de se mettre en route pour rentrer (symboliquement) au pays. » Comme Gabrielle Roy, qui finit par « redécouvr [ir] le monde qu'elle a abandonné ». Ainsi, ce qui commence, chez Ricard, par un éloge de l'exil — qui me heurte parce que je n'aime pas qu'on abandonne des mourants — se termine par un chant de réconciliation.

L'autre connaissance

Une telle lecture, remarquable, de l'œuvre de Gabrielle Roy n'a rien de scientifique. Elle relève plutôt de ce que Ricard appelle la « méthode de la littérature », d'une quête de connaissance qui passe par « une méditation indissociable de l'écriture même ». Pour l'essayiste, la littérature, considérée comme « un art de vivre » et non comme un divertissement, permet une forme de connaissance inaccessible sans elle, celle « de l'être concret de l'homme […] ; cet homme qui ne trouve jamais la pleine lumière, quoi qu'il fasse, et dont les pas sont toujours ceux d'un errant, lui qui ne connaît ni sa route ni la destination vers laquelle elle l'emporte… »

À l'autoroute de la méthode scientifique, la méthode de la littérature, pour explorer et révéler les arcanes de l'existence humaine, préfère les « humbles routes de campagne plus ou moins à l'abandon, tortueuses et mal balisées ». Elle fait prendre conscience à celui qui s'y livre « de l'inadéquation entre les réponses que nous offrent tous les discours dispensateurs de savoir ou de puissance et les questions à jamais béantes que creuse en nous le simple fait d'exister et d'être dans le monde ».

À la fin de son cours classique, le bon élève Ricard a déçu l'assemblée en annonçant son intention d'étudier en lettres. Le préfet des études a cru nécessaire de le mettre en garde, en lui disant que cet univers le laisserait sur sa faim. Or, dans cette faim, dans cette inquiétude qu'entraîne la pratique fervente de la littérature, Ricard a trouvé sa vraie demeure. Les grandes œuvres, qui lui révèlent l'incertitude de toute chose, sont aussi celles qui lui permettent de supporter et d'aimer l'existence ainsi fragilisée. La littérature malgré tout, donc.

Il m'arrive, quant à moi, d'être agacé par le professeur de désespoir qu'est parfois Ricard, mais, lisant plus loin, plus à fond, je ne peux que me réconcilier avec l'essayiste lumineux qu'il est plus fondamentalement. Ricard malgré tout, donc.

de foi littéraire libre et nécessaire. Sans surprise, son admiration va aux livres, rares, dans lesquels un auteur a mis « toute sa pensée, tout ce qu'il sait et ignore de lui-même et du monde, et a créé à partir de là cet objet étrange, comme improbable, et pourtant secrètement espéré, qu'est une œuvre d'art véritable, laquelle n'obéit à rien d'autre qu'à sa propre nécessité ».

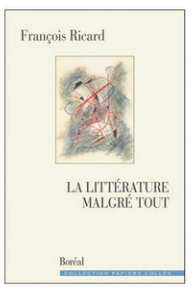
François Ricard estime que la multiplication des auteurs, des éditeurs, des comptes d'auteurs, l'explosion des livres qui se publient et puis s'oublient, ce « déversement sans fin de l'écriture » serait aujourd'hui non pas un signe de la vitalité de la littérature québécoise, mais au contraire un symptôme de sa normalisation.

L'indice d'une société repue et satisfaite jusqu'à la décomposition. L'expression d'une « littérature qui se défait », d'un véritable « évanouissement » du littéraire.

On rêve que chaque apprenti auteur soit forcé de réfléchir à cette phrase extralucide : « L'œuvre ne s'écrit pas d'abord contre une page blanche ; elle s'écrit contre toutes les pages et toutes les œuvres qui, déjà écrites, déjà parfaites, forment devant elle un horizon indépassable. » Encore faut-il avoir lu et savoir que le bouton à quatre trous a déjà été inventé.

La littérature comme monde, comme espace de liberté, est en voie de disparition, victime d'une « banalisation galopante ».

Aux yeux de l'essayiste, la cause est entendue, nous entrons tranquillement dans un « régime post-littéraire ». Il a peut-être raison. Même si pour quelques lecteurs, encore, « malgré tout », la littérature existe et persiste.



La littérature malgré tout
★★★ 1/2
François Ricard, Boréal, Montréal, 2018, 208 pages

PRÉSENTÉ PAR QUÉBECOR

34e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

TROIS-RIVIÈRES DU 28 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 2018



10 JOURS
80 POÈTES
25 PAYS
5 CONTINENTS
300 ACTIVITÉS
DANS LES BARS, RESTAURANTS ET CAFÉS DU CENTRE-VILLE

Œuvre : Solstice d'été. Pierre Landry.

LES INCONTOURNABLES



GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE
20 poètes
et la musique du duo Contra-Danza
6 octobre à 20 h
Maison de la culture



ENOCH ARDEN
Avec Jacques Godin, comédien
et Philippe Prud'homme, pianiste
3 octobre à 19 h 30
Conservatoire de musique
de Trois-Rivières



ICI dans la Capitale de la poésie nos murs vous parlent



RUTABAGA-RUMBA
Cabaret poétique
avec Yves Gagnon
et ses musiciens
5 octobre à 21h45
Café bar Zénob

ET PLUS DE 300 MOMENTS D'ÉMOTION DANS LA CAPITALE DE LA POÉSIE

FIPTR.COM

EN PLUS DES 30 POÈTES INTERNATIONAUX

AGNANT, Marie-Célie
ALLAIRE, Yves
ARSENEAU, Marc
ATALLA, Nora
AZOULAY, Daphnée
BACON, Joséphine
BARIL-PELLETIER, François
BÉLANGER, Paul
BERGERON, Jean-Philippe
BERTRAND, Laurence
BLANCHARD, Marie-Ève
BRUNET, Odile
CHARETTE, Jonathan
CHIASSON, Herménégilde
CHOLETTE, Mario
CÔTÉ, Catherine
COUZIER, Nane
DAOUST, Jean-Paul
DEERCHILD, Rosanna
DELAND, Monique
DESAUTELS, Denise
DEVAULT, Gilles
DRUKKER, Kelly Norah
DUPRÉ, Louise
ÉLICEIRY, Rose
GAUDET-LABINE, Isabelle
GAUTHIER, Jacques
GILL, Marie-Andrée
GIROUX, Robert
GUERRETTE, François
HARTON, Catherine
HÉBERT, Louis-Philippe
JANNETEAU, Sylvain
JOULE, Alain (AJ)
MAYNE Seymour
MOORHEAD, Andrea
PICHER, Stéphane
PLAMONDON, Réjean
PLEAU, Michel
POISSON, Sylvie
ROBERGE, Émile
SIMONEAU, Christiane
ST-ONGE, Stéphanie
THÉORET, France
THÉRIEN, Michel A.
TURMEL, Émilie
VOYER-LÉGER, Catherine
ZALITIS, Dominique

Québec
Patrimoine canadien Canadian Heritage
Canada Council for the Arts Conseil des arts du Canada
Canada
ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie
LE DEVOIR
UQTR Université du Québec à Trois-Rivières Savoir. Surprendre.
trois-rivières

CULTURE



Durant les dix années qu'elle a partagées avec Ted Turner, qu'elle appelle tendrement son ex-mari préféré, Jane Fonda a tourné le dos au cinéma, défendant activement la cause des femmes.
HBO

Paradoxale Jane Fonda

Susan Lacy trace le portrait d'une féministe qui cherchait l'approbation des hommes de sa vie

CRITIQUE
MANON DUMAIS
LE DEVOIR

«J'ai grandi dans l'ombre d'un monument national», affirme Jane Fonda à propos de son père, Henry Fonda (1905-1982), dans *Jane Fonda in Five Acts*, documentaire que lui consacre Susan Lacy (la série documentaire *American Masters* et le documentaire pour la télé *Spielberg*). Acteur oscarisé pour sa prestation aux côtés de sa fille dans *La maison du lac* (1981), de Mark Rydell, Fonda passait aux yeux du public pour un mari fidèle et un père exemplaire. Or, la réalité ne correspondait pas tout à fait aux harmonieuses photos de famille qui illustraient les magazines de papier glacé.

Tandis qu'Henry vivait une liaison avec une femme de sept ans de plus que Jane, sa femme multipliait les séjours en psychiatrie. Souvent retenu sur les plateaux de cinéma et sur les planches, Fonda était un père absent pour ses enfants.

Enfant de la balle, la magnifique octogénaire était dans la vingtaine quand elle a décidé de devenir actrice. Au fond d'elle-même, tout ce que Jane Fonda souhaitait, c'était être une bonne fille afin d'obtenir l'approbation de son père, figure centrale du premier acte. Par la suite, c'est l'approbation de ses maris qu'elle cherchera.

De Barbarella à guérillera

Riche en archives visuelles, fort d'un montage soulignant parfaitement les confidences de l'actrice, *Jane Fonda in Five Acts* étonne par l'angle choisi. Après un premier acte intitulé «Henry», suivront «Vadim», «Tom» et «Ted», où l'ardente militante féministe parlera successivement de ses trois ex-maris, le réalisateur Roger Vadim, le militant et auteur Tom Hayden et le magnat des médias Ted Turner. N'est-ce pas un peu réducteur de faire le portrait d'une femme à travers le regard des hommes de sa vie? Si! Et pourtant, dans le cas présent, c'était tout à fait justifié puisque l'actrice y révèle qu'elle souhaitait être façonnée par son mari du moment, peu importe le prix.

«Je me suis tout de suite sentie en danger», se rappelle-t-elle en évoquant sa première rencontre avec Vadim, qui la convaincra d'incarner l'héroïne ultra-sexy dans *Barbarella* (1968), rôle qu'avaient refusé Brigitte Bardot et Sofia Loren. Pour les besoins de la scène culte du *strip-tease*, la sage fille de Henry se soûlera à la vodka.

Si elle rigole aujourd'hui en voyant les images de ce film de science-fiction, un extrait d'archives la montre avec sa célèbre «coupe *Klute*», qu'elle arborait dans le film d'Alan J. Pakula de 1971, où elle avoue avoir honte de son passé de sex-symbol. Ce statut, elle l'a endossé brièvement puisque, très tôt, son amie Simone Signoret lui a ouvert les yeux sur la situation mondiale. Débutera alors la période «Hanoi Jane», où Jane Fonda décidera de quitter Vadim, la France et la vie hédoniste pour embrasser la cause vietnamienne, la cause autochtone et celle des femmes en retournant aux États-Unis.

Entrera ainsi dans sa vie Tom Hayden. Pour financer leur mouvement démocrate, elle aura l'idée de lancer une vidéo de danse aérobique, qui connaîtra un succès phénoménal, et peu de temps après, un livre d'exercices, qui trônera au premier rang du palmarès du *New York Times* durant deux ans.

Comment épouser un milliardaire

Fille d'un père absent et d'une mère partie trop tôt, Jane Fonda découvre qu'elle est une mauvaise mère, «dépourvue d'intelligence émotionnelle». Non, l'actrice ne se fait pas tendre à son propre égard. Et, de plus, ses enfants témoignent sans fard que, malgré ses grandes qualités, elle est, à l'instar de son père, loin d'être un parent idéal. Alors que son mariage avec Hayden prend fin, elle sombre dans la dépression. Entre alors en scène Ted Turner: «J'ai beaucoup appris avec les hommes de ma vie, mais celui avec qui j'ai le plus appris, c'est Ted.»

Durant les dix années qu'elle a partagées avec Ted Turner, qu'elle appelle tendrement son ex-mari préféré, Jane Fonda a tourné le dos au cinéma. Défendant activement la cause des femmes, l'actrice devait souvent se déplacer aux quatre coins des États-Unis, ce qui lui valait des coups de téléphone de Turner qui tournait en rond dans son ranch quand elle n'y était pas.

Heureuse malgré tout avec ce dépendant affectif, l'actrice quitte son milliardaire afin de pouvoir incarner à ses propres yeux une féministe digne de ce nom, c'est-à-dire devenir enfin une femme libre, indépendante, qui ne se modèle plus aux idéaux de son mari.

Alors qu'on ne l'espérait plus, le cinquième acte ne porte pas le nom d'un homme, mais s'intitule «Jane». Au bout de cet élégant portrait, où l'actrice se sera livrée tour à tour avec humour, émotion et chaleur, Jane Fonda apparaît dans toute sa paradoxale splendeur. Quant aux cinéphiles, ils resteront sur leur faim, Susan Lucy étant plus intéressée par l'aspect *people* que par le septième art.

Jane Fonda in Five Acts
HBO, lundi, 20 h

Enfant de la balle, la magnifique octogénaire était dans la vingtaine quand elle a décidé de devenir actrice

Deux Anne, un soir

L'héroïne de Lucy Maud Montgomery se pointe en double au petit écran, l'une plus « libre » que l'autre

CRITIQUE
AMÉLIE GAUDREAU
LE DEVOIR

Anne Shirley, la merveilleuse héroïne de générations de jeunes filles (et pas mal d'adultes…) de partout dans le monde, imaginée par l'auteure Lucy Maud Montgomery à l'aube du XX^{e} siècle, a été l'objet d'une quantité phénoménale d'incarnations.

Depuis près d'un siècle (la toute première adaptation sur grand écran date de 1919), ses aventures sont racontées dans trois films (dont deux ayant pour interprète principale une actrice qui a changé son nom de scène pour Anne Shirley entre les deux tournages…) ; une demi-douzaine d'adaptations théâtrales, pour la plupart musicales, et tout autant de versions radiophoniques; nombre de téléfilms — dont l'un produit à Radio-Canada en 1957, mettant en vedette Mirielle Lachance (Pruneau de *Passe-Partout*), Lise Lasalle (Grujot) et Clémence Desrochers! —, plusieurs miniséries et séries, animées ou non, et autres produits dérivés…

On a étiré la sauce en adaptant les aventures de l'héroïne ayant fait la fierté de l'Île-du-Prince-Édouard, et pas toujours pour le mieux. Parlez-en à ceux qui ont découvert la rouquine romantique dans l'adaptation télévisuelle de Kevin Sullivan, diffusée au milieu des années 1980 dans les deux langues officielles à la télévision publique canadienne, interprétée magnifiquement par Megan Follows. Plusieurs d'entre eux ont sans doute regretté que le producteur et réalisateur canadien n'en finisse plus d'épuiser le filon, jusqu'à faire de leur Anne une courageuse aventurière dans l'Europe de la Première Guerre mondiale, dans la très moyenne minisérie *Anne of Green Gables: The Continuing Story* en 2003, alors que dans les romans de Montgomery, ce sont plutôt les enfants de celle-ci qui se frottent de près ou de loin à ce conflit armé…



Comme dans la première saison, Amybeth McNulty, la singulière et lumineuse interprète de la jeune Anne, complètement investie dans ce rôle exigeant, transmet à elle seule toute la verve poétique, la bonhomie et la tendresse qui habitaient l'ouvrage qui l'a mise au monde.
CBC

La nouvelle relecture, lancée en grande pompe en mars 2017 par CBC, et sur Netflix par la suite, intitulée tout simplement *Anne* au petit écran, puis affublée d'un charmant « *with an E* » en version originale depuis son passage sur la plateforme numérique, s'éloigne elle aussi de la trame narrative de l'œuvre dont elle s'inspire, mais d'une tout autre façon…

Différente, mais fidèle

Cette série créée par Moira Walley-Beckett, qui a fait sa marque comme scénariste au sein de l'équipe de l'acclamée *Breaking Bad*, a bousculé les fidèles du roman et agréablement surpris la critique grâce à son traitement plus réaliste, plus sombre que celui habituellement réservé à ce classique de la littérature, devenu populaire auprès de la jeunesse « sur le tard », un demi-siècle après sa publication.

La scénariste a osé s'éloigner du récit original en consacrant plusieurs séquences aux souvenirs douloureux de la vie d'orpheline d'Anne, malmenée qu'elle a été dans ses familles d'accueil précédentes. Ces expériences rudes et traumatisantes pour un enfant sont évoquées subtilement dans l'œuvre de Montgomery. Le scénario de Walley-Beckett en fait des moments pivots pour comprendre la capacité d'émerveillement inouïe de la jeune héroïne pour ce qui est beau et bon, son besoin de se réfugier dans un monde imaginaire fantastique, son amour des livres qui lui ont permis d'oublier son existence misérable d'avant les Pignons verts.

La série, au départ une adaptation assez fidèle du tout premier roman de la série, finit par s'en éloigner en développant des intrigues complètement nouvelles, qui entraînent certains personnages là où on ne pouvait les imaginer et qui donnent du relief à certains autres qui y étaient à peine esquissés. Ces digressions font ressortir les thèmes présents dans l'œuvre de façon plus frontale qu'ils ne l'étaient dans l'œuvre originale: le racisme, le travail des enfants, l'intimidation, les inégalités sociales et sexuelles.

Dans la deuxième saison, qui débute cette semaine en anglais à CBC et en français à Artv (Netflix l'a mise

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC

MARIE-NICOLE LEMIEUX ET MICHAEL SCHADE CHANTENT MAHLER

JEUDI / 27 SEPTEMBRE 2018 / 19 H 30
GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC

Fabien Gabel chef
Marie-Nicole Lemieux contralto
Michael Schade ténor

Un concert présenté par simons

OSQ.ORG
418 643 8131

Partenaire de saison
Hydro Québec
Grand Théâtre de Québec



« QUÉBEC OSE! Et Marie-Nicole Lemieux ose avec Québec! L'événement programmé par l'Orchestre symphonique de Québec sera majeur (…) : *Le chant de la terre*, de Gustav Mahler. » Christophe Huss, *Le Devoir*



Du côté de PBS, la jeune vedette Ella Ballentine donne à voir une Anne certes bien bavarde et entêtée, mais tout de même trop lisse.
PBS

en ligne partout dans le monde sauf au Canada en juillet dernier), ces thèmes sont toujours exploités, et de façon encore plus appuyée, dans un récit toujours plus éloigné de l'histoire originale : un personnage important se retrouve sur une île des Caraïbes et y découvre l'ampleur de l'héritage colonial sur la majorité de ses habitants, des escrocs viennent troubler l'équilibre social et économique d'Avonlea et des camarades d'Anne sont victimes d'intimidation à cause de leur « différence ». On est parfois plus près du suspense et du drame social que de la chronique inoffensive aux accents romantiques.

Pourtant, au-delà de ces différences flagrantes, la série reste fidèle à l'esprit de l'œuvre de Montgomery, qui se voulait subtilement une critique de l'univers rural de la fin du XIX^e^ siècle, « tricoté serré » et renfermé sur lui-même, qu'elle a connu. Un monde où l'enfant n'a pas beaucoup de droits ni de pouvoir… Et le « différent », peu de perspectives d'avenir enthousiasmantes. Cette célébration de la capacité de s'émerveiller, du savoir, de l'indépendance (certaine) des femmes, de la générosité et la bienveillance qui illumine ce roman, se retrouve intacte dans la relecture de Walley-Beckett.

Comme dans la première saison, Amybeth McNulty, la singulière et lumineuse interprète de la jeune Anne, complètement investie dans ce rôle exigeant, transmet à elle seule toute la verve poétique, la bonhomie et la tendresse qui habitaient l'ouvrage qui l'a mise au monde. On pourrait la suivre loin, bien loin dans ces nouveaux chemins narratifs. Une troisième saison, que l'on vient tout juste d'annoncer, risque peut-être de s'y aventurer.

Pareille, mais pas pareille

L'adaptation proposée par la chaîne jeunesse canadienne-anglaise YTV et relayée par PBS, qui adopte la forme de téléfilms de 90 minutes (les deux premiers volets, *L.M. Montgomerys's Anne of Green Gables* et *Anne of Green Gables: The Good Stars* ont été diffusés en 2016 et 2017), s'avère nettement plus conventionnelle et prévisible.

La chaîne publique américaine présente dimanche la troisième partie de cette transposition très fidèle du premier roman mettant en lumière le fabuleux destin de mademoiselle Shirley. Les fans finis de cet ouvrage ne seront absolument pas dépaysés puisque ce téléfilm, tout comme les précédents, suit le récit du roman à la lettre. Par contre, l'esprit ludique, revendicateur par moments et merveilleusement romantique qui animait ce dernier est en grande partie évacué de cette production compétente, mais un peu éteinte.

La jeune vedette Ella Ballentine donne à voir une Anne certes bien bavarde et entêtée, mais tout de même trop lisse. On se demande un peu ce que Martin Sheen, qui incarne Matthew, le tendre père adoptif de l'héroïne, est allé faire dans ce projet dont on cherche en vain la personnalité propre. Et même la pertinence tout court. Il trouve peut-être sa raison d'être auprès d'un public très jeune, que l'on ne veut pas trop secouer, et auprès des nostalgiques qui veulent retrouver que les côtés joyeux et simples de cette œuvre plus complexe qu'il n'y paraît.

Anne with an E, saison 2 / Anne // Anne of Green Gables : Fire and Dew
CBC, dimanche, 19 h / Artv, jeudi, 21 h // PBS, dimanche, 19 h 30





LES FILMS À VOIR À LA TÉLÉ

Source : Mediafilm

SAMEDI

SELMA
(4) (Selma), É.-U. 2014. Drame historique d'Ava DuVernay avec David Oyelowo, Tom Wilkinson, Carmen Ejogo. - En 1965, le pasteur Martin Luther King Jr. prend part à une marche pacifique en faveur du droit de vote sans restriction aux citoyens de race noire. **ARTV 12h**

L'INCROYABLE HULK
(4) (The Incredible Hulk), É.-U. 2008. Science-fiction de Louis Leterrier avec Edward Norton, Liv Tyler, Tim Roth. - Un scientifique qui se mue en géant violent lorsque son pouls s'accélère tente d'échapper à l'armée américaine qui veut l'utiliser comme arme guerrière. **MP 12h**

L'ARME FATALE 4
(5) (Lethal Weapon 4), É.-U. 1998. Comédie policière de Richard Donner avec Mel Gibson, Danny Glover, Jet Li. - Deux inspecteurs de Los Angeles ont maille à partir avec des membres des triades chinoises établis dans la ville. **TVA 13h30**

GRACE DE MONACO
(4) (Grace of Monaco), Fr. 2013. Drame historique d'Olivier Dahan avec Nicole Kidman, Tim Roth, Frank Langella. - En 1961, Grace de Monaco est amenée à intervenir dans le conflit diplomatique qui oppose son mari, le prince Rainier, au gouvernement français de Charles de Gaulle. **ARTV 14h15**

SHERLOCK HOLMES
(4) G.-B. 2009. Drame policier de Guy Ritchie avec Robert Downey Jr., Jude Law, Rachel McAdams. - Le détective Sherlock Holmes et son fidèle associé, le médecin John Watson, cherchent à neutraliser un meurtrier mégalomane ressuscité d'entre les morts. **MP 14h30**

LÉGENDE
(5) (Legend), G.-B. 2015. Drame biographique de Brian Helgeland avec Tom Hardy, Taron Egerton, Emily Browning. - Dans le Londres des années 1960, des jumeaux qui règnent sur les milieux interlopes voient leur domination menacée. **MAX 15h30**

SALT
(4) É.-U. 2010. Thriller de Phillip Noyce avec Angelina Jolie, Liev Schreiber, Chiwetel Ejiofor. - Une agente de la CIA en fuite tente de prouver son innocence après qu'un ressortissant russe l'eut accusée d'être une espionne au service de son pays. **TVA 16h**

JUNO
(3) É.-U. 2007. Comédie dramatique de Jason Reitman avec Ellen Page, Michael Cera, Jennifer Garner. - Une jeune fille tombée enceinte par inadvertance décide de trouver des parents adoptifs pour l'enfant qu'elle porte. **V 16h30**

SANS ARRÊT
(5) (Non-Stop), É.-U. 2014. Thriller de Jaume Collet-Serra avec Liam Neeson, Julianne Moore, Michelle Dockery. - Durant un vol, un marshall tente de repérer le terroriste qui réclame le transfert bancaire immédiat d'une fortune, à défaut de quoi un passager mourra toutes les 20 minutes. **TVA 18h30**

LE CHOC DES TITANS
(5) (Clash of the Titans), É.-U. 2010. Drame fantastique de Louis Leterrier avec Sam Worthington, Liam Neeson, Ralph Fiennes. - Le demi-dieu Persée est amené à combattre Hadès, frère de Zeus, dont la colère s'est abattue sur le peuple de Sériphos après que celui-ci ont défié l'ordre divin. **V 18h30**

93QUEEN
(4) É.-U. 2018. Documentaire de Paula Eiselt. - Des femmes d'une enclave juive hassidique de Brooklyn créent une brigade ambulancière entièrement féminine pour celles refusant d'être touchées par d'autres hommes que leur mari. **PBS (WETK) 20h**

JACK REACHER
(5) É.-U. 2012. Drame policier de Christopher McQuarrie avec Tom Cruise, Rosamund Pike, Robert Duvall. - Un ancien major de la police militaire enquête sur les raisons qui ont motivé l'assassinat de cinq personnes par un tireur déséquilibré. **TVA 20h45**

LE LOUP DE WALL STREET
(3) (The Wolf of Wall Street), É.-U. 2013. Drame biographique de Martin Scorsese avec Leonardo DiCaprio, Margot Robbie, Jonah Hill. - Un courtier de Wall Street devenu richissime grâce à la vente frauduleuse de valeurs mobilières attire l'attention du FBI. **V 20h45**

LA MATRICE – RÉVOLUTIONS
(4) (The Matrix – Revolutions), É.-U. 2003. Science-fiction d'Andy Wachowski avec Keanu Reeves, Carrie-Anne Moss, Hugo Weaving. - Des humains réfugiés dans une ville souterraine subissent l'assaut d'une armée de machines. **MP 21h**

HÔTEL DU NORD
(2) Fr. 1938. Drame sentimental de Marcel Carné avec Louis Jouvet, Arletty, Jean-Pierre Aumont. - Deux amoureux ont décidé de se suicider dans un petit hôtel parisien. **TFO 21h**

ROBOCOP
(3) (RoboCop), É.-U. 1987. Science-fiction de Paul Verhoeven avec Peter Weller, Nancy Allen, Ronny Cox. - À Detroit, au XXIe siècle, le corps d'un policier assassiné sert de soutien à un androïde programmé pour lutter contre les malfaiteurs. **TQ 22h**

SELMA
(4) (Selma), É.-U. 2014. Drame historique d'Ava DuVernay avec David Oyelowo, Tom Wilkinson, Carmen Ejogo. - En 1965, le pasteur Martin Luther King Jr. prend part à une marche pacifique en faveur du droit de vote sans restriction aux citoyens de race noire. **ARTV 23h**

LE DERNIER MÉTRO
(3) Fr. 1980. Comédie dramatique de François Truffaut avec Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Heinz Bennent. - À Paris, sous l'Occupation, une comédienne continue à diriger le théâtre de son mari qui a disparu parce qu'il était juif. **TFO 23h**

TED
(4) É.-U. 2012. Comédie fantaisiste de Seth MacFarlane avec Mark Wahlberg, Mila Kunis, Joel McHale. - Un trentenaire immature réalise que son ourson en peluche, grossier personnage animé d'une vie propre, met en péril sa relation de couple. **TVA 0h**

LA VÉNUS À LA FOURRURE
(3) Fr. 2013. Drame de Roman Polanski avec Mathieu Amalric, Emmanuelle Seigner. - Dans un théâtre parisien défraîchi, un metteur en scène se laisse entraîner dans un périlleux jeu de rôles et de séduction par l'actrice inconnue qu'il passe en audition. **RC 0h05**

HÔTEL DU NORD
(2) Fr. 1938. Drame sentimental de Marcel Carné avec Louis Jouvet, Arletty, Jean-Pierre Aumont. - Deux amoureux ont décidé de se suicider dans un petit hôtel parisien. **TFO 1h30**

UN HEUREUX ÉVÉNEMENT
(4) Fr. 2011. Comédie dramatique de Rémi Bezançon avec Louise Bourgoin, Pio Marmaï, Josiane Balasko. - La grossesse difficile, l'accouchement pénible et la dépression post partum d'une étudiante en philosophie, qui se sent mal soutenue par son conjoint. **RC 2h05**

DIMANCHE

LE PROGRAMME
(4) (The Program), G.-B. 2015. Drame biographique de Stephen Frears avec Ben Foster, Chris O'Dowd, Guillaume Canet. - Sur la foi du témoignage d'un ancien coéquipier, le cycliste américain Lance Armstrong, sept fois vainqueur du Tour de France, est accusé de dopage par un journaliste britannique. **TVA 10h**

L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES CHEVAUX
(4) (The The Horse Whisperer), É.-U. 1998. Drame sentimental de Robert Redford avec Robert Redford, Kristin Scott Thomas, Scarlett Johansson. - Alors qu'il aide une adolescente à se remettre d'un grave accident de cheval, un cow-boy s'éprend de la mère de la jeune fille. **V 14h**

LA LIGNE VERTE
(4) (The Green Mile), É.-U. 1999. Drame de Frank Darabont avec Tom Hanks, Michael Clarke Duncan, David Morse. - En 1935, en Louisiane, un gardien de prison se lie d'amitié avec un condamné à mort doté de pouvoirs de guérison. **TVA 14h15**

LA MATRICE – RÉVOLUTIONS
Voir samedi, 21h. **MP 14h30**

AHEAD OF TIME – THE EXTRAORDINARY JOURNEY OF RUTH GRUBER
(4) É.-U. 2009. Documentaire de Robert Richman. - Portrait de Ruth Gruber, photographe et journaliste d'origine juive née en 1911 à Brooklyn, qui fut témoin des événements les plus marquants survenus au cours du XXe siècle. **PBS (WCFE) 14h30**

ORIGINE
(2) (Inception), É.-U. 2010. Science-fiction de Christopher Nolan avec Leonardo DiCaprio, Ellen Page, Marion Cotillard. - Un espion industriel, hanté par la mort de sa femme, est chargé d'implanter dans le rêve d'un homme d'affaires une idée qui l'incitera à démanteler l'empire financier bâti par son père. **V 19h30**

1ER AMOUR
(5) Can. 2013. Drame de Guillaume Sylvestre avec Loïc Esteves, Marianne Fortier, Benoît Gouin. - Au cours d'un été avec ses parents sur une île du Saint-Laurent, un préadolescent connaît ses premiers émois amoureux auprès de la fille d'une ancienne flamme de son père. **ARTV 20h**

LE DERNIER MÉTRO
(3) Fr. 1980. Comédie dramatique de François Truffaut avec Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Heinz Bennent. - À Paris, sous l'Occupation, une comédienne continue à diriger le théâtre de son mari qui a disparu parce qu'il était juif. **TFO 21h**

L'ART D'AIMER
(4) Fr. 2011. Comédie de mœurs d'Emmanuel Mouret avec Julie Depardieu, Frédérique Bel, François Cluzet. - À Paris, les tribulations d'hommes et de femmes d'âges divers, en couple ou célibataires, tentés d'une manière ou d'une autre par une expérience amoureuse ou sexuelle insolite. **TQ 21h30**

GRACE DE MONACO
Voir samedi, 14h15. **ARTV 23h**

93QUEEN
Voir samedi, 20h. **PBS (WCFE) 23h**

HÔTEL DU NORD
(2) Fr. 1938. Drame sentimental de Marcel Carné avec Louis Jouvet, Arletty, Jean-Pierre Aumont. - Deux amoureux ont décidé de se suicider dans un petit hôtel parisien. **TFO 23h07**

GATSBY LE MAGNIFIQUE
(4) (The Great Gatsby), É.-U. 2012. Drame sentimental de Baz Luhrmann avec Leonardo DiCaprio, Tobey Maguire, Carey Mulligan. - Grâce à son voisin, un milliardaire au passé mystérieux fait le pari de reconquérir un amour perdu, désormais mariée à un riche héritier. **TVA 23h32**

LES HOMMES PRÉFÈRENT LES BLONDES
(4) (Gentlemen Prefer Blondes), É.-U. 1953. Comédie musicale de Howard Hawks avec Jane Russell, Marilyn Monroe, Charles Coburn. - Les joyeuses aventures sentimentales de deux danseuses au cours d'un voyage sur un transatlantique. **RC 23h38**

LE DERNIER MÉTRO
(3) Fr. 1980. Comédie dramatique de François Truffaut avec Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Heinz Bennent. - À Paris, sous l'Occupation, une comédienne continue à diriger le théâtre de son mari qui a disparu parce qu'il était juif. **TFO 1h30**

LUNDI

L'ÉPREUVE – LE LABYRINTHE
(4) (The Maze Runner), É.-U. 2014. Science-fiction de Wes Ball avec Dylan O'Brien, Will Poulter, Thomas Sangster. - Des adolescents se retrouvent captifs dans une clairière ceinturée par un énorme labyrinthe peuplé d'araignées géantes. **MP 11h**

IRON MAN
(4) É.-U. 2008. Drame fantastique de Jon Favreau avec Robert Downey Jr., Jeff Bridges, Gwyneth Paltrow. - Transformé par une éprouvante expérience, un riche marchand d'armes se consacre désormais au Bien en se glissant dans une armure superpuissante de son invention. **MP 21h**

LA NEUVAINE
(3) Can. 2005. Drame psychologique de Bernard Émond avec Élise Guilbault, Patrick Drolet, Denise Gagnon. - À Sainte-Anne-de-Beaupré, une urgentologue suicidaire est sauvée par un jeune homme qui fait une neuvaine pour obtenir la guérison de sa grand-mère mourante. **TFO 21h**

BIUTIFUL
(3) Esp. 2010. Drame d'Alejandro González Iñárritu avec Javier Bardem, Maricel Alvarez, Hanaa Bouchaib. - Se sachant atteint d'un cancer en phase terminale, un Barcelonais qui trempe dans différentes magouilles tente de mettre de l'ordre dans sa vie. **TFO 0h**

SELMA
(4) (Selma), É.-U. 2014. Drame historique d'Ava DuVernay avec David Oyelowo, Tom Wilkinson, Carmen Ejogo. - En 1965, le pasteur Martin Luther King Jr. prend part à une marche pacifique en faveur du droit de vote sans restriction aux citoyens de race noire. **ARTV 2h30**

LA NEUVAINE
(3) Can. 2005. Drame psychologique de Bernard Émond avec Élise Guilbault, Patrick Drolet, Denise Gagnon. - À Sainte-Anne-de-Beaupré, une urgentologue suicidaire est sauvée par un jeune homme qui fait une neuvaine pour obtenir la guérison de sa grand-mère mourante. **TFO 2h30**

MARDI

IRON MAN
(4) É.-U. 2008. Drame fantastique de Jon Favreau avec Robert Downey Jr., Jeff Bridges, Gwyneth Paltrow. - Transformé par une éprouvante expérience, un riche marchand d'armes se consacre désormais au Bien en se glissant dans une armure superpuissante de son invention. **MP 16h30**

GROSSESSE SURPRISE
(4) (Knocked Up), É.-U. 2007. Comédie de Judd Apatow avec Seth Rogen, Katherine Heigl, Paul Rudd. - Un jeune glandeur tente maladroitement de prendre ses responsabilités auprès d'une journaliste qu'il a mise enceinte lors d'une aventure d'un soir. **MP 21h**

UN MARI DE TROP
(5) (The Accidental Husband), G.-B. 2008. Comédie sentimentale de Griffin Dunne avec Uma Thurman, Colin Firth, Jeffrey Dean Morgan. - Pour se venger d'une psychologue de ligne ouverte, qui a incité sa compagne à annuler leurs noces, un pompier pirate le dossier de l'animatrice en y indiquant qu'il est son époux. **TVA 0h35**

MERCREDI

GROSSESSE SURPRISE
(4) (Knocked Up), É.-U. 2007. Comédie de Judd Apatow avec Seth Rogen, Katherine Heigl, Paul Rudd. - Un jeune glandeur tente maladroitement de prendre ses responsabilités auprès d'une journaliste qu'il a mise enceinte lors d'une aventure d'un soir. **MP 16h30**

LES GARDIENS DE LA GALAXIE
(4) (Guardians of the Galaxy), É.-U. 2014. Science-fiction de James Gunn avec Chris Pratt, Zoe Saldana, Benicio Del Toro. - Pourchassé par un fanatique qui menace l'univers, un aventurier de l'espace obtient l'aide de quatre confrères extraterrestres. **MP 21h**

LE JOURNAL DE KNUD RASMUSSEN
(4) (The Journals of Knud Rasmussen), Can. 2006. Chronique de Norman Cohn avec Pakak Innukshuk, Leah Angutimarik, Jens Jorn Spottag. - En 1922, des explorateurs danois se rendent dans l'Arctique canadien, où ils se lient d'amitié avec un chamane et sa famille. **TFO 21h**

JEUDI

TOUT POUR UN A
(4) (Easy A), É.-U. 2010. Comédie de mœurs de Will Gluck avec Emma Stone, Penn Badgley, Amanda Bynes. - Objet de rumeurs à son école secondaire pour avoir prétendu n'être plus vierge, une élève réservée mais opiniâtre tourne ces ragots à son avantage. **TVA 13h**

LES GARDIENS DE LA GALAXIE
Voir mercredi, 21h. **MP 16h30**

DEAD MAN
(3) É.-U. 1995. Western de Jim Jarmusch avec Johnny Depp, Gary Farmer, Lance Henriksen. - Gravement blessé, un hors-la-loi traqué reçoit l'aide d'un Amérindien érudit. **TFO 21h**

DEUX SUPER-FLICS
(5) It. 1977. Comédie policière d'E.B. Clucher avec Terence Hill, Bud Spencer, Laura Gemser. - Les aventures de deux malandrins devenus policiers par erreur. **Z 23h**

1ER AMOUR
Voir dimanche, 20h. **ARTV 23h**

LE DERNIER MÉTRO
(3) Fr. 1980. Comédie dramatique de François Truffaut avec Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Heinz Bennent. - À Paris, sous l'Occupation, une comédienne continue à diriger le théâtre de son mari qui a disparu parce qu'il était juif. **TFO 0h09**

ANONYME
(4) (Anonymous), G.-B. 2011. Drame de Roland Emmerich avec Rhys Ifans, Vanessa Redgrave, Sebastian Armesto. - Sous le règne d'Elisabeth I, le comte d'Oxford voit la paternité de ses pièces, écrites sous le sceau de l'anonymat, revendiquées par un acteur illettré, William Shakespeare. **TVA 1h35**

AU-DELÀ DES COLLINES
(3) Roum. 2012. Drame de Cristian Mungiu avec Cosmina Stratan, Cristina Flutur, Valeriu Andriuta. - Une jeune Roumaine qui rêve de s'établir en Allemagne avec son ancienne amante échoue à convaincre celle-ci de quitter le monastère isolé où elle vit. **TFO 2h15**

GRACE DE MONACO
Voir samedi, 14h15. **ARTV 2h30**

VENDREDI

WALLACE & GROMIT – THE CURSE OF THE WERE-RABBIT
(3) G.-B. 2005. Film d'animation de Steve Box. - Un inventeur et son fidèle petit chien cherchent à capturer un lapin mutant géant qui festoie la nuit dans les potagers de leur village. **YTV 20h**

TERREUR SOUS LA MER
(5) (Deep Blue Sea), É.-U. 1999. Drame d'horreur de Renny Harlin avec Saffron Burrows, Thomas Jane, LL Cool J. - Les employés d'un laboratoire flottant en haute mer sont aux prises avec des requins monstrueux. **MP 20h**

DES HOMMES ET DES DIEUX
(2) Fr. 2010. Drame historique de Xavier Beauvois avec Lambert Wilson, Michael Lonsdale, Olivier Rabourdin. - L'histoire des sept moines français de Tibhirine, tués par le Groupe islamiste armé d'Algérie en 1996. **TFO 21h**

AU CŒUR DE LA TERRE
(4) (The Core), É.-U. 2003. Science-fiction de Jon Amiel avec Aaron Eckhart, Hilary Swank, Stanley Tucci. - Pour prévenir la fin du monde, une expédition est envoyée au centre de la Terre afin de réactiver le magma autour du noyau de la planète. **MP 22h**

ABSOLUTELY FABULOUS – LE FILM
(4) (Absolutely Fabulous – The Movie), G.-B. 2016. Comédie de Mandie Fletcher avec Jennifer Saunders, Joanna Lumley, Julia Sawalha. - Accusée du meurtre d'une top-modèle, la directrice d'une boîte de relations publiques de Londres s'enfuit à Cannes avec son amie journaliste de mode. **MAX 22h30**

1ER AMOUR
(5) Can. 2013. Drame de Guillaume Sylvestre avec Loïc Esteves, Marianne Fortier, Benoît Gouin. - Au cours d'un été avec ses parents sur une île du Saint-Laurent, un préadolescent connaît ses premiers émois amoureux auprès de la fille d'une ancienne flamme de son père. **RC 23h11**

BRAZIL
(1) G.-B. 1984. Science-fiction de Terry Gilliam avec Jonathan Pryce, Kim Greist, Robert De Niro. - Dans un monde totalitaire, un fonctionnaire croit reconnaître la belle de ses rêves en la personne d'une conductrice de camions. **TQ 23h30**

MESSE NOIRE
(5) (Black Mass), É.-U. 2015. Drame de mœurs de Scott Cooper avec Johnny Depp, Joel Edgerton, Benedict Cumberbatch. - Dans les années 1970 à Boston, le truand irlandais James «Whitey» Bulger forge une alliance secrète avec le FBI pour se débarrasser de la mafia italienne. **TVA 23h35**

DEAD MAN
(3) É.-U. 1995. Western de Jim Jarmusch avec Johnny Depp, Gary Farmer, Lance Henriksen. - Gravement blessé, un hors-la-loi traqué reçoit l'aide d'un Amérindien érudit. **TFO 0h**

ÉMILIE
(5) Can. 2013. Comédie sentimentale de Guillaume Lonergan avec Émilie Bibeau, Jean-François Nadeau, Guillaume Perreault. - Ayant trompé son amoureux à la veille de leur mariage, une jeune femme qui tente d'expier sa faute est manipulée par un ami secrètement amoureux d'elle. **RC 1h11**

DES HOMMES ET DES DIEUX
(2) Fr. 2010. Drame historique de Xavier Beauvois avec Lambert Wilson, Michael Lonsdale, Olivier Rabourdin. - L'histoire des sept moines français de Tibhirine, tués par le Groupe islamiste armé d'Algérie en 1996. **TFO 2h10**

Légende

(1) Chef-d'œuvre; (2) Remarquable; (3) Très bon; (4) Bon; (5) Moyen; (6) Pauvre; (7) Minable

SUR VOS ÉCRANS – ET QUE ÇA DANSE ! ET QUE ÇA CHANTE ! ET QUE ÇA PLEURE !

MANON DUMAIS
LE DEVOIR



La variété à la sauce TVA

Après V et sa compétition de danse urbaine qui n'aura duré qu'une saison (*Danser pour gagner*), TVA propose son concours de danse tous genres confondus, *Révolution*. Aux côtés de l'égérie Sarah-Jeanne Labrosse, les maîtres de la danse Jean-Marc Généreux, Lydia Bouchard et Les Twins seront les juges de cette compétition ouverte aux participants de tous âges, amateurs ou professionnels, qui danseront leur vie dans l'espoir de décrocher 100 000 $ devant 128 caméras disposées autour du grand plateau.

Parlant de grand plateau, dans l'esprit de la variété *En direct de l'univers*, Sonia Benezra recevra chaque dimanche un invité dont elle retracera la carrière en chansons. Seront de la partie Michel Louvain, Roch Voisine, Éric Lapointe, Ariane Moffatt, Dan Bigras, Jean-Pierre Ferland, Mario Pelchat et Lara Fabian. Si l'on se fie à la bande-annonce de *Tout le monde aime !*, une bonne partie du budget sera consacrée au papier-mouchoir.

Révolution
TVA, dimanche, 19 h 30
Tout le monde aime !
TVA, dimanche, 21 h



Le visionnement de la semaine

Réalisée par Richard Eyre (*Stage Beauty, Chronique d'un scandale*), la plus récente adaptation du *Roi Lear,* de Shakespeare, se déroule dans une Londres fortement militarisée au XXIe siècle. S'étant illustré en Othello et en Titus Andronicus dans les pièces éponymes du grand barde, sir Anthony Hopkins se glisse cette fois dans la peau de ce roi qui abdique son trône à la faveur de ses filles aînées, les perfides et flagorneuses Regan (Emily Watson) et Goneril (Emma Thompson), après avoir renié sa fille cadette Cordelia (Florence Pugh), la seule pourtant à lui vouer un amour sincère et désintéressé. Interprète du fidèle majordome Carson dans *Downton Abbey*, Jim Carter incarne le tout aussi loyal comte de Kent.

King Lear
Amazon Prime, vendredi



Pendant ce temps à Radio-Canada

Guy A. Lepage et Dany Turcotte sont de retour pour une quinzième saison de *Tout le monde en parle*. Au cours de cette campagne électorale qui bat son plein, les trois chefs et la co-porte-parole des quatre grands partis n'auront d'autre choix que d'aller se confesser à la grand-messe dominicale. Qui esquivera le mieux les questions de l'animateur ? Qui recevra une carte du fou du roi ? Qui osera rester jusqu'à la fin ?

Tout le monde en parle
Radio-Canada, dimanche, 20 h

Deux brutes et un polisson

« Nous remercions le patriarcat de nous offrir autant de sujets de capsules », s'est exclamée Judith Lussier à l'avant-première du 33e Gala des prix Gémeaux, où elle et sa complice Lili Boisvert ont remporté deux trophées. Le patriarcat étant toujours bien vivant, ces féroces dames auront beaucoup à se mettre sous la dent au cours de la troisième des *Brutes*.

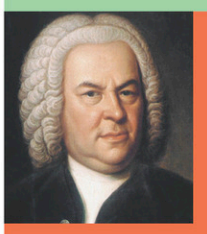
Sur Twitter, il n'a pas son pareil pour se mettre à dos les chroniqueurs et les politiciens, ce qui le contraint parfois à expliquer ses blagues controversées. Malgré cela, Radio-Canada a confié à l'humoriste Louis T un troisième mandat à la barre des capsules *Vérités et conséquences*.

Les brutes
telequebec.tv
Vérités et conséquences
Tou.tv

Arte Musica présente
18 19
Salle Bourgie



Flos Florum – La fleur des fleurs
Jeudi 27 septembre, 19 h 30
ENSEMBLE VOCAL BLUE HERON
SCOTT METCALFE, direction
Musique vocale de la Renaissance
L'ensemble réputé de Boston présente son premier concert au Canada !



Cantates de Bach
Dimanche 30 septembre, 14 h
LES IDÉES HEUREUSES
NICOLAS ELLIS, chef
J. S. Bach Cantates BWV 37, 153, 165 et 169
L'an 5 de l'intégrale des cantates de Bach débute sous la direction du dynamique chef Nicolas Ellis.



Anne Queffélec, piano
Jeudi 18 octobre, 19 h 30
Le Tombeau de Couperin
Œuvres de **F. Couperin**, **Debussy**, **Handel**, **Rameau** et **Ravel**
Les ***Journées Couperin*** (18 au 24 octobre) s'ouvrent avec un récital exceptionnel montrant l'influence et l'importance de François Couperin.



Eric Bibb
Migration Blues
Mercredi 3 octobre, 19 h 30
Une voix remarquable qui va droit au cœur !

sallebourgie.ca

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
ARTE MUSICA
Présenté par TD

SUR VOS ÉCRANS

Atterrir dans le futur

La prémisse de cette nouveauté produite entre autres par le réalisateur de la série de films *Retour vers le futur*, Robert Zemeckis, fait un peu penser à *Lost* et à *The Leftovers*. On y suit les passagers d'un vol un peu perturbé par des turbulences, sans plus. L'appareil atterrit pourtant cinq ans après sa « disparition ». Pour les gens à bord, le temps n'a pas filé si vite… La série raconte les lendemains étranges de ces passagers, dont les proches ont fait le deuil de leur absence. Reste à voir si la proposition saura accrocher durablement les téléspectateurs amateurs de ce genre de drames mystérieux.

Manifest
NBC et Citytv, lundi, 22 h



SAMEDI

09/22	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal	La Petite Vie	De l'Univers / Isabel Richer		Victoria / Les péchés du père		Liar: La nuit du mensonge		Le Téléjournal	Périodes	23h05 Dre Grey
TVA	TVA nouvelles	SANS ARRET (2014) avec Julianne Moore, Liam Neeson.			20h45 JACK REACHER (V.F.) (2012) avec Rosamund Pike, Richard Jenkins, Tom Cruise.						
TQ	DRAGONS 2 (2014)				Cette année-là		Belle et Bum		ROBOCOP (1987) Peter Weller.		
V	16h30 JUNO	LE CHOC DES TITANS (2010) Sam Worthington.				20h45 LE LOUP DE WALL STREET (2013) avec Jonah Hill, Margot Robbie, Leonardo DiCaprio.					
ICI RDI	La Semaine verte		Le National	Le National	Découverte		Le Téléjournal	Les grands reportages		Le Téléjournal	Le Téléjournal
TV5	Saison au zoo	Journal FR	Vivement dimanche prochain		20h15 Les années bonheur / Le meilleur des années bonheur						Journal/ L'invité
CANAL D	Enchères	Enchères	Douanes	Douanes	Galas ComédiHa! 2017		Comédie Club / Pierre Hébert A		Galas ComédiHa! 2017		AccidentStar
CANAL VIE	Pas le choix de rénover!		Trading Spaces		Rénos	On se marie	Il y a de l'amour dans l'air		L'escouade féminine		Le Club Mel
RDS	14h30 Golf	Hockey 360°	LNH Hockey / Sénateurs d'Ottawa c. Canadiens de Montréal - Pré-saison (D)					L'antichambre (D)		Sports 30	Canadien
HISTORIA	Les a$ de la brocante		Pirates et trésors		Humanité en péril!		Top 10 / Les pires dictateurs		Miracles décodés		Taverne
ICI ARTV	Pour emporter / Mariana Mazza		Pour l'amour du country		Sherlock / Les chiens de Baskerville				La révolte des bonnes filles		SELMA (V.F.)
EXPLORA	Animo	Pharmachien	Le refuge de l'espoir		Papouasie, expédition au coeur d'un monde perdu				Les pionniers / Le froid		Cerveau
Z	Les hors-la-loi du volant		Comédie	Dans l'net	Les stupéfiants		Face Off / Le lac des cygnes		Semi-Pro	South Park	Porn
SAVOIR	Face à Face		Reportage Géo	19h50 Nature	Ombre doute	20h55 50 ans	Monde	Dactylo	Semaine Verte	Forêt/ Idées	Découvertes
TFO	18h05 Texto	Amélie	Flip	Conseils	Mosquée	Citoyen monde	HOTEL DU NORD (1938) avec Arletty, Louis Jouvet.				Cinéma
Planète	Sous le radar		Fermiers du futur		Faites le mur				Dinosaures		Les discrètes
CBC	CBCNews	marketplace	Short Film Face Off		Exhibitionists	Filmmakers	JEAN OF THE JONESES (2016) Sherri Shepherd.				Comedy Fest
CTV	CTV News Montreal		W5		PAST MALICE: AN EMMA FIELDING MYSTERY (2018)				The Big Bang	The Big Bang	National News
GBL	14h30 Golf	Global National	BorderSecur	BorderSecur	A FIGHTING MAN (2014) avec Kim Coates, Dominic Purcell.				Fall Preview	Emergency	Global News
ABC	15h30 Football	Football Score.	Local 22 News	Inside Edition	Pre-game (D) /20h05 NCAA Football (D)						23h20 WrapUp
CBS	15h30 Football / A&M Tex./Ala.		Ch. 3 News	Weekend News	NCIS: Los Angeles / Forasteira		NCIS: New Orleans		48 Hours		Channel 3 N.
PBS (33)	Father Brown		Time Goes By	Appearances	Neil Diamond: Hot August Night III			Rick Steves'	Death in Paradise		Austin City
UNIS	Sacrés objets / Congélateur		D'un rire à l'autre		Balade	Louis la faune	COLUMBARIUM (2012) avec Pierre Collin, David Boutin.				Mauvais karma
HBO	17h45 GAME CHANGE (2011)			19h45 THE WIZARD OF LIES (2017) avec Michelle Pfeiffer, Robert De Niro.					BEWARE THE SLENDERMAN (2016)		
TVA Sports	Le TVA sports	Avant-match (D)		LMS Soccer / New York City FC c. Montreal Impact (D)				ATP Tennis - Coupe Laver Mach #8 (D)			Le TVA sports

DIMANCHE

09/23	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal	Découverte / Planète Bleue II		ICI Laflaque	Tout le monde en parle				22h20 Le Téléjournal		Périodes
TVA	TVA nouvelles	VLOG	LOL :-)	Révolution			Tout le monde aime		Korine Côté: Mon show		TVA nouvelles
TQ	Les francs-tireurs		Deux hommes en or		Crise d'identité		Like-moi!	L'ART D'AIMER (2011) Julie Depardieu.			F.-tireurs
V	17h30 LE PORTEUR D'EAU (1998)			ORIGINE (2010) avec Joseph Gordon-Levitt, Ellen Page, Leonardo DiCaprio.						SE MEFIER DES APPARENCES	
ICI RDI	Le Téléjournal	Le Téléjournal	Le National	Le National	Les grands reportages		Le Téléjournal	Le 21e		Second Regard	Le Téléjournal
TV5	Saison au zoo	Journal FR	On n'est pas couché						22h15 Mixeur / Plaza Athénée		Journal/ L'invité
CANAL D	Comédie Club / Pierre Hébert A		Texas Chrome		Le convoi de l'extrême		Docu-D / Vols extraordinaires		Satellites espions		Machines
CANAL VIE	On efface et on recommence		Enfants sous surveillance		La vie avec des quintuplées		Jo Frost / James Fairweather		Ça change pas	Les gratteux	Idées-grandeur
RDS	16h00 LNF Football (D)		Sports 30	Monde sport	Blitz /20h15 LNF Football / Patriots de Nouvelle Angleterre c. Lions de Détroit (D)						
HISTORIA	Le mystère de l'or confédéré		La justice dans le sang		Zodiaque		JFK déclassifié		Racines		Infiltrateur
ICI ARTV	C'est juste de la TV		Pour emporter / Mariana Mazza		1ER AMOUR (2013) Macha Grenon.			BD QC	Les Borgia		Cinéma
EXPLORA	S'aime chien	Curiosités	Planète Terre / Les prairies		Alex+Tyler, éco	Planète techno	Il était une fois l'humanité		Découverte / Planète Bleue II		Sexplora
Z	Défi limo	Maripier!	Semi-Pro	Pinel	Seuls et tout nu		Les Brown / Pris de court		Remorquage	South Park	Les hors-la-loi
SAVOIR	Monde	Dactylo	Mémoires	Routes science	Capsule	Electron/ Thèse	Nomade mers	Voir autrement	22h20 L'ONU	Connaissance	Apostrophes
TFO	18h05 Texto	Amélie	Les jumelles	Conseils	Mosquée	Citoyen monde	LE DERNIER METRO (1980) Catherine Deneuve.				Cinéma
Planète	17h00 L'accusé	Films perdus de SGM		Wu Jing, flûtiste 2.0		Rendez-vous avec Jane Birkin		Gladiateurs		Sacha Guitry, l'âme et l'esprit	
CBC	17h00 FINDING DORY (2016)		Anne		The Nature of Things		Great Barrier Reef / Builders		CBC News: The National		CBCNews
CTV	16h25 LNF Football (D)			NFL on CTV	The Big Bang	The Big Bang	The $100,000 Pyramid		The $100,000 Pyramid		National News
GBL	Global News	Global National	BorderSecur	BorderSecur	9-1-1 Partie 1 de 2		Big Brother		NCIS: Los Angeles		Global News
ABC	News	News at 6:30	Funniest Home Videos		Celebrity Family Feud		The $100,000 Pyramid		The $100,000 Pyramid		News
CBS	Ch. 3 News	Weekend News	60 Minutes		Big Brother		NCIS: Los Angeles		Madam Secretary / Night Watch		3 News
PBS (33)	Art in the Twenty-First Century		Orchard House	ANNE OF GREEN GABLES: FIRE AND DEW			Masterpiece Classic		Masterpiece Classic		Midwife
UNIS	Bouffe en cavale		File d'attente	Devenir adulte	Degrassi	Degrassi	Radio enfer	Radio enfer	Le Loup-garou	Le Loup-garou	Rire à l'autre
HBO	16h50 Wedding	18h25 PSYCHO WEDDING CRASHER (2017)			Real Time With Bill Maher		The Deuce / Seven-Fifty		Ballers	Insecure	Last Week
TVA Sports	ATP Tennis - Coupe Laver Match #12 (si nécessaire) (D)				RAW		Team Ninja Warrior		Le TVA sports	ATP Tennis	

LUNDI

09/24	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	Discussions	Demain des hommes		Ruptures		Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Refuge animal	Boomerang	L'échappée / Chacun sa vérité		Le jeu		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Conseils	Génial!	Ça vaut le coût	Point doc		Cette année-là		L'heure grave	Mc$ween	Dans médias
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Vendeurs	Je suis chef		Scorpion		Rousseau	22h45 Atomes crochus	
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		RDI économie	Le National	Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	In Situ		Secrets d'histoire / Madame Royale, l'orpheline de la Révolution					Monuments	Journal/ C à dire
CANAL D	Cauchemar sur l'autoroute		Etrange météo		Des idées payantes		Ancient Mysteries		60 jours en prison		Trésor inca
CANAL VIE	Mini-maisons sur mesure		Quoi ton plan?	Les gratteux	On efface et on recommence		Jamie et Doug	Jamie et Doug	Il y a de l'amour dans l'air		On se marie
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360° (D)		LNH Hockey / Canadiens de Montréal c. Maple Leafs de Toronto - Pré-saison (D)					L'antichambre (D)		Sports 30
HISTORIA	FantomWorks		Hors route: défi extrême		La malédiction d'Oak Island		Le mystère de l'or confédéré		Nos ancêtres les extraterrestres		Extraterrestres
ICI ARTV	Temps-Paix	Temps-Paix	Temps-Paix	Pour l'amour du country		U2 en concert à Londres		Sur la piste des DJs		Pour emporter /	Mariana Mazza
EXPLORA	Le refuge de l'espoir		Prodigieux colibris		S'aime chien	Big History	Terres de glace		A l'épreuve d'une tribu		Légendes
Z	Les pires chauffards canadiens		Top Gear / Le défi du labyrinthe		Les hors-la-loi du volant		Rapide et mill	Semi-Pro	Arrow / A ta place		Six
SAVOIR	Face à Face		Découvertes	DeGarde	36.9°	Autisme	Publications	Nomade mers	Découvertes	Monde	Routes science
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S.!/ Top!	Spectacle		French en Amérique		LA NEUVAINE (2005) Elise Guilbault.			Chaussur	Constellation fr
Planète	Police de l'autoroute		Kid Criminals		Sempé, dessinateur d'humour		L'increvable Combi VW		Dinosaures		A la recherche
CBC	CBCNews	Politics	Coronation St.	Coronation St.	Murdoch Mysteries		Frankie Drake / Last Dance		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		The Resident / 00:42:30		The Big Bang	Young Sheldon	Magnum P.I.		The Good Doctor / Hello		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	NCIS: New Orleans		9-1-1 / 7.1 Partie 2 de 2		Bull		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Dancing With the Stars Partie 1 de 2				The Good Doctor / Hello		News
CBS	Channel 3 News at Six		Evening News	Ent. Tonight	The Big Bang	Young Sheldon	Magnum P.I.		Bull		Ch. 3 News
PBS (33)	PBS NewsHour		This Old House Hour		Antiques Roadshow		Antiques Roadshow		POV / Survivors		
UNIS	Pas plus bêtes	Cochon dingue	Chez nous	Un vrai selfie	Les fermiers		Augustines, corps et âme		Hors série	Louis la faune	Guides
HBO	17h55 PSYCHO EX-GIRLFRIEND (2018)			Vice News	JANE FONDA IN FIVE ACTS (2018)				22h15 The Deuce / Seven-Fifty		23h15 Ballers
TVA Sports	Kevin Raphael	Spéciale PNH	LMB Baseball / Astros de Houston c. Blue Jays de Toronto (D)						Dave Morissette en direct		Le TVA sports

Murphy Brown reprend du service

La comédie des années Bush et Clinton est de retour à l'ère des *fake news*

CRITIQUE
MANON DUMAIS
LE DEVOIR

« J'ai quitté *FYI* il y a quelques années parce qu'on ne faisait plus la différence entre le bulletin de nouvelles du soir et *Entertainment Tonight*. J'ignorais ce que j'allais faire de moi et puis… il y a eu les élections! », confie Candice Bergen, alias Murphy Brown, brillante journaliste au tempérament intempestif, dans la bande-annonce de la série créée par Diane English.

De 1988 à 1998, *Murphy Brown*, qui racontait le quotidien d'une salle de nouvelles à Washington, traitait avec un humour caustique de l'actualité politique. Le personnage de femme indépendante qu'incarnait Candice Bergen était si populaire à l'époque que lorsque Murphy, célibataire endurcie, a eu un enfant, le vice-président Dan Quayle a désapprouvé sa décision.

Vingt ans après avoir critiqué Bush et Clinton, Murphy, Corky (Faith Ford), Miles (Grant Shaud) et Frank (Joe Regalbuto) reprennent du service et Trump n'aura qu'à bien se tenir. À la retraite, Jim (Charles Kimbrouhg) leur rendra quelques visites. Autour de la bande évolueront le directeur des nouvelles technologies Pat Patel (Nik Dodani), Phyllis (Tyne Daly), qui a repris le *bar & grill* de son frère Phil (que jouait le regretté Pat Corly), et Avery (Jack McDorman), fils de Murphy.

« Il était temps qu'on revienne avec une nouvelle émission. Nous allons nous charger de ce monde de fausses nouvelles et de faits alternatifs, car c'est notre devoir de citoyen. Et en plus, vous vous êtes ennuyés de nous, et vous le savez », conclut Murphy Brown. Oui, on s'est ennuyé de vous et on sera au rendez-vous.

Murphy Brown
CBS et Citytv, jeudi, 21 h 30



CITYTV



TÉLÉ-QUÉBEC

Les amitiés imaginaires

La websérie *Georges est mort* part d'une *bromance* pour plonger dans la psyché masculine

CRITIQUE

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Il y a beaucoup d'idées qui se bousculent dans les deux premiers épisodes de *Georges est mort*. Dotée d'une distribution alliant relève et vieux routiers, la websérie de six épisodes s'ouvre sur les chapeaux de roues en mixant tour à tour *bromance*, deuil, psyché de l'homme blanc et masculinité exacerbée. Le tout passé au prisme d'un humour corrosif éclaboussant chacune des scènes qui s'enchaînent à un rythme effréné.

La scénariste Sarah Pellerin (*Mon boy, Depuis 2009*) joue sciemment avec l'intrigue, hachurant son histoire en menus morceaux qui forment un casse-tête aux premiers abords un peu brouillon. Tout part d'Étienne, jeune commis d'une parfaite banalité, profondément déprimé depuis la mort de son meilleur ami, le Georges du titre. Poussé par son gérant à se reprendre en mains, ce dernier se lance mollement dans une quête qui le mènera dans des retranchements insoupçonnés.

Vulnérable, le voici presque malgré lui à la recherche d'un nouveau *bro*, flanqué d'une collègue de travail pour le moins colorée et d'une énigmatique entremetteuse, Clara, une documentariste dont les desseins sont loin d'être altruistes. La réalisation survoltée de Charles Grenier (*Chelem, La Canadienne française*), surligne la mélancolie du premier tout en grossissant l'aigreur de la seconde. Le contraste qui est résulte est diablement efficace. Reste le plus dur: forcer les ponts à se souder entre ces deux extrêmes. On suivra la suite avec curiosité.

Georges est mort
telequebec.tv, dès le 27 septembre

MARDI

09/25	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	La Facture	Unité 9		Faits Divers		Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	La Magie des Stars / Finale		O' / Adieu Théo		L'heure bleue		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Conseils	Génial!	Banc public	Point doc		Homeland / Traitement de choc		L'heure grave	Format familial	Deux hommes
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Taxi payant	Les jeux fous d'Ellen		NCIS: Los Angeles		Rousseau	22h45 Atomes crochus	
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		RDI économie	Le National	Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Voisins/ Voisins	Classe à part / Sous pression		Mixeur	Chacun son île		Accusé / L'histoire de Claire		Journal/ C à dire
CANAL D	Douanes	Douanes	Douanes	Douanes	Douanes	Douanes	Michelle ou la vie sauvage		60 jours en prison		L'or crocodiles
CANAL VIE	Mini-maisons sur mesure		Trading Spaces		Pas le choix de rénover!		Tous pour un chalet!		Quoi ton plan?	Rénos	Ça change pas
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	LMB Baseball (D)						L'antichambre (D)		Sports 30
HISTORIA	De l'acier et du feu		Cash Cowboys		Cash Cowboys / Superstitions		Pawn Stars	Pawn Stars	Les a$ de la brocante		A$ de brocante
ICI ARTV	Temps-Paix	Temps-Paix	Temps-Paix	Quelle famille!	Anne		Anne		La révolte des bonnes filles		Les Borgia
EXPLORA	Planète Terre / Les villes		Galápagos / Nées du feu		Découverte / Planète Bleue II		Mégastructures nazies		Les pionniers / Le son		Inventer
Z	Les pires chauffards canadiens		Face Off / Le top 20 du jury		Orphan Black / Résurrection		Surnaturel / Catharsis		Marvel's Inhumans (v.f.)		Maripier!
SAVOIR	Forêt/ Idées	Reportage Géo	19h20 Nature	The Migrant	CORIM/ 50 ans	Ombre doute	21h25 50 ans	Apostrophes		22h45 Savoir	Connaissance
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S.!/ Top!	25.09 Franco Fête		French en Amérique		Nous autres?	Chaussur	Tambours sacrés		Constellation fr
Planète	17h00 Guerrier	Ma vie de femme d'ailleurs / En Inde			Invasions animales		Au royaume des abysses		Tout savoir...	Un journaliste au front	
CBC	CBCNews	Politics	JFL: Gags	Coronation St.	Still Standing	22 Minutes	Baroness	Hang Ups	CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Voice		This Is Us		The Big Bang	The Big Bang	CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	NCIS / Destiny's Child		FBI / Pilot		New Amsterdam		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Dancing With the Stars Partie 2 de 2				20/20 / The Real Rookies		News
CBS	Channel 3 News at Six		Evening News	Ent. Tonight	NCIS / Destiny's Child		FBI / Pilot		NCIS: New Orleans		Ch. 3 News
PBS (33)	PBS NewsHour		Guest of House	Outdoor	Great American Read / Heroes		The Mayo Clinic: Faith - Hope - Science				Amanpour & C
UNIS	Ouache/ Ouache	Cochon dingue	Mauvais karma		ROUTE 132 (2010) avec François Papineau, Sophie Bourgeois.				Ciné tout court		Sacrés objets
HBO	17h15 JANE FONDA IN FIVE ACTS (2018)			Vice News	Fight Game	Last Week	Real Time With Bill Maher		Ballers	Insecure	The Deuce
TVA Sports	Le TVA sports	Derek Jeter	LMB Baseball / Yankees de New York c. Rays de Tampa Bay (D)						Dave Morissette en direct		Le TVA sports

MERCREDI

09/26	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	L'Epicerie	Les enfants de la télé		Trop	Les Simone	Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Oeufs d'or	XOXO			Blue Moon		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Conseils	Génial!	Format familial	Point doc		Les francs-tireurs		Like-moi!	Banc public	180 jours
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Moment	Ne jamais faire / Patrick Groulx		SEAL Team / D'autres vies		Rousseau	22h45 Atomes crochus	
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		RDI économie	Le National	Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Les flots / Tunisie - Nord		Envoyé spécial				Classe à part / Sous pression		Journal/ C à dire
CANAL D	Hélico tout terrain		Rodéo Québec	Parcomètre	L'or des crocodiles		Cauchemar sur l'autoroute		60 jours en prison		Forces
CANAL VIE	Mini-maisons sur mesure		Rénos	Ouvrez, jamais	Rénovateurs à l'entrainement		Mères à boutte	Naissances	Secondaire / Des coups de feu		Les gratteux
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	LNH Hockey / Maple Leafs de Toronto c. Canadiens de Montréal - Pré-saison (D)						L'antichambre (D)	Sports 30	Canadien
HISTORIA	Béliveau / La Coupe		Surcharge maximale		De l'acier et du feu		De l'acier et du feu		Aux armes!		Artéfacts
ICI ARTV	Temps-Paix	Temps-Paix	Temps-Paix	Moi et l'autre	Appelez mon agent / Cécile		Appelez mon agent		Appelez mon agent		Appelez agent
EXPLORA	Animo	Alex+Tyler, éco	Galápagos		La Semaine verte		Au coeur du cerveau		Cigarette électro		Epreuve tribu
Z	Les pires chauffards canadiens		Les stupéfiants		Tout s'explique!		Cobaye humain		Pinel	South Park	DECADENCE
SAVOIR	Encore plus	Electron/ Thèse	Découverte	19h40 Savoir	Santé!	MTL innovante	Mémoires	Reportage Géo	22h20 Nature	36.9°	DeGarde
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S.!/ Top!	Tambours	19h55 Canada	Champlain	Champlain	LE JOURNAL DE KNUD RASMUSSEN (2006) Pakak Innuksuk.				Musique
Planète	Faites le mur				Police de l'autoroute		Violences d'extrême		Les oubliés	Pourquoi nous détestent-ils?	
CBC	CBCNews	Politics	marketplace	Coronation St.	Great Canadian		Vanity Fair		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Goldbergs	Am.Housewife	Grey's Anatomy		Grey's Anatomy		CTV National
GBL	Global National	Global News	Chicago P.D.		Survivor: David vs. Goliath			Big Brother			Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	The Goldbergs	Am.Housewife	Modern Family	Single Parents	A Million Little Things / Pilot		News
CBS	Channel 3 News at Six		Evening News	Ent. Tonight	Survivor: David vs. Goliath			Big Brother			Ch. 3 News
PBS (33)	PBS NewsHour		Born to Expl	Yankee	Nature / Owl Power		Nova / Transplanting Hope		The Mayo Clinic: Faith - Hope - Science		
UNIS	Top science	Cochon dingue	Bouffe en cavale		File d'attente	Un vrai selfie	Devenir adulte	Balade	Mauvais karma		Chez nous
HBO	17h55 THE PERFECT STALKER (2016)			Vice News	Real Time With Bill Maher		Ballers	Insecure	The Deuce / Seven-Fifty		Last Week
TVA Sports	Le TVA sports		LMS Soccer / Fire de Chicago c. New York City FC (D)				D.Morissette	21h45 RAW		22h45 TVA sp.	23h15 Propulsi

JEUDI

09/27	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		Infoman		Les dieux de la danse		Enquête		Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Face à la rue	J.E.	Ninja Warrior: Le parcours ultime / Qualifications à Miami				TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Passager	Génial!	Mc$ween	180 jours		Dans les médias		House of Cards (v.f.)		Documentaires
V	Souper parfait	Souper parfait	The Amazing Race		Bootcamp		Chicago Police		Rousseau	22h45 Atomes crochus	
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		RDI économie	Le National	Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Un amour de zoo		Entrer l'accusé / Lassana Coulibaly, le violeur aux chaussettes				Berlin 56'		Journal/ C à dire
CANAL D	Enchères	Enchères	Enchères	Enchères	Enchères	Enchères	Un tueur si proche		60 jours en prison		Docu-D
CANAL VIE	Mini-maisons sur mesure		La vie avec des quintuplées		Enfants sous surveillance		Le Club Mel / Bianca Gervais		Jo Frost / Sharon Carr		Mères à boutte
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	F1 Magazine	L'antichambre (D)		LNH Hockey / Sénateurs d'Ottawa c. Blackhawks de Chicago - Pré-saison (D)					Sports 30
HISTORIA	Taverne / Bienvenue aux dames		Hors route: défi extrême		Zodiaque / Le code déchiffré		JFK déclassifié		FantomWorks		FantomWorks
ICI ARTV	17h30 Dorrit	La petite Dorrit		Mr Bean	Esprit critique		Anne		Anne		1ER AMOUR
EXPLORA	Animal Fight Club / Mort subite		Galápagos		Planète: Attention danger		Héros de l'espace / Saturn V		Big History	Les génies de Stephen Hawking	
Z	Les pires chauffards canadiens		Seuls et tout nu		Les Brown / Lutter ou s'envoler		Maripier!	Comédie	Dans l'net	South Park	Cinéma
SAVOIR	36.9°	DeGarde	Nomade mers	Routes science	Capsule	Mémoires	Dactylo	Découvertes	The Migrant	Semaine Verte	Forêt/ Idées
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S.!/ Top!	Flip	Nous autres?	Champlain	Champlain	DEAD MAN (1996) avec Johnny Depp, Gabriel Byrne.				Musique
Planète	Sempé, dessinateur d'humour		L'increvable Combi VW		Films perdus de SGM		Bunkers Churchill		Les singes du Japon		Abysses
CBC	CBCNews	Politics	Investigator	Coronation St.	Dragons' Den		The Detectives		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Big Bang	Young Sheldon	Law & Order: Special Victims Unit				CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	The Good Place		Chicago Med		S.W.A.T. / Shaky Town		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Grey's Anatomy		Grey's Anatomy		How to Get Away With Murder		News
CBS	Channel 3 News at Six		Evening News	Ent. Tonight	The Big Bang	Young Sheldon	Mom	Murphy Brown	S.W.A.T. / Shaky Town		Ch. 3 News
PBS (33)	PBS NewsHour		All of Me			Doo Wop Generations (My Music)					Amanpour & C
UNIS	Echappe	Cochon dingue	Filles de moto	Louis la faune	Chars	A plein gaz	Guides d'aventures		Un vrai selfie	File d'attente	Meilleur ami
HBO	17h05 The Zen Diaries of Garry Shandling			Vice News	Last Week	VICE	Girls	Girls	Girls	22h45 Girls	23h15 Deuce
TVA Sports	Le TVA sports	L'Impact	LMB Baseball / Astros de Houston c. Orioles de Baltimore (D)						Dave Morissette en direct		Le TVA sports

VENDREDI

09/28	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		Au suivant		ICI on chante / Olivier Dion		Galas ComédiHa! 2015		Le Téléjournal		Cinéma
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Ça finit bien la semaine		Du talent à revendre		La liste noire / Greyson Blaise		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Encore plus	L'heure est grave		Curieux Bégin		Deux hommes en or		Like-moi!	Belle et Bum	
V	Souper parfait	Souper parfait	L'arbitre		Huissiers	Huissiers	Tous contre le crime		Les disciples		Atomes
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		RDI économie	Le National	Le National
TV5	17h50Champion	Journal FR	Irresponsable	Les routes de l'impossible		Les flots / Tunisie - Sud		Chacun son île		Champions	Journal/ C à dire
CANAL D	Situation	Douanes	Amour fatal		JonBenét Ramsey		Un tueur si proche		60 jours en prison		Scènes crime
CANAL VIE	Naissances	Dog Tales	On se marie	Ça change pas	Tous pour un chalet!		On efface et on recommence		Ouvrez, jamais	Dog Tales	Naissances
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	Golf - Coupe Ryder						L'antichambre (D)		Sports 30
HISTORIA	Zodiaque / Le code déchiffré		Dundee	Dundee	Les montagnards		Alaska: haute tension / L'ours		Mississippi	Mississippi	Béliveau
ICI ARTV	Moi et l'autre	Mr Bean	Dre Grey, leçons d'anatomie		Pour emporter		C'est juste de la TV		Les Morissette en spectacle		Sherlock
EXPLORA	Curiosités	Recyclage	Planète techno	Pharmachien	Héros de l'espace / Saturn V		YouTube Revolution		Sexplora	Stupidité	Stupidité
Z	Les pires chauffards canadiens		Rapide et mill	Remorquage	Américars: Rapides et musclés		Top Gear / Le défi du labyrinthe		Porn	South Park	Comédie
SAVOIR	Voir autrement	18h50 L'ONU	Apostrophes		20h15 Savoir	Secrets	Electron/ Thèse	Encore plus	Santé!	MTL innovante	Nomade mers
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S.!/ Top!	Club cinq	Métiers/ Top!	Champlain	Champlain	DES HOMMES ET DES DIEUX (2010) Lambert Wilson.				Tambours
Planète	Invasions animales		Au royaume des abysses		ADN: L'humanité sur mesure		A la recherche de la vérité		Sous le radar		Fermiers futur
CBC	CBCNews	Politics	Still Standing	Coronation St.	marketplace	In the Making	CBC Docs POV / Prison Pump		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	Criminal Mind / Full-Tilt Boogie		How to Get Away With Murder		Blue Bloods / Aasif Mandvi		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	MacGyver		Hawaii Five-0 / Ka'owili'i		Chicago Fire		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Truth and Lies / Jonestown, Paradise Lost				20/20		News
CBS	Channel 3 News at Six		Evening News	Ent. Tonight	MacGyver		Hawaii Five-0 / Ka'owili'i		Blue Bloods / Aasif Mandvi		Ch. 3 News
PBS (33)	PBS NewsHour		News	Vermont Week	Wash. Week	Breaking Big	Art in the Twenty-First Century		The Hispanic Heritage Awards		Amanpour & C
UNIS	Bizarroscope	Devenir adulte	Degrassi	Degrassi	Radio enfer	Radio enfer	Le Loup-garou	Le Loup-garou	D'un rire à l'autre		Chars
HBO	Cinéma	18h50 State of Play		19h45 ARTHUR MILLER: WRITER (2017) Arthur Miller.				Animals.	Real Time With Bill Maher		Outcast
TVA Sports	Le TVA sports		LMB Baseball / Blue Jays de Toronto c. Rays de Tampa Bay (D)						Dave Morissette en direct		Le TVA sports

VIVRE

L'île de Kyushu, effervescente et volcanique

Découvrir le Sud du Japon, hors des entiers battus

Au sud de l'archipel nippon, une île à l'image de son sol volcanique : effervescente de par son histoire riche, sa nature féerique et son urbanité décomplexée.

MARIE-LISE ROUSSEAU
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Les touristes sont moins nombreux à se rendre jusqu'à Kyushu, tout au sud de l'archipel japonais. Pourtant, à elle seule, cette île combine tous les attraits d'une visite en sol nippon : une grande ville trépidante, une leçon d'histoire inoubliable et une nature volcanique sans pareil. Le tout en marge des circuits classiques, procurant la douce impression d'être suspendu hors du temps. Cap sur Fukuoka, Nagasaki et le parc national d'Unzen.

Fukuoka

Avec sa scène musicale foisonnante, ses espaces verts (qui manquent cruellement aux autres grandes villes japonaises) et son bord de mer sans fin, Fukuoka n'a rien à envier aux autres métropoles du pays. Ici, les édifices sont nettement moins hauts que dans les lointaines Tokyo et Osaka. Bref, on respire. Est-ce ce qui confère à la ville son ambiance chaleureuse et décontractée, qui donne envie d'y rester bien plus que pour de simples vacances ?

Car on ne vient pas à Fukuoka pour photographier l'arche célèbre d'un temple ou un château emblématique. Les attractions touristiques sont peu nombreuses ; le bonheur se trouve ici en s'immergeant dans le quotidien des locaux.

On ne vient pas à Fukuoka pour photographier l'arche célèbre d'un temple ou un château emblématique. Les attractions sont peu nombreuses ; le bonheur se trouve ici en s'immergeant dans le quotidien des locaux.

On commence en flânant quelques heures au parc Maizuru. Dans ce poumon de la ville, les ruines des fortifications du château de Fukuoka offrent une vue imprenable sur les environs. Lors de notre passage en avril, un parcours d'œuvres contemporaines jalonnait l'espace vert, comprenant notamment une réalisation de la célèbre artiste nippone Yayoi Kusama.

Par beau temps, une petite excursion sur l'île de Nokonoshima s'impose. Dix minutes de traversier, et comme par magie, nous voilà en pleine campagne. Les grandioses aménagements floraux du splendide parc de l'île reflètent on ne peut mieux le goût des belles choses et le souci du détail typiquement japonais. S'y rendre à vélo (en location pour 12 $ la journée) en faisant le tour de l'île procure de magnifiques vues sur le centre-ville de Fukuoka, la mer de Genkai, les forêts de bambous et les champs d'orangers. Prenez garde : la montée n'offre aucun répit !



Par beau temps, une petite excursion sur l'île de Nokonoshima s'impose. Dix minutes de traversier, et comme par magie, nous voilà en pleine campagne.
PHOTOS MARIE-LISE ROUSSEAU

De retour en ville, la plage qui borde la tour de Fukuoka est l'endroit tout indiqué pour s'adonner au farniente. À deux pas se trouve le stade de l'adulée équipe locale de baseball, les SoftBank Hawks, où l'on ne retrouve rien de moins qu'un sanctuaire invitant ses fans à prier pour leur victoire.

La nuit tombée, Fukuoka se galvanise. C'est l'heure de descendre une (ou des) bière(s) en dévorant quelques *yakitori* (brochettes de viande), le tout tassé sur votre voisin dans un des nombreux *yatai* (minuscules comptoirs alimentaires, emblèmes de la ville) disposés le long du canal Naka-Gawa.

À moins que vous préfériez engloutir le meilleur ramen au pays — à notre humble avis — le hakata-ramen, aux côtés des membres d'un groupe punk faisant le plein d'énergie avant de monter sur une des nombreuses scènes des petites salles de spectacle qui bordent la rue Oyafuko ?

Nagasaki

Ce nom évoque à lui seul le terrible drame qui a frappé la ville de plein fouet le 9 août 1945, lorsque la bombe atomique y a tué 75 000 personnes.

Contrairement à Hiroshima, rasée la première par la même tragédie meurtrière, il règne à Nagasaki un calme apaisant. L'ambiance invite à se laisser imprégner par l'histoire avec un grand H, sans distraction, à son rythme. Les artéfacts présentés au Musée de la bombe atomique, accompagnés du récit de ceux à qui ils ont appartenu, sont particulièrement touchants. Impossible également de rester de glace devant l'épicentre de la bombe, situé au cœur d'un paisible parc. Idem face à l'immense et imposante *Statue de la paix*, composée de 10 tonnes de bronze, au puissant symbolisme.

Parce que le passé de Nagasaki est tellement riche, il serait dommage de ne pas s'attarder aux autres pages d'histoire de cette charmante petite ville. Ainsi, on reste bouche bée en apprenant que Nagasaki a été la seule porte d'entrée du commerce international pendant les deux siècles





À pied depuis le village, on avance entre émerveillement et fascination sur la promenade du Unzen Jigoku (en français, « l'enfer d'Unzen »), autour de laquelle d'immenses colonnes de fumée s'échappent des nombreux geysers.

d'isolationnisme du Japon sous la dynastie Tokugawa. On le découvre à Dejima, petite île en plein centre de la ville, seul endroit où des étrangers (exclusivement néerlandais) étaient tolérés, sous étroite surveillance bien sûr. La reconstitution historique des lieux est éclairante.

Tout aussi saisissante : la forte présence chrétienne qui se fait toujours sentir dans la ville, des siècles après l'arrivée de missionnaires portugais. Des fidèles y ont érigé la plus grande cathédrale d'Asie à la fin du XIX[e] siècle. Tragiquement, comme tant d'autres sites, elle a été détruite par la bombe.

Pour les moins férus d'histoire, sachez que Nagasaki vaut tout de même le détour, ne serait-ce que pour ses tramways rétro, ses vieux ponts de pierre et ses petites allées bordées de délicieux *izakaya* (pubs japonais).

Parc national d'Unzen

Un séjour au Japon n'est pas complet sans avoir passé au moins une nuitée dans un *ryokan*, hébergement traditionnel qui inclut de copieux (c'est un euphémisme !) services pour le déjeuner et le souper. Le parc national d'Unzen offre un cadre idyllique pour profiter pleinement de cette expérience, avec ses *onsens* (bains thermaux traditionnels) réputés parmi les meilleurs au pays grâce à leur forte teneur en soufre, gracieuseté du volcan voisin.

C'est d'ailleurs la forte odeur de soufre qui marque l'arrivée à Unzen. Bonne nouvelle : on s'y habitue rapidement. Autre surprise en avril, les flocons de neige fondante tombant sur les cerisiers en fleurs ; c'est que le cœur du parc national est situé à 700 mètres d'altitude. À pied depuis le village, on avance entre émerveillement et fascination sur la promenade du *Unzen Jigoku* (en français, « l'enfer d'Unzen »), tout autour de laquelle d'immenses colonnes de fumée s'échappent des nombreux geysers. L'expérience est tout simplement surréelle !

Les amateurs de randonnées seront comblés par les sentiers enneigés, par moments périlleux, du mont Unzen. La vue saisissante sur le fumant mont Heisei Shinzan, volcan formé dans les années 1990 lors de l'éruption du mont Fugen-dake, récompense amplement les efforts déployés pour la montée. Avertissement : aucune photo ne rend justice à l'immensité du paysage.

Après une journée de dure randonnée, rien ne vaut une saucette dans un des nombreux *onsens* du secteur. Selon la tradition, on se trempe flambant nus dans ces bains thermaux, séparés par sexe. C'est le moment de laisser sa pudeur au vestiaire pour profiter pleinement de la détente.

Renseignements pratiques

S'y rendre

On parcourt les quelque 1000 kilomètres qui séparent Fukuoka de Tokyo en six heures de Shinkansen (train ultrarapide) au coût de 272 $. La Japan Rail Pass, qui permet d'effectuer un nombre illimité de déplacements en train à prix fixe, sera votre meilleure amie si vous comptez faire quelques arrêts dans l'archipel.

Y dormir

L'hébergement en auberge ou en appartement s'avère plus abordable à Kyushu que dans les régions plus touristiques de Tokyo ou de Kyoto. On s'en sort pour une trentaine de dollars pour une nuit en dortoir, ou en bas de 100 $ dans un petit studio. Au coût minimal de 200 $, la nuitée en *ryokan* fait un peu plus mal au portefeuille, mais elle inclut deux fabuleux repas traditionnels en plus de l'accès aux *onsens*.



Un pèlerinage zen sur les chemins de l'Abbaye

Découvrir les paysages de l'Estrie, un pas à la fois

Le Circuit de l'Abbaye, un tout nouveau pèlerinage de 152 km dans les Cantons-de-l'Est, est l'occasion de redécouvrir, au rythme de la marche, la beauté saisissante de nos campagnes.

NATHALIE SCHNEIDER
COLLABORATRICE LE DEVOIR

J'ai quitté l'Abbaye de Saint-Benoit-du-Lac, et ma petite chambre monacale, à la fraîche. Sept heures trente du matin sonnaient au carillon alors que j'entamais une marche de cinq jours consécutifs à travers la région de Memphrémagog : Magog, Orford, Eastman, Bolton…

Un vrai circuit de guide agrotouristique qui fleure bon la campagne. J'ai tenu à suivre l'itinéraire dans une solitude de pèlerin (mon côté misanthrope), mais avec la promesse de rencontres à chaque étape (mon côté social), une fois la journée de marche achevée. Le contenu de mon sac à dos est réduit au minimum, à peine 15 livres de strict nécessaire ; en cet été caniculaire, même les vêtements de pluie sont de trop. J'ai un bâton dans chaque main, de bonnes bottes solides et imperméabilisées aux pieds, une casquette pour me protéger du soleil. Je peux partir.

Débuter un pèlerinage, c'est toujours eu peu intimidant. On se sent en transit. Entre deux états : l'un qu'on quitte, l'autre qu'on adopte. Cette transition exige un peu de temps. Durant les premières heures, je sens une exaltation à voir, de part et d'autre du rang, les ballots sur les champs ondoyants, quelques oies stationnées dans un pré, une ou deux fermes désertées. Sinon quelques vaches, pas âme qui vive dans le comté d'Austin, l'un des bastions loyalistes de la région de Memphrémagog, entre lacs et montagnes.

À chaque intersection, je scrute les pancartes pour dénicher la petite balise bleue qui guidera mes pas dans la bonne direction. Avec 25 km affichés sur ma feuille de route du jour, pas question de risquer l'égarement.

À mettre ainsi un pas après l'autre durant quelques heures, on se fond peu à peu dans le décor. Et on n'a guère le choix que de tout voir : chaque feuillu qui dresse ses branches sur le bas-côté, chaque rocher obstruant le chemin, chaque habitation devant laquelle on ne fait que passer. Mieux, on fait partie du décor. On devient petite bille roulant sur une carte d'état-major.

À mettre un pas devant l'autre pendant quelques heures, on se fond peu à peu dans le décor. Et on n'a guère le choix que de tout voir. Mieux, on fait partie du décor.
PHOTOS NATHALIE SCHNEIDER





Et, chemin faisant, il arrive toujours un moment où l'on sent qu'on a franchi un seuil : un beau matin, le rythme des pas a gagné en souplesse, le synchronisme des bâtons de marche devient fluide, le sac à dos ne pèse plus sur ses épaules. Il y a même un petit air de musique qui filtre entre ses deux oreilles. On ne marche plus ; on vole.

Pour moi, ça survient le troisième jour, entre Eastman et Saint-Étienne-de-Bolton. Sur le superbe chemin des Diligences, qui mène à Stuckely Sud, je multiplie les haltes pour prendre des photos de champs de luzerne et de blé doré. Je suis en phase. Au premier dépanneur croisé sur mon chemin, je ne manque pas de m'arrêter, d'abord pour le principe, et parce qu'il faut bien me procurer de l'eau fraîche que j'avale d'un trait, car, sous ce soleil de midi, il fait une chaleur écrasante.

Dans les gîtes touristiques ou les auberges, on aime bien les pèlerins ; on les reconnaît, dès leur arrivée, à leur accoutrement brouillon et à leurs joues rougies par le soleil et l'effort

Chaque jour, les prémisses d'ampoule surviennent généralement en début d'après-midi, après plusieurs heures à aligner le pas, un pied après l'autre, dans une sorte d'entêtement. Tout marcheur au long cours sait combien il est impérieux de traiter ses pieds sans tarder en appliquant une crème anti-frottement et un ou deux pansements préventifs.

Dans ces moments-là, une halte ombragée entonne le chant des sirènes. Je ne pense plus qu'à ça : encore quelques dizaines de mètres et je m'arrête ; ôter mes bottes, mes bas, laisser respirer mes pieds, sentir la brise me chatouiller les orteils… M'écraser sur le gazon, croquer dans un fruit juteux. Le mont Orford devant moi, rien que pour moi.

Entre deux sections champêtres, le circuit invite parfois à emprunter une route passante, comme la 112 Ouest vers Eastman, qu'on prend prudemment en sens inverse de la circulation automobile. Parce que ça roule pas mal vite, une auto ; mieux vaut la voir arriver…

Sur le coup, ces sections-là ne sont pas les plus appréciées. Mais en y réfléchissant bien, marcher le long du défilé incessant des voitures et de leurs occupants interloqués donne la pleine mesure de sa propre lenteur. Et renvoie à l'essentiel : on est ancré dans l'espace et le temps au centre d'un chaos incessant.

Fermer la boucle

Chaque après-midi, l'arrivée à l'étape du jour est vécue comme un soulagement, comme une petite victoire personnelle. C'est la promesse d'une douche, d'un repas chaud, d'un lit douillet. Et d'un accueil où la chaleur côtoie un peu la curiosité.

Dans les gîtes touristiques ou les auberges, on aime bien les pèlerins ; on les reconnaît, dès leur arrivée, à leur accoutrement brouillon et à leurs joues rougies par le soleil et l'effort. Et, le lendemain, on repart en pleine forme, ragaillardi par huit heures de sommeil sans rêves.

Le cinquième jour, depuis Bolton Est, je traîne les pas pour ne pas arriver trop vite à Austin, mon point de départ et d'arrivée. Ça tombe bien : le chemin Park est un sentier patrimonial bordé de vieilles granges et de panneaux d'interprétation.

À Austin, je marque un arrêt sur le banc posté près de la vieille église. Si la pèlerine que je suis croit bien en quelque chose, après ces cinq jours à arpenter la vallée de la Missisquoi Nord, c'est aux vertus de la marche. C'est comme un temps d'arrêt dans un monde qui va trop vite.

Le Circuit de l'Abbaye

« Si ce tout nouveau pèlerinage a vu le jour dans les Cantons-de-l'Est, c'est surtout pour mettre en valeur le secteur ouest du lac Memphrémagog et ses villages patrimoniaux, explique Lisette Maillé, mairesse d'Austin et présidente d'Action Memphré Ouest. Les cantons de Magog et de Potton se sont greffés à cet itinéraire qui emprunte les chemins historiques. » Le circuit complet prend sept jours (ou cinq, en version raccourcie). Il est balisé, sur chemins de campagne, et plusieurs hébergements sont accessibles à chaque étape, sans rallonge d'itinéraire, dont : le Spa Eastman et le Spa Estrimont (pour un massage réparateur), et le B & B La belle Stéphanoise pour un accueil sans fausse note. Participation : 40 $. Renseignements, carte et recommandations : *circuitdelabbaye.com*



L'engouement pour les bières du Vermont est tel que les retombées économiques y dépassent désormais celles du sirop d'érable et du ski alpin !
ALLISON VAN RASSEL

Sur la route des bières artisanales du Vermont

L'industrie est devenue le premier attrait touristique de l'État

ALLISON VAN RASSEL
AU VERMONT
COLLABORATRICE LE DEVOIR

L'industrie brassicole du Vermont est en plein essor. Les amateurs viennent de partout pour goûter aux bières artisanales, notamment celles difficiles à trouver à l'extérieur de la région en raison de leur distribution très limitée.

Les bières brassées dans le Green Mountain State se distinguent surtout par ses ales sauvages et son IPA (India Pale Ale) aux saveurs de fruits tropicaux. Et celle qui fait le plus saliver ces temps-ci est sans contredit la fameuse North East Indian Pale Ale (NEIPA), une version de l'IPA créée au Vermont.

L'engouement pour les bières du Vermont est tel que les retombées économiques y dépassent désormais celles du sirop d'érable (320 millions de dollars) et du ski alpin (300 millions) !

« La bière artisanale au Vermont a généré à elle seule 378,2 millions de dollars, dont 126,7 millions directement liés au tourisme », précise Melissa Corbin, directrice du Vermont Brewer's Association, qui regroupe 54 des 56 brasseries artisanales de l'État. Mme Corbin est fière de dire qu'avec ses 600 000 habitants, le Vermont compte le plus grand nombre de brasseries par tranche de 100 000 habitants (11,7), suivi par le Maine (7,7) et l'Oregon (7,4).

La NEIPA, joyau local

« Le Vermont est une destination brassicole non pas parce que le choix est grand, mais pour la qualité des bières brassées, renchérit-elle. Puis, il y a une masse de gens qui veulent goûter à la NEIPA. C'est un style de bière qui n'est pas ou très peu distribué hors de l'État, car elle ne reste pas stable très longtemps. Elle est meilleure fraîche. »

Le secret derrière le goût de cette bière repose sur trois facteurs : son apparence non filtrée, son goût fruité et sa levure Conan, maîtresse de la NEIPA. Elle dicte notamment l'apparence brumeuse de la bière, car ses particules demeurent en suspension, laissant derrière elles des arômes de fruits tropicaux comme la mangue et l'ananas. Adulée, la Conan est de plus en plus intégrée dans le brassage de bières dorées, blondes et allemandes de style altbier.

Concierge brassicole

Pour répondre à la demande des amateurs de bières à la recherche de sensations fortes, l'industrie touristique du Vermont se démène pour proposer des activités. À ce chapitre, un joueur sort du lot : Hotel Vermont à Burlington. Afin de répondre à la demande croissante des touristes assoiffés de découvertes, l'hôtelier a créé le poste de *beer concierge*, dont le rôle consiste à diriger les clients de l'hôtel vers les entreprises et les produits brassicoles locaux les plus recherchés.

Matt Canning, passionné de la bière artisanale et superviseur des opérations de l'hôtel, occupe ce poste. « Depuis cinq ans, la même question revient encore et encore, raconte-t-il. Où puis-je me procurer la bière Heady Topper ? Mon employeur a donc décidé de reconnaître ce type de tourisme et d'offrir un service qui permet d'accéder facilement aux produits les plus recherchés. »

Pour répondre aux demandes des clients, Matt entretient une relation privilégiée avec les artisans brassicoles du Vermont. « La plupart sont des amis, avoue-t-il. Ce sont tous des artisans pour qui j'ai énormément de respect. » Le forfait *Summer Beer Exploration* a été créé sur mesure pour les aficionados qui sont accueillis avec deux cannettes de Heady Topper sur glace.

Après avoir vécu au Colorado et en Californie, ce natif de Burlington est retourné au bercail pour vivre de cette passion, héritée de son père. Son paternel a créé en 1992 ce qui est devenu le plus gros festival de bière artisanale de la côte est américaine, le Vermont Brewers Festival. L'événement est si populaire qu'on ne peut se procurer des billets que par loterie.

Le début de tout

Matt plonge sa clientèle au cœur de l'histoire de la NEIPA, dont la première version a été brassée par Greg Noonan, pionnier de l'ère du brassage moderne et cofondateur de l'une des premières brasseries à voir le jour en Nouvelle-Angleterre, le Vermont Pub & Brewery de Burlington. C'est à cet endroit que la levure Conan aurait été inoculée à partir de particules retrouvées naturellement dans l'air.

Au cours des années 1990, Greg Noonan a transmis son savoir-faire à John Kimmich qui, à la suite du décès de Noonan en 2009, a fondé la brasserie The Alchemist à Waterbury. Kimmich a ensuite perfectionné la recette qui a donné naissance à la Heady Topper. Voilà pour l'histoire.

Deux pionniers

Shaun Hill et John Kimmich, tous deux crédités pour avoir défini ce que plusieurs considèrent comme un tout nouveau style de bière, la North East India Pale Ale, sont les deux premiers brasseurs à l'origine de l'effervescence brassicole dont jouit le Vermont. D'autres considèrent la recette de la NEIPA comme une déclinaison purement américaine de la IPA, un style originaire de l'Angleterre.

Classée comme la meilleure bière au monde par le site de notation RateBeer, la Heady Topper est sans l'ombre d'un doute la NEIPA la plus prisée du Vermont. Brassée par John Kimmich et son équipe à Stowe, la production et la distribution de la Heady Topper sont très limitées. Au sommet de sa gloire en 2015, de nombreuses frustrations liées à l'accessibilité ont même poussé des consommateurs à mettre en place un système d'échange sur le marché noir.

Depuis l'ouverture de la nouvelle usine de production à Stowe en juin 2016, la production de Heady Topper a explosé, passant d'une vingtaine de barils par an à 9000. Le nombre de points de vente a aussi quintuplé, mais aucun n'est situé à plus de 50 kilomètres de l'usine. L'entreprise est soucieuse de la fraîcheur et de la stabilité de son produit.

« Meilleure brasserie au monde »

Puis a suivi l'interprétation du style NEIPA par Shaun Hill, brasseur et propriétaire de la Hill Farmstead Brewery, installée dans un rang isolé du village de Greensboro dans le nord-est du Vermont. Là-bas, on compte plus de vaches que d'humains et l'accès au réseau cellulaire est inexistant. Pour l'entreprise, l'approvisionnement en électricité, tout comme la gestion des matières résiduelles est un réel défi.

Malgré ces obstacles et la distance qui la sépare des autoroutes et des grands centres urbains, Hill Farmstead Brewery attire grâce à sa bière chaque jour plusieurs milliers de clients, dans un site paradisiaque.

Dans les champs poussent l'orge, le blé et l'unique levure Conan. La proximité de ces ingrédients de base, utilisés lors du brassage, explique l'emplacement de la brasserie, fondée sur les terres des ancêtres de Shaun. L'eau de puits utilisée pour produire les bières de Hill Farmstead en fait l'une des plus raffinées et les plus respectées au monde avec ses 22 bières médaillées, dont huit d'or.

En 2013, après seulement trois ans d'activité, Hill Farmstead Brewery fut couronnée « Meilleure brasserie au monde » par les sites de notation de bières RateBeer et Beer Advocate. Un titre qui a valu à l'entreprise l'attention de la planète brassicole et en a fait une destination prisée des amateurs de houblon.

Très peu de commerces peuvent se vanter d'offrir les bières de Hill Farmstead, dont la distribution est limitée et les exclusivités réservées à la ferme. Mais à 200 kilomètres au sud de Greensboro, le restaurant Juniper du Hotel Vermont affiche fièrement les bières de Shaun Hill à son menu. Le résultat d'une relation d'affaires et d'une amitié qui fait la fierté du concierge brassicole Matt Canning.

« Le Vermont n'est pas devenu l'une des destinations de bière les plus respectées au monde du jour au lendemain, défend Matt Canning. Il a fallu des pionniers et une nouvelle génération d'innovateurs pour en être là où nous en sommes. Il a fallu expliquer longuement afin que les consommateurs comprennent que l'objectif final n'est pas le résultat économique, mais le respect d'un processus qui importe tout autant que la qualité du produit. » Et les curieux répondent à l'appel.

Renseignements pratiques

Zero Gravity
Deux adresses : le brewpub à l'intérieur du restaurant American Flatbread de la rue St. Paul à Burlington pour plonger au cœur des inspirations brassicoles du moment où ingrédients locaux et indigènes se côtoient. Puis, l'usine de production sur Pine Street au cœur du quartier des arts, le secteur le plus en vogue de la ville. Dans un immeuble industriel beaucoup moins chaleureux que celui du centre-ville, vous trouverez un salon de dégustation et une boutique où la majorité des bières de Zero Gravity sont disponibles en cannettes et vendues uniquement en paquets de quatre. Considérez la rafraîchissante Green State Lager qui, selon moi, est une des meilleures pilsner brassées en Amérique du Nord.

Foam Brewers et House of Fermentology
Il n'y a pas juste la qualité des bières issues d'une production artisanale qui attire les curieux vers Foam Brewers. L'immense stationnement gratuit et la terrasse avec vue partielle sur le lac Champlain aussi ! Installé dans une scierie reconstituée du XIXe siècle, Foam Brewers met l'accent sur la qualité et le contrôle absolu de tout ce qui est brassé sur place. Résultat, la majorité des bières sont offertes en quantité limitée ou sont disponibles seulement pour consommation sur place. Vous trouverez aussi chez Foam Brewers les succulentes bières issues de longues fermentations en barrique de l'entreprise House of Fermentology. Amateurs d'acidité, la Pink Dot vaut le détour : une ale sauvage vieillie sur framboise, gingembre et zestes de citron.

Craft Beer Cellar et Fable Farm Fermentory
Passionné de bières et d'autres produits fermentés, Victor Osinaga tient le Craft Beer Cellar de Waterbury sur Elm Street. Cette petite boutique au plancher qui craque est un incontournable pour découvrir l'immense sélection de bières brassées au Vermont et aux alentours. On y trouve même quelques bières québécoises ! Amateurs de cidres fermiers, ne partez pas sans une bouteille d'Emanation de Fable Farm Fermentory. Ce cidre pétillant naturel, élaboré tel un vin de pomme, met en valeur l'immense beauté de la flore microbienne sauvage du village de Barnard, ainsi qu'un savoir-faire ancestral où le temps est l'unique maître d'œuvre.

Prohibition Pig : The Brewery
La microbrasserie du fameux restaurant Prohibition Pig se situe de l'autre côté de la même rue que celle du Craft Beer Cellar. La philosophie de l'endroit : une cuisine simple et savoureuse où tout est fait maison pour mettre en valeur des produits les plus frais possible, dans l'assiette comme dans le verre. Prenez place sur la terrasse et accompagnez une pinte de Fluffy Clouds, une pale ale non filtrée et bien houblonnée, d'une assiette de tacos de porc fumé maison. N'oubliez surtout pas de demander le plateau de sauces piquantes !

LA RECETTE DE LA CHEF KIMBERLEY LALLOUZ

Smoothies de fin d'été

4 portions de 1 tasse chacune

La saison estivale se termine sous peu… Voici deux *smoothies* pour aider à combattre la grippe !

Ingrédients

La vie en vert
1 1/3 tasse de pommes vertes, avec la peau, nettoyées
2/3 tasse de concombres, sans la peau
1 poignée de chou frisé (*kale*), dinosaure ou autre
2 3/4 tasses d'ananas congelés
4 feuilles de menthe
1 tasse de jus d'ananas

Coco-mangue
½ cuillerée à soupe de gingembre frais, haché
1 tasse de mangues congelées
2/3 tasse de bleuets congelés
1 1/3 tasse de pêches congelées
2/3 tasse lait de noix de coco
1 1/3 tasse jus de mangue

Préparation
Déposer tous les ingrédients du *smoothie* dans le contenant du mélangeur, mélanger jusqu'à l'obtention d'une texture onctueuse. C'est tout !



KIMBERLEY LALLOUZ

BON VOYAGE

Croisière et séjour de rêve
POLYNÉSIE FRANÇAISE & ÎLES COOK

ÉLUE
Meilleure agence spécialisée au Québec



À bord du luxueux Paul Gauguin, accompagné par Diane Verville-Caron

Du 11 au 30 novembre 2018
20 JOURS DE DÉPAYSEMENT TOTAL !
Découvrez la Polynésie Française et les îles Cook d'une façon sublime avec le navire Paul Gauguin.
Petit groupe de 20 voyageurs !

VOYAGE Louise Drouin

POUR LES DÉTAILS ET PRIX DE CE PROGRAMME:
www.louisedrouin.com 1 888 475-9992

Fins de semaine DE DÉCOUVERTES

NIAGARA, *nature et viniculture*
*3 jours, à partir de 321 $**

BOSTON, *charme et démesure*
*3 ou 4 jours, à partir de 265 $**

CHICAGO, *arts et science*
*6 jours, à partir de 589 $**

PHILADELPHIE, *histoire et avant-garde*
*4 jours, à partir de 389 $**

NEW YORK, *urbanité et magie*
*3 ou 4 jours, départs tous les vendredis, à partir de 205 $**

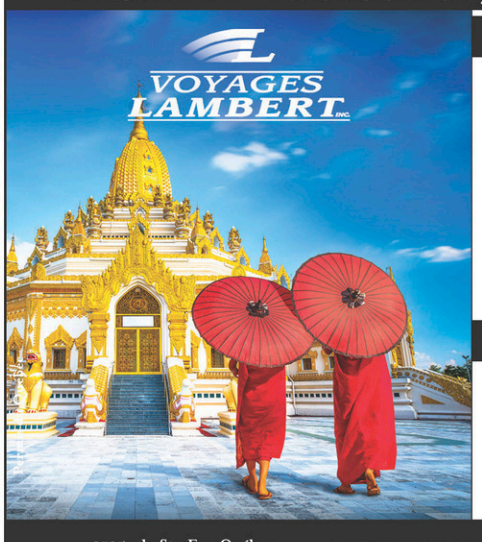
Inclus : autocar grand tourisme, hôtels 3,5 étoiles (ou plus), petits déjeuners, guides accompagnateurs francophones et circuits captivants.

VACANCES Beltour vous amène ailleurs.

514 336-0033 ou 1 866 235-8687 | beltour.ca

* Par personne. Chambre d'hôtel en occupation quadruple. Toutes taxes incluses. Fonds d'indemnisation des clients des agents de voyage FICAV de 1 $ par tranche de 1000 $ en sus. Prix valide pour tous les départs en 2018. Permis du Québec (702378).

PRÉSENTATIONS DE NOS CIRCUITS
À MONTRÉAL LIEU : AUBERGE UNIVERSEL - 5000, RUE SHERBROOKE EST ENTRÉE LIBRE



DIMANCHE 30 SEPTEMBRE 2018
10h30 SICILE & ITALIE DU SUD — *Du 14 avril au 4 mai 2019*
10h30 MYANMAR & LAOS — *Du 11 janvier au 1 février 2019*
12h00 CHYPRE & MALTE — *Du 5 au 21 mai 2019*
12h00 JAPON — *Départs : 2 & 7 avril 2019*
13h45 ROUMANIE & BULGARIE — *Du 11 mai au 2 juin 2019*

JEUDI 4 OCTOBRE 2018
15h30 INDE DU NORD & BOMBAY — *Du 10 février au 4 mars 2019*
18h45 ÉNIGMATIQUES ROYAUMES HIMALAYENS — *Départs : 5 avril & 1er mai 2019*
20h00 GRAND TOUR DE L'INDE — *Du 11 janvier au 8 février 2019*

2105, ch. Ste-Foy, Québec
1.800.667.8042
voyages-lambert.com

POUR ANNONCER DANS CE REGROUPEMENT, COMMUNIQUEZ AVEC
LE DÉPARTEMENT DE PUBLICITÉ AU 514 985-3399 / publicite@ledevoir.com



Vins du Québec : des pas de géant en moins de 20 ans ! (1)

BILLET
JEAN AUBRY
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Nous sommes au tout début des années 1980 et déjà, dès l'aube, par une journée qui s'annonce glaciale, une file d'irréductibles se masse devant la Maison des vins dans l'espoir de pouvoir mettre la main sur une bouteille de Tignanello et autre Sassicaia. Le 31 août 2018 à midi pile top chrono, une autre file d'irréductibles se masse, mais en ligne sur le Web cette fois, pour s'assurer de mettre la main sur deux flacons (pas plus !) des « Entêtés » 2017 du Domaine du Nival. Ouf !

Qu'est-ce qui a changé en moins de 40 ans au pays du Québec ? Si l'intérêt s'est nettement dissipé du côté des super toscans, il s'est par contre démultiplié pour les meilleures cuvées récoltées, vinifiées et mise en bouteille chez nous. Jacques Cartier ne se doutait pas alors, lorsqu'il longe les rives de l'isle de Bacchus où croît le *vitis riparia* que, près d'un demi-millénaire plus tard, les vignobles de Sainte-Pétronille et de la seigneurie de Liret célébreraient des vins issus d'hybrides américains dont les personnalités se situent pourtant à mille encablures des centaines de cultivars de *vitis vinifera* foisonnants au pays du célèbre explorateur.

Les vignobles cités plus haut font partie d'une poignée d'autres entités (71 pour être précis) s'échinant à produire, sur moins de 500 hectares (471 selon le Conseil des vins du Québec), une batterie originale de vins issus majoritairement d'hybrides (croisement entre deux espèces de vigne) dont l'originalité n'est égalée que par l'expertise assumée des vignerons à leur endroit. Résultat ? Une production inédite, mais surtout une qualité encore impensable il y a moins d'une décennie de cela !

Distincte, la société québécoise ?

La vigne est une métaphore dont il ne faudrait pas, chez nous, mésestimer le sens. Téméraire, elle brave ses hivers avec une résilience consommée pour renaître avec cette impatience d'une récolte à livrer, forçant dans son sillage le vigneron à user de mille trésors d'imagination pour la gratifier de demains souvent improbables.

Pourtant, elle résiste, persiste et signe, appuyée par ces mêmes artisans qui n'ont pas froid aux yeux mais ont beaucoup de cœur au ventre. Les visiter chez eux convainc non seulement qu'ils ont plus d'un tour dans leur sac, mais aussi une espèce de ferveur contagieuse à vous prouver que ça marche. Même, mais aussi et surtout avec… les hybrides.

Le mot est lancé : HYBRIDES ! Par saint Bacchus-du-Précieux-Sang, n'allez tout de même pas vous cacher derrière la grange en entendant le mot ! Si le terme est à la mode dans l'industrie automobile, pourquoi ne le serait-il pas au vignoble ? Même les geeks pure-laine-tricotés-serrés (ceux du 31 août 2018 à midi pile



top chrono) en sont dingues. Les opposer, en les traitant de roturiers, aux cépages dits « nobles » que sont les chardonnays, merlots et autres cabernets serait à mon sens diluer ce qui fait encore une fois l'exception québécoise. Par son adaptation au climat et aux terroirs locaux, le sang de ces hybrides monte dans les sarments de vigne comme la sève coule dans l'érable du même nom : des produits d'ici qui témoignent d'une réalité d'ici. Pour des vins d'ici.

Sur le terrain, bien que les « nobles » s'installent peu à peu avec parfois de jolis éclairs de génie, les frontenac noir, marquette, maréchal foch, seyval noir, petite perle et autres lucy kuhlmann en rouge, et vidal, frontenac blanc, st-croix, st-pépin et seyval blanc, pour ne nommer que les plus plantés, atteignent désormais des sommets qu'un travail acharné récompense, même s'il y a encore beaucoup à faire.

« C'est la mode qui vient vers nous et non nous, vignerons québécois, qui voulons faire des vins à la mode en raison de la grande fraîcheur de nos vins », me confiait récemment Martin Laroche du Domaine Le Grand St-Charles. Des acidités oui, souvent décapantes, qu'encore une fois des trésors d'imagination parviennent à maîtriser. L'utilisation, par exemple, de la levure désacidifiante 71B, le palissage en hauteur, l'éclaircissage ou l'assemblage judicieux avec d'autres cépages moins acides permettent de trouver les équilibres requis.

Et les résultats sont probants. Ce ne sont là que quelques astuces et techniques dont usent nos vignerons pour rendre plus crédible encore l'authenticité, mais surtout la singularité de nos hybrides. L'industrie est encore très jeune, mais l'avenir vaut bien plus qu'une promesse électorale. Au rythme où vont les choses, il ne faudra pas attendre 20 ans pour susciter un engouement hors frontières pour les vins d'ici. Hybrides ou pas.

guideaubry@gmail.com

Les hybrides québécois : des cépages adaptés de mieux en mieux compris et transformés par les vignerons d'ici.

JEAN AUBRY

La vigne est une métaphore dont il ne faudrait pas, chez nous, mésestimer le sens. Téméraire, elle brave ses hivers avec une résilience consommée pour renaître avec cette impatience d'une récolte à livrer.

LES VINS DE LA SEMAINE



Moins de 16 $

Elise 2017, Moulin de Gassac, Pays d'Hérault, France (15,75 $ – 602839)

Les merlots et syrahs qui se chauffent la couenne dans ce coin de pays de pierres et de broussailles proposent de boire bien sans toutefois se casser la tête. Le fruité mûr possède cette espèce de réverbération au palais qui l'anime et le tend, telle une pierre chaude rafraîchie sous l'impact d'une pluie subite. J'aime ! (5) ★★ 1/2



La surprise

Bel Echo by Clos Henri 2015, Pinot noir, Nouvelle-Zélande (26,95 $ – 13581326)

Fiché dans un sous-sol de graves (terroir : River Stones), le pinot noir issu de ce parcellaire démontre beaucoup de sérieux derrière l'apparente fragilité du cadre. Retenu mais profond sur le plan aromatique, le pinot s'affirme en massant sous le palais des tanins fruités d'une impeccable majesté. Belle bouteille à boire immédiatement, ou dans quelques années. (5+) © ★★★ 1/2



Le blanc

Dedicado 2016, Chardonnay, Finca Flichman, Argentine (23,35 $ – 13653158)

Si l'empreinte écologique du produit laisse à désirer en ce qui a trait au poids du flacon, il demeure que ce qui est à l'intérieur convainc par la grande lisibilité du propos. Les arômes de pomme et de pêche vanillée sont précis et charmeurs, alors que la bouche file avec fluidité et mobilité, soutenue par une finale nette et aérienne. (5) ★★★



Le rouge

Château de Carolle 2016, Graves, Bordeaux, France (19,95 $ – 11401547)

La première impression en est une de salinité, salinité qui place à l'avant-scène une structure tannique fine, mais tout de même bien cadrée. Le fruité suit, avec sa dominante où les cabernets s'imposent, sur une constitution moyenne mais fraîche, le tout évoquant le caractère fumé typique du terroir des Graves. Bavette grillée et ses frites ? (5) ★★★



Le bio

En vacances… à Gaillac 2016, La Cuisine de ma mère, Sud-Ouest, France (20,75 $ – 13349800)

Si Nicolas Grosbois excelle avec le cabernet franc chez lui à Chinon, il n'en demeure pas moins qu'il s'accommode avec un malin plaisir des syrahs, merlots, braucols et duras qui ici lui rendent la monnaie de sa pièce avec bonheur. Car l'homme sait les porter sans les dénaturer ni nuire à leur intégrité. C'est souple, friand, gourmand, de jolie sève. (5) ★★★

(5) à boire d'ici cinq ans
(5+) se conserve plus de cinq ans
(10+) se conserve dix ans ou plus
© devrait séjourner en carafe

LES APPLICATIONS DE LA SEMAINE

Efficacité et tomates

La technique de travail « Pomodoro », très populaire notamment parmi les étudiants aux deuxième et troisième cycles universitaires, a comme prémisse que des pauses fréquentes augmentent l'efficacité du travail. Elle repose sur un minutage assez précis : on détermine une tâche, on l'effectue pendant 25 minutes, puis on prend une pause de 5 minutes. Ensuite, retour sur ce qui a été fait, puis, nouvelle séance de 25 minutes. L'application Focus Keeper, dont le logo est une tomate — *pomodoro* signifie « tomate » en italien —, sert à appliquer la méthode. Cette application développée par PIXO Incorporation est disponible seulement pour Apple, mais des produits très semblables existent chez Android, comme le Focus Keeper de HSM Studio.

Focus Keeper
PIXO Incorporation



MINIMA SOFTWARE

Pour cuisiniers multitâches

Sur un poêle, il y a bien souvent quatre ronds et deux grilles, mais un seul minuteur. Ce qui nous expose à un choix bien difficile quand le rôti doit cuire pendant 4 h, les légumes 20 minutes (de chaque côté) et le risotto 15 minutes, tout ça en surveillant sa sauce ! Si on veut avoir l'esprit le moindrement tranquille pendant une séance de cuisine, une application toute simple comme Minuteur + permet de faire démarrer plusieurs minuteurs à la fois, chacun clairement identifié au plat lui correspondant. Et, tant qu'à y être, on peut aussi y entrer d'autres tâches, comme mettre le lavage dans la sécheuse ! Cette application n'est disponible que pour les appareils Apple, mais le Kitchen Timer Multi de MKIS est un équivalent pour Android.

Minuteur +
Minima Software

Camille Dauphinais-Pelletier



PHOTOS BISTRO BRAQUE

Une belle découverte à Saint-Jean-sur-Richelieu

La salle du Bistro Braque est petite, élégante, et la cuisine ouverte en fond de salle permet de constater que la chef est très bien organisée. Économie d'efforts pour résultats optimaux.

CRITIQUE
JEAN-PHILIPPE TASTET
COLLABORATEUR LE DEVOIR

On trouve de tout sur les médias sociaux, du bon, du mauvais, souvent du grand n'importe quoi, à l'occasion du remarquable. Bistro Braque appartient à cette dernière catégorie. Il faudrait que je retrouve l'identité de la personne qui m'y a aiguillé pour l'en remercier chaleureusement de ma part et de la vôtre.

Les photos sur Instagram des plats de cet endroit étaient toutes plus alléchantes les unes que les autres. Dans ce cas-ci, le ramage se rapporte parfaitement au plumage et notre petite escapade en Haut-Richelieu aura été une suite de plaisirs, chacun des plats choisis ce soir-là étant soigné à la perfection.

Pour votre prochaine visite à cette succulente table, soyez prévoyants; comme on y fait bombance et que le nombre de places est limité, réserver est vivement suggéré.

Coincé entre une buanderette et un dépanneur dignes de figurer au patrimoine architectural de chez nous, ce bistro qui n'en est pas un étonne un peu.

Un « apportez votre vin » où vous pourrez venir avec une ou deux de ces belles bouteilles que vous gardez pour une occasion spéciale. La salle est petite, élégante, une trentaine de places, et la cuisine ouverte en fond de salle permet de constater que la chef est très bien organisée. Économie d'efforts pour résultats optimaux.

Une sorte de jongleur souriant

Le jeune homme en salle, copropriétaire et associé de la chef, accueille, explique, prend les commandes, apporte les assiettes, débarrasse et remonte les tables, prépare les factures et raccompagne en remerciant. Une sorte de jongleur souriant qui n'échappe rien et à qui rien n'échappe. Du bel ouvrage.

Comme ces jeunes gens sont conscients de leurs limites, ils proposent une carte simple d'une douzaine de plats conçue intelligemment. Même lorsque la salle est pleine, les assiettes sortent à un rythme très raisonnable. Vous noterez également que leur restaurant n'est ouvert que quatre soirs par semaine, ce qui me semble tout aussi raisonnable lorsque l'on n'est que deux à tenir boutique.



Potage froid de céleri



Sashimi de thon

En entrées, emportés par l'enthousiasme de David, le jeune homme en question, nous prenons trois plats: un velouté froid de céleri, pousses, huile de caméline et garniture de pois verts, bourgots émincés et sauce ranch; une salade de tomates colorées, mozzarella *di bufala* frite, pesto de brocolis, glace à la moutarde et vinaigrette aux échalotes; et un tartare de canard saisi avec peau croustillante, poireaux escabèche, ail noir, chèvre frais, chutney de betteraves-bleuets, concombre, quinoa soufflé et fleur d'ail grillée.

Deux plats principaux suivent, poisson et pieuvre, choisis en raison de la canicule qui règne même sur les rives du Richelieu, et ce, bien que la salle soit climatisée.

Deux petits pavés de bar rayé poêlés, flan de panais, salade d'asperges style *panzanella*, fougasse d'olives et lait moussant de céleri. L'assiette gagnerait sans doute à être plus généreuse en poisson et moins en flan, ce dernier ne constituant généralement pas un incontournable gastronomique.

La pieuvre, parfaitement grillée, a conservé toutes ses saveurs et est d'une émouvante tendreté. Elle est accompagnée d'artichauts marinés servis en tempura, de couscous israélien, de labneh citronné, d'une cuillerée de relish de maïs, de tomates confites et d'une superbe mousse d'asperges.

Les photos sur Instagram des plats du resto étaient toutes plus alléchantes les unes que les autres. Dans ce cas-ci, le ramage se rapporte parfaitement au plumage et notre petite escapade en Haut-Richelieu aura été une suite de plaisirs, chacun des plats choisis ce soir-là étant soigné à la perfection.

La maison propose également une « Variété de fromages », croustillant chocolat, marmelade d'oranges et gel à la bière noire. Si vous vous rendez jusque-là…

Il y avait bien deux desserts, mais une fois atteint ce stade de sérénité, il faut savoir modérer ses emportements et ne pas tomber dans la débauche. Nous avons donc ignoré, à regret, la terrine de chocolat et plutôt choisi le gâteau moelleux à la vanille. La débauche vous guettera quand même puisque ce gâteau est enrubanné d'une quenelle de glace au chocolat, de quelques petits morceaux de rhubarbe confite, d'un soupçon de gel de fraises et d'une crème montée au poivre long.

Au sortir du restaurant, une longue promenade sur la rive du canal qui borde la rivière Richelieu vous permettra de reprendre un semblant de dignité.

Revenus à la maison, vous vous glisserez paisiblement dans le sommeil en repensant à cette belle soirée passée chez Chloé Labarre-McElligott et David McDuff.

Bistro Braque
★★★★ $$$ 1/2
22, place du Marché, Saint-Jean-sur-Richelieu ☎ 450 561-0301
Cinq entrées de 9 $ à 18 $; cinq plats principaux de 25 $ à 34 $, une sélection de fromages à 16 $ et deux desserts à 8 $ et 11 $. Ouvert en soirée du jeudi au dimanche. Réservation impérative.

Des microbrasseurs nous chantent la pomme

Cidre houblonné et bière aux pommes pour accueillir l'automne

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATEUR LE DEVOIR

La saison des pommes bat son plein, et les microbrasseurs planchent sur de nouvelles recettes en vue des semaines plus fraîches. Célébrons un des fruits emblématiques de l'automne québécois avec deux cuvées de circonstance, La Vaillante de la microbrasserie Ras l'bock et le Cid Houblonné de la Cidrerie Milton.

La Vaillante de la Pommerie

Curieusement, la pomme est un ingrédient sous-exploité par nos brasseurs artisanaux, comparativement à d'autres fruits récoltés au Québec, la framboise ou la cerise griotte, par exemple. Julien Chabot-Chouinard, l'un des trois brasseurs-propriétaires de Ras l'bock, à Saint-Jean-Port-Joli, confirme : « C'est un goût assez difficile à extraire du fruit, on dirait. Il faut en mettre beaucoup pour retrouver les saveurs. Chez nous, on utilise par exemple souvent la framboise dans nos recettes durant l'été — elle a un goût beaucoup plus franc qui se remarque facilement dans une bière. Celui de la pomme est très doux. »

Ils n'avaient même jamais pensé créer une bière aux pommes jusqu'à ce qu'ils soient approchés par le propriétaire de la Pommeraie des Couillard de Cap-Saint-Ignace, à une vingtaine de minutes de la brasserie.

« La Pommeraie organise une Fête de la pomme chaque année [cette fin de semaine], ça lui tentait de vendre une bière aux pommes. Il avait 400 litres de son jus de pomme



La recette du Cid Houblonné est réalisée à partir du jus extrait de pommes Macintosh et Spartan.
MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

HÉBERGEMENT **EN RÉGIONS**
Pour annoncer dans ce regroupement
Contacter Évelyne de Varennes au
514 985-3454



MARCHES SUR LE MONT ROYAL / les dimanches matin.
SORTIES D'UN JOUR / d'avril à octobre.
VOYAGES / Costa Rica, Népal, Île de Madère, Corse, TMB, Yellowstone, Islande, Patagonie, Compostelle (côté français), Terre-Neuve et St-Pierre-Miquelon …
randopleinair.com / 514-252-3330
RANDO PLEIN AIR.COM

Abonnez-vous à notre infolettre matinale. Du lundi au samedi, découvrez l'essentiel de l'actualité.
LeDevoir.com/infolettre

La pomme est un ingrédient sous-exploité par nos brasseurs artisanaux, comparativement à d'autres fruits récoltés au Québec, la framboise ou la cerise griotte, par exemple

JULIEN CHABOT-CHOUINARD

d'extrême qualité — le propriétaire avait vraiment vanté son jus, effectivement très bon ! » Ces 400 litres constituent presque le quart du liquide utilisé pour brasser La Vaillante de la Pommerie Cuvée 2018, saison aux pommes.

Compte tenu de la délicatesse des saveurs de la pomme, les brasseurs ont opté pour une bière de style saison belge, « ou plutôt une petite grisette, pourrait-on dire, ce serait la version plus faible en alcool de la saison, abonde le brasseur. Sa petite levure belge mettrait la pomme bien en évidence ».

Elle est délicate et sèche, très peu sucrée et titre à 4,3 % d'alcool. Le grain et la levure tiennent profil bas pour permettre aux saveurs, florales surtout, de la pomme de s'exprimer. Une réussite que cette petite saison houblonnée simplement avec des houblons Warrior « juste pour "amèriser" la bière » et des houblons nobles Saaz en toute fin d'ébullition.

Une belle surprise pour les brasseurs, ravis du résultat : « Il y a de très bonnes chances qu'on répète l'expérience l'an prochain », confirme Chabot-Chouinard. Quelques fûts ont été conservés pour service au pub de Ras l'bock (qui possède une superbe terrasse avec vue sur le fleuve), mais la majorité des 875 litres embouteillés de La Vaillante ont été rachetés par la Pommeraie des Couillard, qui la commercialisera à son épicerie ce week-end, durant sa Fête de la pomme.

Cid Houblonné, Cidrerie Milton

Aromatiser le cidre avec des houblons. Quelle drôle d'idée, non ? Elle est venue à Marc-Antoine Lasnier, directeur général de la Cidrerie Milton, lors d'un séjour sur la côte ouest américaine — en Oregon, plus précisément, « un des marchés où la consommation de cidre est la plus forte aux États-Unis, où les microbrasseries sont en effervescence et où la culture du houblon est répandue ».

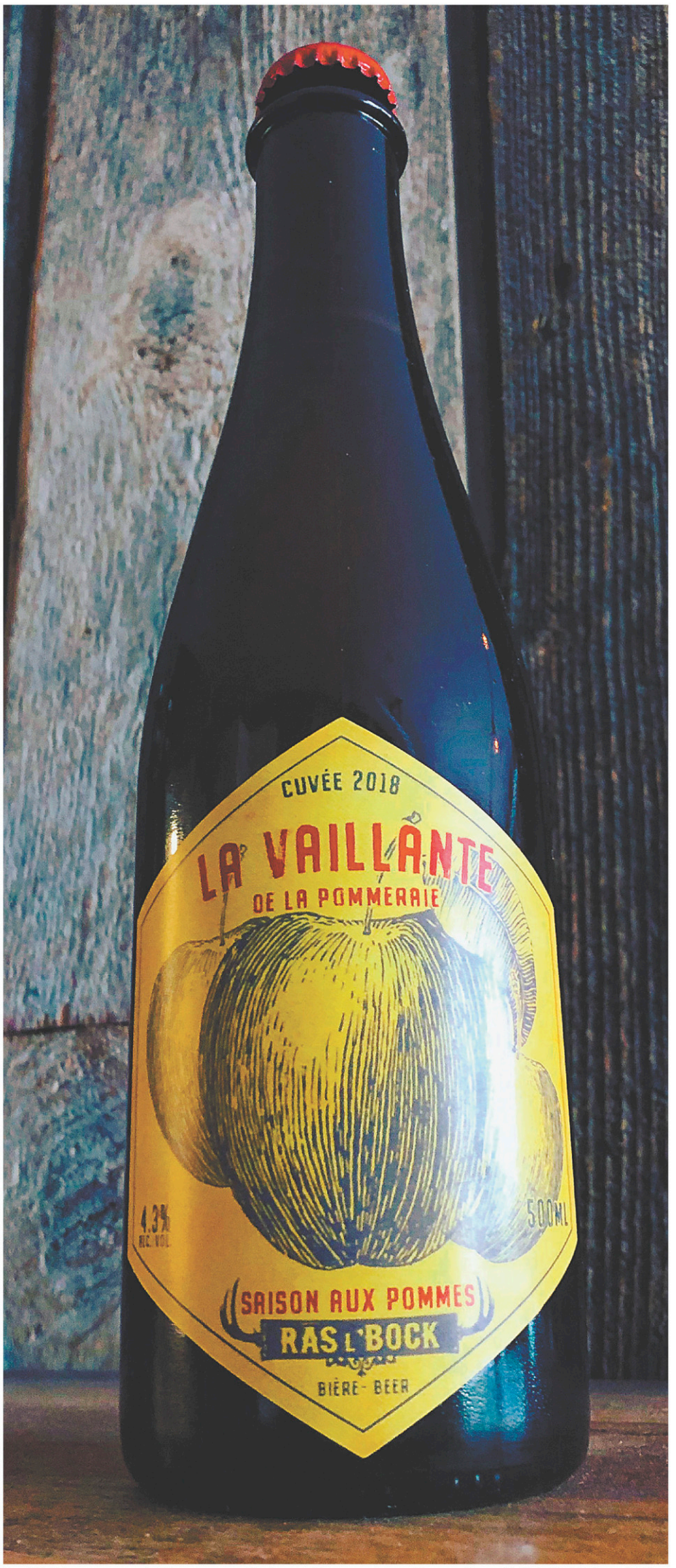
Pourtant, le mariage entre la pomme et le houblon, intimement associé à la fabrication de la bière, est sensé lorsqu'on le regarde par la lorgnette britannique : dans les pubs anglais, les fûts de bières côtoient naturellement les fûts de *hard cider*. « L'Angleterre est le plus gros marché mondial pour le cidre — chaque habitant y consomme jusqu'à 18 litres par année, alors qu'au Québec, c'est autour de 4,1 litres », relève Lanier, aussi président de l'Association des producteurs de cidre du Québec.

Généralement, le cidre québécois, plus sec, se compare davantage à l'américain, alors que le britannique et celui du nord de la France « utilisent des variétés de pommes acides, des variétés cultivées pour fabriquer le cidre et non pour croquer. Chez nous, nos pommiers produisent pour une consommation fraîche ; les pommes ont beaucoup de sucre, de l'acidité, mais pas nécessairement de tanins ni d'amertume ».

« Ensuite, ils n'ensemencent pas leur cidre avec des levures, se fiant uniquement aux levures sauvages déjà dans le fruit, alors que nous avons sélectionné nos propres levures pour fabriquer nos cidres », des levures œnologiques issues de régions viticoles reconnues pour leurs vins « très aromatiques, par l'exemple l'Alsace et la vallée du Danube ».

C'est l'ancien maître de chai de la Cidrerie Milton qui a créé la recette du Cid Houblonné à partir du jus extrait de pommes Macintosh et Spartan — « la variété des pommes utilisées pour le cidre se compare définitivement aux cépages des vins », chacune d'elles ayant ses propriétés gustatives particulières, souligne Lasnier. Ce cidre, qui titre à 5 % d'alcool, a ensuite été infusé aux houblons Chinook, Cascade et Willamette, tous cultivés au Québec, insiste ce dernier.

Avec pour résultat un cidre léger, sec et fruité, aux arômes très subtils de houblons. « Le Cascade pour l'amertume, le Chinook pour son côté verdure qui structure bien le cidre et le Willamette pour ses propriétés aromatiques. »



La Vaillante est délicate et sèche, très peu sucrée et titre à 4,3 % d'alcool. Le grain et la levure tiennent profil bas pour permettre aux saveurs, florales surtout, de la pomme de s'exprimer.

RAS L'BOCK

Le mariage entre la pomme et le houblon, intimement associé à la fabrication de la bière est sensé lorsqu'on le regarde par la lorgnette britannique : dans les pubs anglais, les fûts de bières côtoient naturellement les fûts de « hard cider »

SUDOKU

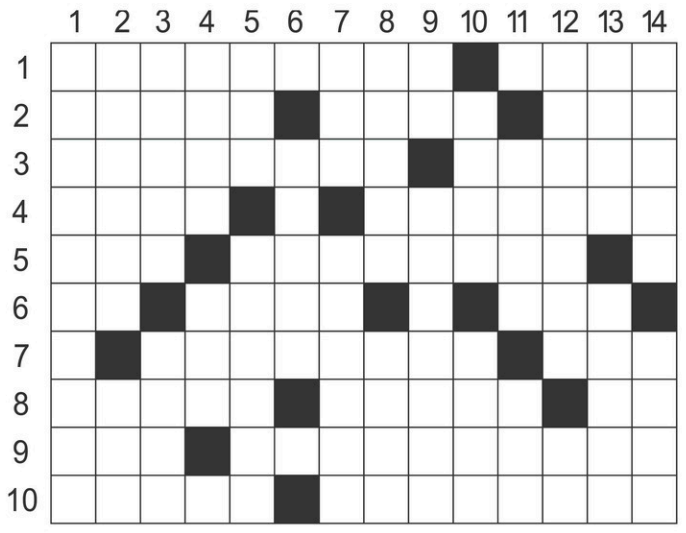
par Fabien Savary

				5				
2		8	7					6
		6		3		9		2
		5	9	6	3		7	
		4		2	7		9	
1								
					1		4	
4						7		8
3	7		8		6			

Niveau de difficulté : FACILE 4014

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR

GRILLE DES FÉRUS



Horizontalement

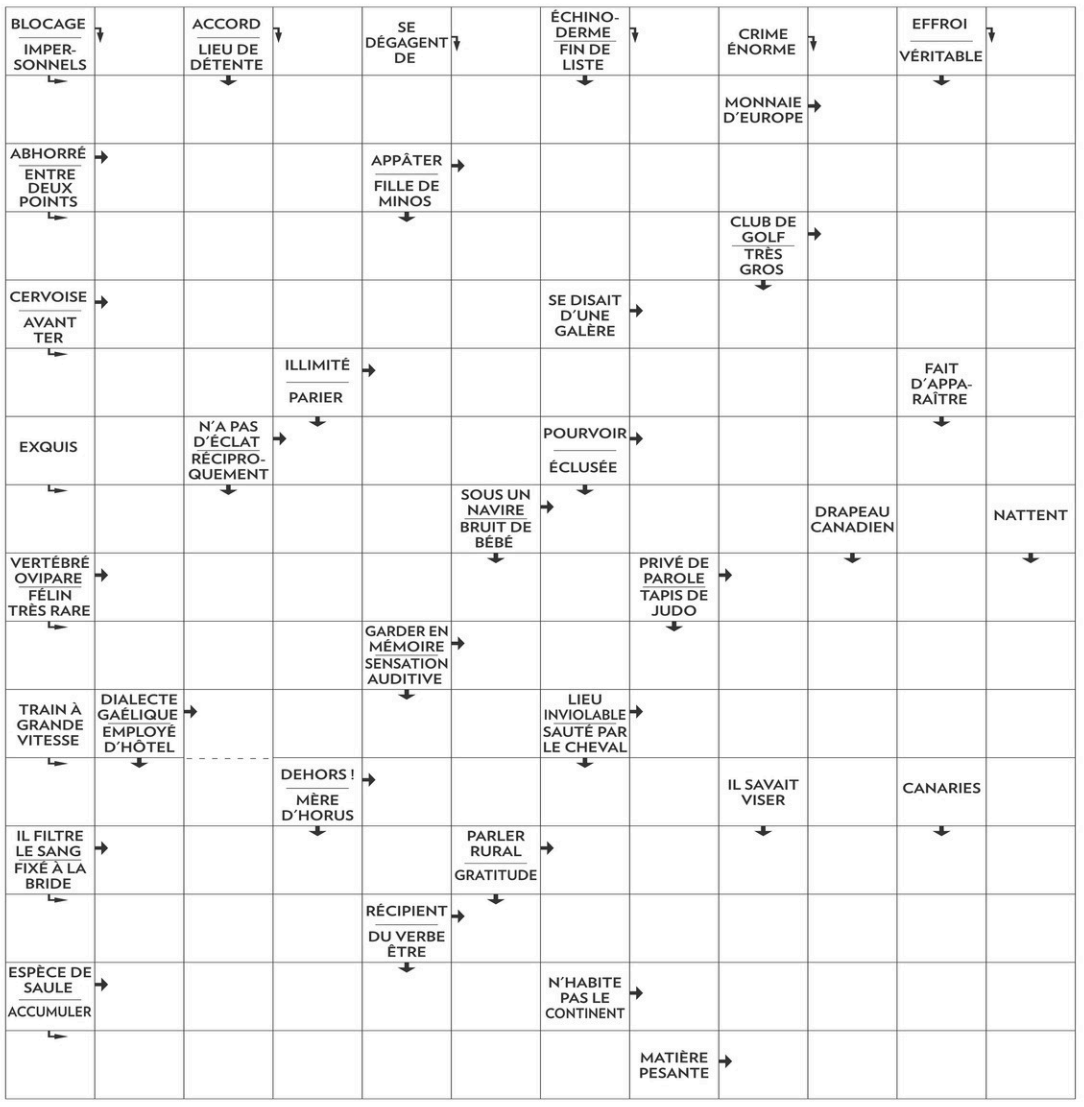
1. On y côtoie des gens de tous les niveaux. - Mortel.
2. Bien difficile à prévoir. - Se fait bien chaussé. - Active le bouc.
3. Est censé porter bonheur. - Mène une vie austère.
4. File. - Décortiqué.
5. C'était un rassemblement. - Pantalon moulant s'arrêtant à mi-mollet.
6. Pas ringard. - Préfixe. - Beau bois.
7. Rendre meilleur. - Connue pour ses eaux.
8. 250 ml. - Numéro de chaque page d'un livre. - Bout d'essai.
9. Au sud de Zurich. - Pas innovateurs.
10. Disciple. - Rapport mathématique.

Verticalement

1. Signe de renvoi.
2. Valet rusé. - Clé d'internaute.
3. Voisin de la caille. - N'a pas de noyau.
4. Ville, port, lac et canal. - Armé d'un marteau.
5. Du verbe naître. - Point principal.
6. Peuple polynésien.
7. Sigle basque. - Vacarme.
8. Les bourrer est une fraude. - I grec.
9. Île. - Village.
10. Déesse de la Mort. - On y arrive en peignoir.
11. Rendu sage. - On la bourre.
12. On les a dans les bras. - Indique la durée.
13. Assaut. - Fermeture.
14. A une odeur forte. - Qui peut flamber.

Vous aimez ces pages ? Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires : **redaction@ledevoir.com**

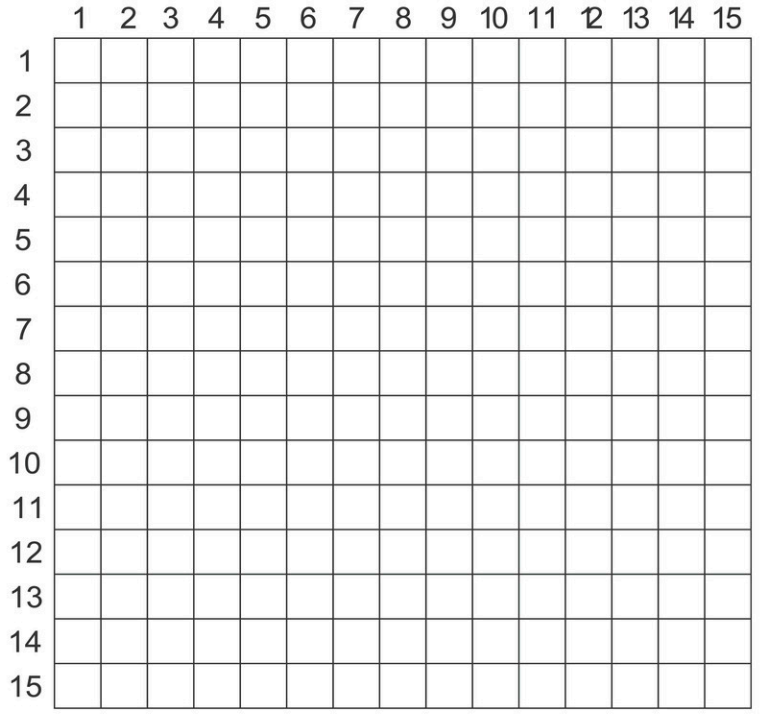
MOTS FLÉCHÉS



GRILLE BLANCHE

Horizontalement

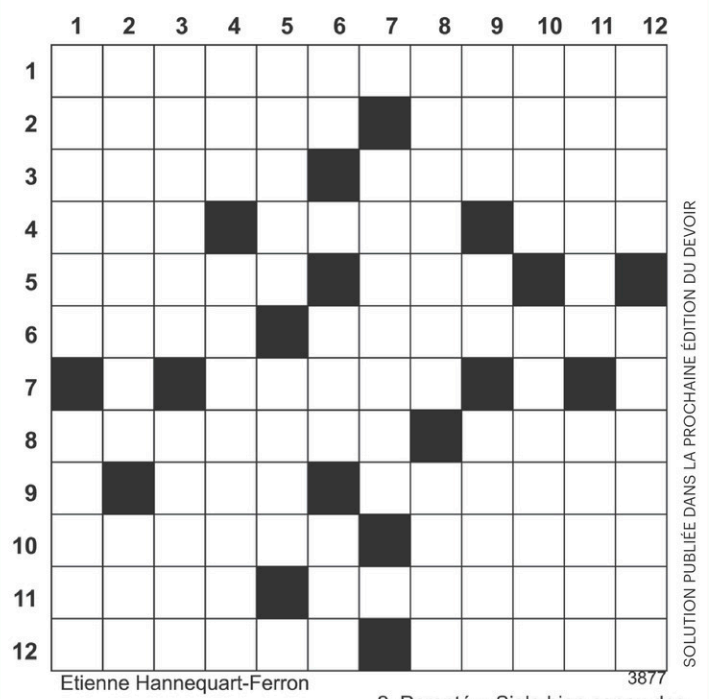
1. Substance naturelle colorée. - Couleur d'un rouge violacé.
2. Boulette de morue pilée. - Canard nordique. - Obtenues.
3. Plantes grimpantes. - Propres à.
4. Joie. - L'ours en est un.
5. Exposé universitaire. - Distance. - Mets délicat.
6. Cachés. - Trompées.
7. Erbium. - Réussir (faire...). - Mille-pattes.
8. Actrice italienne. - Marque.
9. Caboches. - Humoriste québécois.
10. Transmet. - Faire reposer sur. - Dans la cheminée.
11. Crie en forêt. - Boxeur célèbre. - En présence de (par-...).
12. Radon. - Similitude parfaite. - Pas brillant.
13. Fourrures. - Policier. - Dévoré.
14. Ouvre-boîte. - L'odeur du varech l'est.
15. Langue. - Chevelure abondante.



Verticalement

1. Le peintre y mêle ses couleurs. - Se dit d'une couleur terne, gris-brun jaunâtre.
2. Pas ailleurs. - Cris de douleurs.
3. Fluets. - Soustraite. - Enlève en arrachant.
4. Époux. - Cargaison. - La Sardaigne et la Sicile en sont.
5. Effectives. - Entaille oblique.
6. Qui ont vu le jour. - Agent secret. - Mutilé.
7. Artisan. - Fait des miettes.
8. Plus courts. - Poudre.
9. Architecte américain. - Jonction chez le cheval. - Écrire.
10. Personne abjecte. - C'est une qualité.
11. Ils sont dix. - Perfidie.
12. Titre, dans l'Empire ottoman. - Helvète. - Pas nous.
13. Châtier. - Faibles clartés. - Cube.
14. Publier de nouveau. - Considérer à part.
15. Crochets doubles. - Cassier. - Éliminée.

GRILLE INTERMÉDIAIRE



Etienne Hannequart-Ferron

3877

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR

HORIZONTALEMENT

1. Anormal.
2. Invraisemblable. - Reprise d'un combat.
3. Permettent de glisser. - Action de se servir d'une lame.
4. Vague, en espagnol. - Organisation. - Degré, au judo.
5. Petite toupie. - Aperçus.
6. Entre la Grèce et la Turquie. - Ressemble à une seiche.
7. Strato-cumulus.
8. Donne un coup de fer. - Peut être à molette.
9. Page d'un journal. - Princesse juive, fille d'Hérodiade.
10. Peut se dire d'une main. - Donner des coups.
11. Lac très allongé, en Ecosse. - Métal radioactif.
12. Bides. - Considéré comme.

VERTICALEMENT

1. Prototype d'une émission de télévision. - Sert à mesurer.
2. Parenté. - Sigle bien connu des viticulteurs.
3. Plante originaire des Andes. - Boisson à base de rhum.
4. Ordre. - Ombellifère vénéneuse.
5. Jeune palmipède. - Banale.
6. Pronom personnel. - Situation particulière. - Trompés.
7. Effets désastreux.
8. Petite pilule. - Spiritueux.
9. Homère y serait mort. - A elle. - Copie conforme.
10. Véhicule tout-terrain. - De Saint-Malo.
11. Baie du Canada. - Grands oiseaux.
12. C'est le paradis. - Clos de nouveau.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	F	A	B	R	I	C	A	T	I	O	N	■
2	O	L	E	O	L	E	■	E	C	R	A	N
3	R	E	■	S	O	■	P	E	T	I	T	E
4	M	A	N	E	T	T	E	■	E	N	T	E
5	E	■	O	■	E	R	R	E	R	■	E	■
6	S	E	N	T	■	A	T	T	E	R	R	E
7	■	P	■	R	I	C	H	E	■	E	■	X
8	M	A	D	O	N	E	■	S	A	L	O	P
9	I	N	O	N	D	E	E	■	G	A	U	R
10	S	O	U	C	I	■	P	I	E	T	R	E
11	E	U	T	O	C	I	E	■	N	E	S	S
12	R	I	E	N	S	■	E	N	T	R	E	S

3876

Solution du dernier numéro

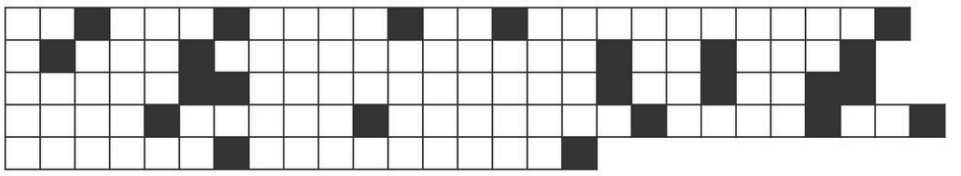
Vous aimez ces pages ? Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires : **redaction@ledevoir.com**

CITATION MYSTÉRIEUSE

1745

Placez les lettres contenues dans les colonnes au-dessus de la grille dans les cases du bas, de manière à former une citation qui se lira de gauche à droite.

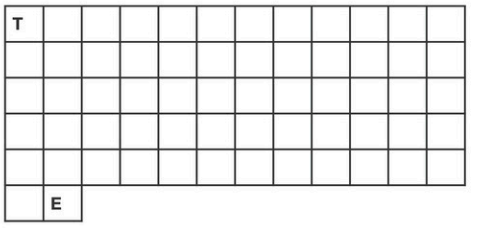
P R P S A I E R E D S E S C O D O S E S R
I N T R I A S I O R A Y S E A C N S S E
S D O E S N I N E O A N C E R E T C H
A E S E E S T R S R T C P U S E R A N E S A
I L E E S T P G E C O N E U S



MOTS ENCHAÎNÉS

1745

Formez une chaîne de mots à partir des trois dernières lettres de chaque mot et à l'aide des définitions. Les noms propres sont permis et les accents peuvent changer.



1. Figure géométrique déformée
2. Reconnaissable
3. Pâlir
4. Quand on y croit, phénomène divin.
5. Anciennement, avaient la même fonction qu'un sablier
6. Gargote
7. Bovidés sprinters aux longues cornes arquées
8. On cite encore de celle de Camus
9. Écrivent très rapidement en langage codé!
10. Parallélogramme.

L'INTERVALLE

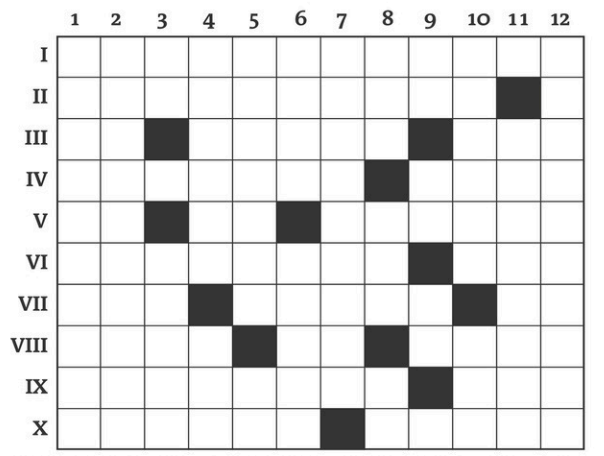
1745

Entre le premier et le dernier mot, et en ne changeant qu'une seule lettre à chaque étape (changement, ajout ou retrait d'une lettre), trouvez les mots intermédiaires. Les accents sont permis, mais aucun nom propre.

MOINS

FIGE

MOTS CROISÉS DU SAMEDI



Horizontalement

I. Attaque à belles dents la pierre et le bois. **II.** Laisse de mauvais souvenirs, au passage. **III.** Jeune propos. Terrains de battage. Transport en commun. **IV.** Faire durer. Participe au choix. **V.** Doublé chez les Romains. Ile de l'Atlantique. A trouvé place dans l'ensemble. **VI.** Particulièrement bonnes. Un peu trop dans tout. **VII.** Met le feu aux organes. Le plus lourd dans l'air. Article. **VIII.** Avala sans problème. Grandes voies. Fin sédiment. **IX.** Ne doivent pas manquer d'air. Vent léger. **X.** Attaque toujours en Afrique. Elargit le panneau.

Verticalement

1. Règne à durée indéterminée. **2.** Comme des pies-grièches et autres mégères. **3.** Le scandium. Disparaisse définitivement. **4.** Habille en partant et en revenant. A la bonne heure. **5.** Ne se laisse pas facilement approcher. Sur la base. **6.** Prêt à se lancer. Suite organisée. **7.** Date du paléolithique. **8.** Petits plaisirs gourmands. Trois points. Possessif. **9.** Demi tour. Auxiliaire. Nielsbohrium. **10.** Membres de la famille. Bois de construction. **11.** Pour de bonnes confitures. **12.** Petit plaisir gourmand.

Philippe Dupuis

Solution du n° 417

Horizontalement

I. Accumulation. **II.** Louve. Enescu. **III.** Lu. Entoilé. **IV.** Edredon. Eole. **V.** Géo. Iu. Cx. Or. **VI.** Renfermé. Duo. **VII.** Esse. Montrât. **VIII.** Arpenteuse. **IX.** Serment. To. **X.** Endettements.

Verticalement

1. Allégresse. **2.** Coudées. En. **3.** Cu. Ronsard. **4.** Uvée. Ferme. **5.** Mendie. Pet. **6.** Tourment. **7.** Léon. Monte. **8.** Ani. Cent. **9.** Telex. Tête. **10.** Iséo. Druon. **11.** Oc. Louas. **12.** Numérotées.

MOTS CROISÉS PROBLÈME N° 418

Philippe Dupuis est également l'auteur des mots-croisés du *Monde*

LES ANAGRAMMES

Découvrez les mots cachés dans ces anagrammes. 1745

ARBOGME 1. 2.

IQOTUPSE 1. 2.

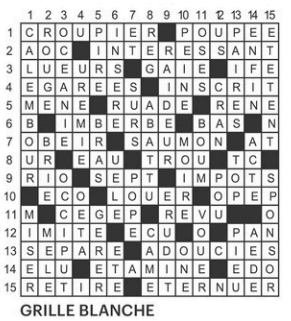
SLAIRUER 1. 2.

TROMPEIONS 1. 2.

SIMTERNAI 1. 2.

3.

SOLUTIONS DE LA SEMAINE DERNIÈRE



GRILLE BLANCHE



MOTS FLÉCHÉS



GRILLE DES FÉRUS

SUDOKU : SOLUTION DU PROBLÈME D'HIER

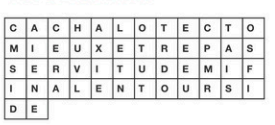
4	5	7	3	8	1	2	6	9
6	3	9	7	4	2	5	8	1
8	2	1	6	9	5	7	3	4
9	1	2	5	3	6	4	7	8
3	6	8	4	1	7	9	5	2
7	4	5	8	2	9	3	1	6
1	9	6	2	7	3	8	4	5
5	8	3	9	6	4	1	2	7
2	7	4	1	5	8	6	9	3

4013

CITATION MYSTÉRIEUSE

Le bonheur est la chose la plus simple, mais beaucoup s'échinent à la transformer en travaux forcés ! (François Truffaut)

MOTS ENCHAÎNÉS



JEUX 1744

- CACHALOT
- LOTE
- OTECTOMIE
- MIEUX-ÊTRE
- TRÉPASSER
- SERVITUDE
- UDEM
- DEMI-FINALE
- ALENTOURS
- URSIDÉ

L'INTERVALLE

CORDE
CARDE
CARTE
FARTE
FAUTE

LES ANAGRAMMES

- GRIMOIRES / RIGORISME
- LÉCHERA / HARCELÉ
- MÉDICALES / DÉCIMALES
- PENSAIS / PINASSE / SAPINES / SAPIENS
- NIRVANAS / NAVARINS

À LA RECHERCHE D'UN PARTY DE NOËL UNIQUE ?

PLUSIEURS FORMULES S'OFFRENT À VOUS.







TABLE D'HÔTE 4 OU 5 SERVICES

à partir de **79.99 $**

FORFAIT CLÉS EN MAIN INCLUANT :

- Croisière d'une durée de 3 h ;
- Menu bistronomique ;
- DJ, vestiaire et service ;
- Montréal et Québec.

La soirée se poursuit à quai avec notre DJ jusqu'à 1h du matin !



NOUVEAUTÉS

BRUNCH ET DÎNER DU TEMPS DES FÊTES

— À partir de **58.99 $** par personne —

- Plats concoctés à bord par nos chefs ;
- Animation spéciale pour les tout-petits ;
- Musique thématique du temps des fêtes ;
- Père-Noël et animation ;
- Prix de présence.

croisieresaml.com **1 855 351.3289**

Tarif de groupe par personne + taxes, service inclus. Certaines conditions s'appliquent. Surcharge de carburant (si applicable) en sus. Prix sujets à changement sans préavis. © Photos : Ariann BT, Pascal Duchesne.